

NOUVELLE LETTRE
A U X
F R A N Ç A I S

sur les événements arrivés en France depuis
la dernière révolution du mois
de Juillet 1794

PAR L'AUTEUR
DES LETTRES AUX SOUVERAINS.

*Prius audite paucis: quod quum dixero, si placuerit,
facitote.*

*Pub. Terentii Afri Eunuchus.
Act. V. Scena IX.*

à L O N D R E S

1 7 9 5.

LETTRES .
A U X
FRANÇAIS

PAR L'AUTEUR
DES LETTRES AUX SOUVERAINS.

*Præus audite paucis: quod quum dixero, si placuerit,
facitote.*

*Pub. Terentii Afri Eunuchus.
Act. V. Scena IX.*

TOME III

ou dixieme lettre, relative aux événements arrivés en
France depuis la dernière révolution du mois de
Juillet 1794.

à LONDRES

1795.

(2)



23

Un Ouvrage projeté au moment où s'étoit élevée contre moi une persécution atroce ; un ouvrage exécuté pendant une fuite précipitée, lorsque je cherchois des refuges, sans pouvoir en rencontrer un seul, qui pût me receler six jours de fuite ; un Ouvrage écrit à la derobée, tantôt dans des Auberges bruiantes, tantôt dans des granges, tantôt dans de misérables chaumières de pauvres, mais généreux Villageois de l'Helvétie ; un ouvrage enfin conçu dans la douleur, souvent mouillé des larmes de quelques amis fidèles, & très souvent des miennes, devoit se ressentir naturellement du désordre de mes pensées, & de mes situations. Cependant très - persuadé dès le premier moment, où je l'entrepris, comme je le suis encore, que la plupart des idées que renferme cet écrit, pourraient être utiles à la bonne cause, je m'empressai de les envoyer à mon imprimeur, à mesure qu'elles étoient jettées sur le papier, sans me donner le temps de les retoucher, de crainte que le moindre retard ne pût les rendre infructueuses. Pour suivi par des bandits jusques dans les réduits les plus inaccessibles & les plus sauvages, sauvé comme par un

racle, grace à l'humanité, au tendre intérêt, que
 plusieurs ames honnêtes ont daigné prendre à
 mon sort, à peine ai-je pu trouver un peu de
 repos vers les premiers jours de Juillet dernier,
 que de nouvelles persécutions toujours plus extra-
 vagantes me l'ont fait perdre encore au com-
 mencement de Septembre. Comme la persé-
 cution sous laquelle je vis depuis plus d'un an
 avoit commencée à Genève en Juillet 1793 par
 l'ordre des hommes de sang qui gouvernoient
 votre comité *Massacreur*; j'avois crû, François,
 que toutes les tentatives pour m'égorger ou
 m'enlever, faites depuis le 16 Janvier de cette
 même année, venoient des mêmes personnages,
 & cela me paroissoit d'autant moins douteux,
 que tous les avis que je recevois des hommes
 charitables, qui ne cessoient de veiller à mon
 salut me confirmoient dans cette persuasion.
 On m'avoit assuré très-positivement, que les
 nombreux émissaires, qui me guettoient en tout
 lieu, étoient des François, il n'en falloit pas
 davantage pour me donner une conviction de
 l'affreux projet que vous aviez fait, de récom-
 penser par le poignard les services que je vous
 ai rendus au risque de ma fortune & de ma
 vie. Vous ne devez pas trouver fort étrange,
 si la tête remplie de ces idées, je vous envi-
 sageois pendant tout le tems que dura la com-
 position de mes neuf premières lettres, comme

les complices, ou pour mieux dire comme les
commettans des monstres qui me cherchoient.

C'est seulement en juillet dernier, que j'ai
sû, que vous n'étiez pas les auteurs, ni les
exécuteurs des dangers que j'ai couru depuis
le 16 Janvier. Apprenez donc, François, un
fait qui pourra vous causer encore quelque sur-
prise. Des Ministres de grandes Puissances,
que vous appelleriez des *Coriphées* de la tyran-
nie en délire, ou des *Donquichottes* du despo-
tisme expirant, abusant sans doute de la con-
fiance due à leur caractère diplomatique, &
certainement à l'insu de leurs Maîtres, ont
déclaré de leur chef la guerre à un écrivain an-
cablé de douleurs & d'infirmités, sur le point
d'être moissonné par la nature ; ils ont au nom
de leurs Cours prononcé un anathème terrible
contre ce juste, en donnant des ordres réité-
rés à tous les Commandans des soldats stipen-
diés par leurs Souverains, pour lui courir sus,
dans le cas qu'il eut le malheur de se présenter
aux frontieres ; ils ont été jusqu'à promettre de
bonnes récompenses à quiconque pourroit don-
ner le coup de grace à ce Vieillard décrépite,
qui marche avec peine, tant il est affaibli sous
le poids des années, tant il est épuisé par les
veilles & les travaux de ses longues études.
Apprenez, que ces Ministres au mépris du
droit des gens ont essayé toutes sortes de

moyens pour l'enlever, ou l'assassiner, dans des états neutres & républicains; qu'ils ont tâché d'engager des Magistrats respectables à leur vendre la permission de pouvoir commettre impunément un pareil forfait, mais sans succès. Ces Ministres voudroient à tout prix m'immoler à leur fureur, & comme *fulmen est ubi cum potestate habitat iracundia*, rien n'égale leur activité délirante. Vous surtout parmi les François, qui m'avez vu plus fréquemment, qui avez été à portée de mes discours, lorsqu'on avoit la bonté de les écouter avec indulgence, & qui m'avez entendu plus d'une fois soutenir & défendre avec force, même avec impétuosité, chez les Ministres & les hommes en crédit, qu'il étoit de l'intérêt & de la gloire de la nation françoise, de ménager le Corps Helvétique, de le respecter, de le chérir à cause de l'esprit de justice, de la douceur, de la sagesse de toutes ces Républiques souveraines, apprenez, que la manière prudente dont elles ont su concilier les égards, qu'elles ont crû devoir aux agens des Monarques, avec le respect dû à la vertu persécutée, que la bienfaisance la plus active d'une foule d'individus de tout âge, de tout sexe, de toute condition, de tout parti de cette nation, dont la bonté est si justement célébrée, ont justifié complètement les éloges, que j'en avois faits long tems avant

d'avoir été dans la nécessité de recourir à leur inclination énergique de secourir efficacement les peines de l'innocence outragée. Apprenez, que si les horribles persécutions, que j'essuie depuis si long tems, m'ont si souvent inquiété par les plus vives allarmes, elles m'ont amplement dédommagé par l'acquisition précieuse à l'homme sensible, d'un grand nombre d'amis nouveaux: car on me permettra sans doute de regarder comme tels toutes les âmes nobles, désintéressées, qui sans m'avoir jamais vu, sans s'embarasser, ni s'informer, si j'étois *Royaliste, Aristocrate, Démocrate*; me connoissant simplement par la réputation intacte d'honneur & de justice, m'ont ouvert leur bras, m'ont accordé des asyles, m'ont fait l'accueil le plus fraternel, le plus distingué, accompagnant les soins les plus tendres de manières trop touchantes, trop délicates, pour qu'elles pussent peser à mon orgueil; je ne puis m'en retracer le souvenir sans répandre des larmes d'admiration. Oh mes aimables bienfaiteurs, âmes éclairées, remplies d'aménité, qui avez senti tout le prix de vos actions sublimes, agréez ce foible témoignage de ma sensibilité. Vos bontés ne s'effaceront jamais de mon cœur; daigne la Providence récompenser vos vertus, & vous combler des ses bienfaits.

C'est ainsi, François, que dans une époque funeste, où tous les états sont menacés de révolutions, au lieu d'en écarter l'approche, on les provoque; c'est ainsi que les Puissances sont servies par des Emissaires ignorans, maladroits, dans un tems où les Souverains ont le plus grand besoin de l'appui d'hommes vertueux, & ces émissaires se permettent au nom de leurs Maîtres les crimes les plus révoltans, & les plus propres à rendre odieuse l'autorité monarchique, en la confondant avec toutes les maximes du despotisme ministériel. Mais quoique ces hommes pervers aient osé agir au nom de leurs princes, quoiqu'ils se décorent du titre de dépositaires des intentions de leurs Monarques, je n'attribuerai jamais les attentats dont j'ai été, & dont je suis encore la victime, aux Souverains eux-mêmes, car il est absolument impossible, qu'ils puissent ne pas sentir, combien il seroit indigne de leur Auguste rang de s'avilir, jusqu'à exercer les plus cruelles vengeances sur un foible individu, dont la candeur, & la franchise furent les seuls torts: non assurément, aucun des rois, dont les dits Ministres sont les prétendus plénipotentiaires n'a pû ordonner, ni l'assassinat, ni l'enlèvement d'un homme infirme dans des terres, qui ne sont point de leur domination, en outrageant tous les principes reçus parmi les peuples les

plus barbares sur le droit naturel & sur celui des nations ; les nombreux satellites, qui m'ont cherché partout , & qui se vantent de me donner la chasse comme à une bête féroce, tous les émissaires choisis parmi les plus savans dans l'art d'exécuter les meurtres & les emprisonnement à l'abri de l'autorité, n'ont point reçu leurs commissions infernales des Cours, au nom des quelles ils agissent. Les Sauvages de l'Afrique dont j'ai connu plusieurs Hordes, avec les quelles je me suis trouvé dans quelques uns de mes voyages, ne m'ont jamais traité avec la barbarie, que je viens d'éprouver. On les appelle *Sauvages*, ce sont à la vérité des gens grossiers, mais je puis faire foi, qu'il y a des Courtisans en Europe, qui pour être fort polis, n'en sont que des barbares plus raffinés. On accuse les sauvages d'être féroces, parce-qu'ils se vengent de leurs ennemis, mais ils n'ont jamais opprimés leurs amis, encore moins les gens qui leur font du bien, tandis qu'en m'opprimant, les Ministres persécuteurs voudroient accabler sous le poids de l'infortune l'homme de bien, qui a peut-être le mieux mérité de la faveur & de la reconnoissance de leurs Maîtres. J'ai voulu les sauver des dangers qui les menaçoient, j'ai voulu leur prouver, lorsqu'il en étoit encore tems, que rien n'étoit plus impolitique, que rien ne seroit plus

fatal dans les circonstances, qu'une guerre contre la France, & si l'on daigne lire mes observations, si les Grands aux quels j'ai parlé en 1792 daignent se rapeller mes discours prononcés long tems avant les évènements, on sera convaincu, que ma conduite & mes paroles à leur égard, furent d'un ami zélé de l'humanité & de leurs personnes: toutes les vérités que je leur ai adressées, lorsqu'ils pouvoient en faire leur profit, étoient assez importantes, puisqu'elles pouvoient prévenir, & tous les désastres qu'ils ont éprouvés, & ceux qui les attendent encore, si la Providence n'éteint point le feu de la discorde, qui menace d'embraser l'Europe entière. On voit une foule d'hommes dans le monde qui pour gagner de quoi trainer une vie misérable, se font les persécuteurs, les satellites, les bourreaux d'autres hommes, qu'ils ne connoissent seulement pas: un Magistrat, un homme en place, signe quelquefois avec une indifférence inhumaine la destruction de plusieurs millions de familles, que des mercénaires exécutent avec une joie encore plus barbare. Il ne faut donc pas être surpris si des Cuiſtres en diplomatie trouvent des scélérats, qui pour gagner de quoi vivre dans la crapule, se chargent avec délices d'égorger un philosophe. Mais toutes ces ames abominables qui commandent & les ames de

bouë qui exécutent, & qui servent à éprouver la patience d'un petit nombre de justes, sont sûrement malheureuses elles-mêmes. Il en est qui pensent peut-être bien servir, l'état, & si le meurtre d'un Vieillard presque mourant, n'est pas un exploit trop glorieux, il est au moins plus facile, que celui de vous battre, encore moins difficile, que celui de vous contraindre à revenir à votre ancien régime. Dira-t-on que nous devons considérer le monde comme une vaste Machine, dont les grandes rouës ne reçoivent leur mouvement que des petites & qu'il en est qui ne sont pas faites pour être vuës par tous les yeux? Dira-t-on, que mille miseres étant attachées à l'humanité, il ne faut pas s'étonner, si les plus justes sont exposés aux accidens de la vie comme les plus pervers, & qu'il faut encore moins inférer de là, qu'on a tort d'appeller crime ou malheur, tout ce qui ne trouble pas l'ordre général & naturel des choses?

François! aussi tôt que je fus instruit de l'exacte vérité des faits, mon ame fut en proie à la douleur la plus amère, de vous avoir écrit avec trop de fiel & d'empportement. S'il avoit encore été en mon pouvoir de refaire mon ouvrage, je vous aurai adressées les mêmes vérités, sans en retrancher une seule, mais je les aurai développées avec plus de

salme, de réserve, & de modération. Je ne saurai me repentir de vous avoir dit des vérités fortes, quoique peu agréables, mais je ne me console point d'avoir laissé percer trop souvent, dans mes conseils les plus salutaires toute l'aigreur de mon indignation. Cependant si vous daignez bien saisir l'esprit de mes lettres, vous trouverez à chaque page, que tout irrité que j'étois contre vous, parceque je vous supposai les auteurs ou les complices de la plus injuste des persécutions, j'étois infiniment plus affligé de vous voir les dupes d'un Monstre ignorant, dont la marche étoit pourtant si facile à démêler; j'étois outré contre la lâcheté, que vous aviez d'endurer la tyrannie de cette ame infernale & hypocrite, sur les intentions de la quelle je ne me suis jamais mépris un seul moment. Je ne pouvois souffrir avec indifférence, que dans vos journaux, dans vos discours à la Convention, dans vos rapports, dans vos adresses aux armées, vous osiez vomir tant d'injures dégoûtantes contre tous les Souverains de l'Europe indistinctement, tandis que quelques uns parmi eux ont pourtant des talens les mieux prouvés, & des vertus qui ne le sont pas moins, & dans une époque où vous fléchissiez vous mêmes en tremblant, sous le joug du despote le plus farouche, le plus vil, le plus ignare, le

plus chargé de forfaits. Je ne pouvais vous pardonner d'entendre célébrer sans cesse les jouages de la vertu & du prix inestimable de la liberté, tandis que vous étiez en proie aux crimes les plus révoltans, & que vous enduriez les plus cruels outrages du tyran le plus indigne de l'être. Je frémissais toutes les fois que vous osiez vous comparer aux Athéniens aux Romains, aux Spartiates, dans un tems de honte & d'anéantissement de tout sentiment honnête; j'avois composé trois lettres de comparaison entre vous & ces trois peuples, qui auroient été imprimées à la suite des neuf premières, mais la révolution, qui a fait tomber la tête du tyran m'a déterminé à les supprimer. Je trouvois, François, que c'étoit le comble du délire de tenir un pareil langage, lorsque vous étiez baffoués, maltraités, vilipendés, trainés dans la bouë, menés comme un troupeau d'animaux immondes à la boucherie par le plus lâche des lâches, & c'est par cette raison que je vous ai parlé avec toute l'amertume d'un cœur déchiré. Mais lorsque j'ai appris que vous étiez enfin sortis de la stupeur où ROBESPIERRE vous avoit plongés, que vous aviez fait périr ce malfaiteur, sous la hache même, dont il s'étoit servi pour trancher les têtes les plus chères aux sciences, au patriotisme, à la vertu, alors j'aurois

révoqué volontier avec autant d'empressement que de satisfaction, les diatribes amères, que je vous avois adressées, mais l'impression des neuvs lettres tiroit à sa fin, & les imprimeurs ne rendent point les manuscrits une fois livrés, sur tout lorsqu'on n'est guere en état de pouvoir transiger avec eux. Il ne me reste donc plus d'autre parti à prendre, que celui de vous écrire cette dixième lettre, qui j'espère pourra me justifier à vos yeux. Dans ma jeunesse j'écrivis en Italien contre le despotisme un livre qui a été traduit en plusieurs langues, il avoit pour titre : *il vero despotismo*. Il prouve dans cet ouvrage qu'il ne peut exister de gouvernement stable & sûr dans sa marche, s'il n'est composé de tout ce qu'il y a de meilleur dans les genres de gouvernemens les plus connus. Il prouve que le vrai despotisme, tel que je l'ai défini, n'est qu'un gouvernement fondé sur la vertu, parceque c'est le seul, dont les principes soient inébranlables, le seul qui soit vraiment appuyé de l'assentiment général des peuples, le seul dont les opérations tendent toujours à déployer la volonté du grand nombre, ce qui ne peut manquer de produire une force irrésistible en dehors comme dans l'intérieur; j'avois enfin donné le nom de *vrai despotisme* au gouvernement monarchique modéré par l'aristocratie & la démo-

cratie, & tendant uniquement au bonheur de toutes les classes d'un peuple. Et quoique cette idée parut absurde au premier abord, elle devient forte & vraie lorsqu'on lit l'ouvrage. Au commencement de votre révolution c'est un pareil gouvernement, que je crus que vous vouliez établir. Les premiers décrets promulgués par vos Législateurs, me paroissant respirer cette même doctrine, que j'avois développée il y a vingt sept ans, comment ne me ferois-je pas passionné pour les succès d'un système si bien d'accord avec mes idées favorites ? Les terribles débats, qui s'étoient élevés parmi vous, ne m'étonnèrent point, je pensois que le bien étant extrêmement difficile à faire, il falloit s'attendre aux efforts redoublés, que feroient les principales factions, pour se disputer entr'elles les lambeaux sanglans du cadavre de la monarchie, avant de voir un ordre réel s'élever sur les fondemens de la plus sage & de la plus sublime des Constitutions ; & lorsque j'ai vu que non seulement ces factions s'étoient emparées tour-à-tour des rênes de l'administration, mais qu'elles s'étoient efforcées de détruire tout ce qui étoit fait de bien & d'utile, & qu'elles avoient suspendu ou supprimé les décrets les plus honorables pour l'humanité, alors je me suis senti pénétré de la plus vive douleur, & mon

indignation a été portée à son comble, en voyant la marche audacieuse & rapide de la faction la plus abominable, qui jamais eût parue, ne rencontrer aucun obstacle, & en voyant au surplus ces scélérats impudens s'enorgueillir du nom infame de *Septembriseurs*, de *massacreurs*, d'*assasins*, & s'élever au pouvoir suprême sans trouver aucune résistance dans la vertu nationale. Cependant l'indignation qu'avoit excité dans mon ame cette triste suite d'événemens désastreux, n'avoit point dissipé entièrement l'amour & l'estime, que j'ai toujours eue pour la saine partie de votre nation & pour le fond de votre caractère: il est assez aisé de s'appercevoir, combien je m'intéressai toujours à votre destinée. Je n'ai pas attendu les éclaircissements, qui me sont parvenus en juillet dernier, ni la révolution qui a fait tomber la tête du tyran, pour vous convaincre par mes trois dernières lettres de l'ardent desir que j'avois de voir assurer vos prospérités, quelque éloignée que me parut alors votre conduite de mériter l'approbation des hommes justes & sensibles. Mais je desirois sans doute aussi, que ces prospérités, pour être plus durables, pussent se concilier avec le repos & le bonheur des autres peuples de l'Europe.

François! Vous aimez les principes de la justice, & toutes les fois que vous ne vous livrez pas aux délires d'une imagination ardente, égarée par des agitateurs, vous savez être bons, humains & généreux. Je ne doute pas un instant, que vous ne m'ayez déjà pardonné, même avant de lire cette apologie, parceque vous avez trop d'esprit pour ne pas avoir aperçu, que l'aigreur de mon style venoit du chagrin de vous voir suivre une marche entièrement opposée au bût, que vous vous proposiez; pour ne pas sentir, que mes injures tenoient de la nature de celles de l'amant passionné contre une maîtresse infidèle. On vous avoit entraîné vers le crime, & vous commencez à revenir à la vertu: des mechans esprits s'étoient emparés de vous, & vous avoient fait commettre d'horribles forfaits; vous vous êtes portés à des actions atroces, parcequ'on avoit surpris votre crédulité, & parceque vous vous imaginiez venger ainsi la cause la plus juste. Tout me démontre maintenant, que si les puissances étrangères ne vous avoient point provoqués, vous ne vous seriez point soumis à des pervers, & que sans la guerre insensée, qu'on vous a faite, il y a long tems que votre révolution se serait consommée paisiblement, sans crimes, & peut-être au milieu des plus douces influences de la vertu. L'Europe n'a pû voir sans horreur vous

souiller de tant de spoliations & de meurtres, elle vous verra bientôt réparer ces maux, autant qu'il fera en votre pouvoir de le faire. Vous avez marché depuis plus de vingt mois, tantôt sous les trapeaux de l'anarchie, tantôt sous ceux de la tyrannie, vous combattrez dans peu sous la noble bannière de la liberté; vous n'avez point persisté dans vos erreurs, & vous finirez par étonner le monde du spectacle attrayant de toutes les meilleures qualités sociales & patriotiques; vous verrez alors bien évidemment que je n'ai paru vous méconnaître, & vous détester, que durant l'époque de la tyrannie, sous la quelle vous aviez gémis; parceque de quel côté que vienne la tyrannie, quels que soient les hommes qui l'exercent elle révolte toujours mon ame; elle sera toujours incompatible avec mon caractère.

Qu'il me soit permis de vous faire observer, que j'ai vieilli dans l'amour de la liberté, puisque dès l'année 1768 j'ai annoncé les vérités les plus hardies, contre le pouvoir arbitraire des Ministres, contre la ligue, qu'ils avoient faite entr'eux, de perdre tous les peuples, & de rendre leur servitude plus avillissante; contre le clergé, sa puissance, ses abus, ses débordemens; contre les moines & les Couvents des deux sexes, institués par l'ignorance, la superstition, la tyrannie, & entretenus par

la sottise des gouvernements; contre la noblesse héréditaire, que j'envifageois comme ridicule, chimérique, pernicieuse à tout état, & également funeste aux individus, qui paroissent en tirer des avantages; contre tout gouvernement militaire; contre le nombre exorbitant de troupes perpétuelles; contre les impositions énormes, dont les Souverains ont accablé les peuples, pour obtenir des moyens de les entretenir; contre l'ignorance & l'esclavage, où l'on faisoit vivre les nations; contre toutes les especes de feudalités, de corvées, & d'autres défordres d'une pareille nature. J'ai clairement prouvé dans ce même ouvrage, que la chasse doit être regardée comme un divertissement ignoble, barbare; qu'on ne doit tuer les animaux, que par nécessité, que de tous les emplois de son temps c'est assurément le plus triste, que c'est un plaisir affreux, que de faire tomber du haut des airs une perdrix ensanglantée, de massacrer des cerfs sous ses pieds, de suivre des meutes de chiens très nombreuses, qui hurlent, & de voir déchirer des bêtes innocentes; que la divine Providence a donné aux animaux les mêmes droits qu'à nous, de se nourrir des fruits, que les terres produisent, qu'elle ne les a point créés pour succomber sous les morsures cruelles des chiens, ni sous les blessures de l'homme; que rien n'est plus farouche que de le voir percer à un animal, qui ne lui a fait aucun mal.

le cœur d'un dard & de le voir fourire, en voyant les belles côtes rougies de sang, ainsi que les larmes inutiles, qui ruissellent des yeux d'un être, qui fait aussi une partie de la création; j'ai dit enfin qu'un tel passe tems prend sa source dans l'ame naturellement dure de la plus part des Grands, qui, pour se donner ce même amusement indécemment & brutal, font périr de misere une foule de familles, dont les moissons sont ravagées, & mille autres par des châtimens, qui révoltent l'humanité, la justice, la saine politique & la raison. J'ai subi de grandes persécutions à cause de cet ouvrage, ou j'avois défendu avec autant de courage, que de désintéressement les intérêts des peuples, tandis que les plus esclaves de tous les Européens, vous baisiez encore dévotement les chaines trainantes de votre servitude, & j'ai passé les cinq sixiemes de mon tems hors de ma patrie, dans les pays, qui passoient alors pour les plus libres. Un si grand nombre d'années consommées dans l'exercice de la vraie liberté, m'ont donné des droits incontestables, non seulement à votre amitié, mais à votre reconnoissance; une si longue profession de vertus civiques, ne m'auroit-elle pas investi d'une espece d'autorité paternelle sur tout peuple, qui aime & professe les véritables devoirs de l'Homme? Ces droits sont encore augmentés de ceux que me donne l'âge, la connoissance intime de vos affaires particulières,

comme de celles de toutes les nations & de tous les Cabinets, soutenuë par l'étude de l'economie politique, des sciences, des arts, de l'histoire de tous les peuples, & principalement de ceux qui ont vécu sous des régimes républicains. Je vous ai parlé en pere, en pasteur politique; mes exhortations, mes reproches n'ont été que les leçons d'un ami tendre, qui desire passionnément votre bien être, qui n'attache aucun prix à son propre bonheur, s'il ne tient pas à la prospérité de la nation, qui daigna l'adopter, pourvû que cette prospérité ne consiste point dans le bouleversement des gouvernemens étrangers. Je suis dans le cas de tout pere vertueux, qui ayant contribué à la bonne éducation d'un fils, le verroit s'écarter entièrement des bons principes, dans les quels il avoit été nourri, pour se livrer aux vices les plus allarmans. Ne pardonneroit-on pas à ce pere infortuné, si dans un accès de colere contre le fils ingrat, il osoit s'emporter jusqu'à lui donner sa malédiction, qu'il révoqueroit un instant d'après pour le mouiller de larmes de joie, pour l'étouffer de caresses, à la moindre lueur de repentir & d'amendement? Si j'ose ainsi prendre sur vous les titres sacrés de la paternité, n'y suis-je pas autorisé par ce, que j'ai souffert pour votre cause, puisqu' encore en ce moment je vis entouré de dangers, que je ne me suis attiré, que pour avoir défendu avec trop de chaleur vos intérêts? Ah!

Pourriez-vous conserver contre un ami si vrai, & si malheureux la moindre rancune ? Non, vous recevrez toujours avec la même confiance, avec la même bonté & indulgence, les nouvelles réflexions, que je crois devoir vous présenter ; quelques unes sont relatives aux objets, que j'ai déjà traités dans mes précédentes lettres, d'autres tiennent à des sujets, qui ne sont pas moins dignes de toute votre attention.

Je commence d'abord par insister sur l'article de la tolérance, c'est la seule mesure, que vous devez prendre dans ce, qui concerne la religion, vous ne devez jamais faire intervenir aucune autorité dans le régime de ces opinions, mais bien vous borner à exiger, que les Ministres de toutes les religions vivent en paix, & obéissent à la loi. Laissez à chacun la liberté de professer le culte, qui lui plait. Il n'appartient à aucun homme de décider, si nous sommes des *êtres mixtes*, ou si tout est physique en nous. Il est assez inutile de nous disputer avec amertume, pour déterminer avec précision, si nous sommes sous la toute puissance de *l'être des êtres*, comme les Astres & les éléments ; où bien si nous sommes de petites rouës de la machine immense, dont il est l'ame, & le moteur, si cet être agit par des loix générales ou particulières. Il n'appartient à aucun homme d'examiner, qu'elles sont les circonstances, qui aggravent un péché, ni la mesure de la colère divine, que chacun des pé-

chés peut mériter ; toutes les fois, que vous entendrez ces sortes de discussions, répondez avec l'Empereur Juliën ; *comment pouvez-vous donc croire, que Dieu soit susceptible de haine & de jalousie, lui, qui est la souveraine perfection ? est il concevable de parler aussi mal de la nature, de l'essence de Dieu & de mentir aussi manifestement ?* Ceux, qui s'exposent aux persécutions théologiques, ne sont pas trop sages, mais les persécuteurs n'en sont pas moins des monstres. Plaignons les hommes, qui non contents de tant de discordes, que leurs intérêts réels allument inévitablement, risquent d'en exciter souvent de plus violentes encore, pour des opinions abstraites ou ridicules, pour des intérêts chimériques, pour des absurdités inintelligibles. Lorsqu'il s'agit de pareilles disputes, le philosophe fait toujours mieux de se taire, de se tirer à l'écart pour en rire, fut-ce même de se rire inextinguible, qui selon Homere est le partage des dieux immortels ; ce même philosophe cependant, muni d'un fond inépuisable de bonté, d'indulgence, doit pardonner toujours à ces foibles pigmées de l'humaine folie, leur ridicule orgueil, & le regarder comme un travers inseparable de toute ame rétrécie, qui a peu d'idées, encore moins d'esprit & de discernement, ou bien une imagination gigantesque. Car après tout un vrai philosophe doit se dire, que les idées même les plus raisonnables sur un sujet de cette profondeur & de

cette obscurité ne sont que des éclairs au milieu d'une nuit profonde, il excuse en conséquence toute opinion quelque erronée, quelque dépourvue de sens qu'elle paroisse, exceptée pourtant celle qui attribue à Dieu, qui est la source de toutes les perfections, la violence de nos passions, surtout la colere & la vengeance. Pénétrons nous seulement de la grande idée, qu'un dieu existe pour punir le méchant, & pour récompenser le juste; soyons de l'avis d'Hypocrate, qui disoit, que le pouce seul de l'homme révèle un être ordonnateur. L'impossibilité même, ou nous nous trouvons de prouver, que dieu n'existe pas, nous découvre évidemment son existence, nous sentons qu'il y a un dieu, & nous ne sentons pas, qu'il n'y en ait point; cela doit nous suffire, cela doit persuader; tous les raisonnemens les plus abstraits du monde nous sont inutiles; concluons de ce sentiment ineffacable, que dieu existe, & plaifons nous dans cette grande idée; cette conclusion est dans la nature de nôtre être, nous en avons les principes dans tous nos sens, quoique nous ne soyons pas capables de les présenter, lorsque nous nous proposons de transmettre cette même persuasion chez les autres, & surtout chez les hommes, qui par ton ou par amour pour le vice paroissent en douter. Tout est grand & admirable dans la nature, il ne s'y voit rien qui ne soit marqué au coin de l'ouvrier, & ce, qui

s'y voit quelquefois d'irrégulier & d'imparfait, suppose règle & perfection. S'il arrive, que quelques méchans prospèrent pendant une partie de leur vie, ou pendant toute leur vie, si la vertu est souvent opprimée, & si le crime reste des millions de fois impuni sur Terre, il ne faut point regarder ces injustices apparentes, comme des injustices réelles. Pour tirer cette conclusion il faudroit prouver, que les méchans sont heureux, que les vertueux sont malheureux dans l'intérieur de leur cœur & que leur conscience est de nul effet: il faudroit du moins, que ce tems, où les bons souffrent, & où les criminels triomphent, eut une longue durée & que ce, que nous gratifions des noms de prospérité & de bonheur, ne fut pas une fausse apparence, qui s'évanouit & que le monde, que nous habitons & où ces scènes d'horreur se passent, fut le seul endroit de nôtre destination. D'après ces réflexions je soutiens, qu'il n'y a point d'athéisme proprement dit, que ceux, qui en sont le plus soupçonnés, ne sont que des paresseux, qui ne veulent pas se donner la peine de suivre tout simplement leurs propres sensations, & les explications, que ces sensations leur donnent, pour en tirer les conséquences les plus évidentes. Ceux, qu'on prend pour des Athées, ne sont au fond que des indolens, ils ne nient point l'existence de Dieu ni l'immortalité de l'âme; s'ils n'accordent point ces deux dogmes

consolans, ils n'y pensent point, & lors qu'on les presse vivement, ils n'en échappent que par des bons mots & des épigrammes. Le grand & le sublime, qui sont renfermés dans ces deux dogmes, éblouissent ou confondent un bon nombre de ces prétendus esprits forts, & ceci me semble prouver, qu'ils ne sont pas trop forts, mais des esprits foibles, indolens, sans souci, sans énergie, souvent sans capacité de fixer leur attention, dénués de la faculté d'observer nécessaire à suivre des vérités si belles, & si attrayantes, dans toutes les démonstrations, qu'elles enfantent.

Je ne cesserai jamais de vous répéter, François, que la religion vous est nécessaire, que toute société bien organisée ne sauroit s'en passer, encore moins un état républicain, car si l'étude de la philosophie nous rend plus savans & plus sages, il n'est pas moins sûr, que la piété sans superstition nous rend meilleurs. Une tolérance éclairée suffira seule pour écarter la superstition & pour la rendre du moins de nulle influence, c'est une lumière céleste, qui dissipe tous les prestiges du fanatisme, comme les rayons d'un beau soleil d'été absorbent les vapeurs du plus épais brouillard. Toute religion livrée à ses propres ressources, s'éclaire d'elle même. Ouvrez donc dans vos cités, même dans les Municipalités des campagnes les Eglises Catholiques; ouvrez les Temples réformés, donnez en aux Lu-

thériens, aux Anabaptistes, aux Quakers, aux Hussites, aux Presbytériens, aux Anglicans; donnez aux Juifs des Synagoges, aux Musulmans des Mosquées; bâtissez des édifices propres au service divin pour chaque nouvelle peuplade, de quelle religion, ou secte qu'elle puisse être, qui cherchera désormais à former des établissemens dans vos climats fortunés. Gardez vous d'ailleurs de mêler vos loix, & l'exercice de vos autorités avec aucune des questions de pure métaphysique. Il y a peu d'apparence, que les premiers principes des choses soient jamais bien connus. Le divin Architecte, qui a bâti ce bel Univers, n'a dit encore son secret à personne, ce ne sont que des impertinens, des fots, des présomptueux ou des tyrans, qui osent prétendre l'avoir surpris ou deviné.

Aux premiers momens de votre révolution, vos Législateurs indignés de la fourberie sacerdotale, qui avoit laissé vieillir la raison dans une si longue enfance, voulant détruire toute espece de superstition, crurent qu'il étoit essentiel de se déchaîner contre la divinité de Jésus Christ, qui fut une source de discordes si cruelles; ils crurent, qu'il étoit d'autant plus permis de l'attaquer, qu'elle n'avoit été établie, que par le Concile de Nicée, & qu'ainsi pendant les trois premiers siècles de l'église on ne l'avoit pas regardée, comme un article de foi. Vos premiers Législateurs

penferent, qu'on ne pouvoit fe dispenser de faire sentir tout le ridicule de l'infailibilité papale, qui ne fut recuë positivement par aucun Concile général; qu'il étoit tems de délivrer les foibles humains du joug odieux de la Confession, afin de couper la racine de tant d'abus crians, scandaleux, & immoraux, qu'elle entraîne; & qu'il falloit leur apprendre, combien le dogme de la transubstantiation, qui ne parut dans les écoles, que vers le onzieme siecle, étoit en effet blasphématoire; combien l'idée de manger *l'Être suprême* étoit injurieuse, & impertinente. La démence de la superstition pouvoit-elle en effet aller plus loin? Ces mêmes Législateurs ont jugé, qu'il étoit également indispensable, d'éloigner de la vénération du peuple tant d'idôles absurdes & des saints ridicules, & ils ont jugé, qu'il falloit prouver, que rien n'est plus déraisonnable & plus funeste aux mœurs, que d'envisager comme un crime le mariage des prêtres, en usage lorsque le Christianisme étoit dans sa plus grande pureté, recommandé par les Apôtres & par les Peres de l'Eglise, & qui ne fut aboli qu'au treizieme siecle, pas même généralement. Ils ont crû, que si le philosophe pouvoit regarder ces erreurs avec indulgence, des hommes investis de la confiance du peuple, & par lui nommés, assemblés pour s'occuper de réformes utiles, ne devoient pas hésiter à faire disparaître tous les funestes abus de cette

nature. Il arrivera sans doute un temps , & ce temps est sûrement plus prochain , qu'on ne sauroit le penser , ou l'on verra bien ce , que j'ai dit hautement depuis trente ans , que les Catholiques Romains n'ont été que les plagiaires grossiers des fables , qu'on avoit inventé avant eux , mais que les anciens avoient tournées d'une maniere plus amusante , plus utile & plus spirituelle. Alors on pardonnera peut-être une vierge mère , en faveur des beaux tableaux , que les peintres en ont fait. Alors on ne doutera plus , que la Religion Chrétienne ne fut dans l'origine , qu'une espece de theisme , qu'elle ne naturalisa que successivement les idôles & les cérémonies payennes , aux quelles elle accorda l'indigenat ; on verra , qu'à force de broderies nouvelles sa simplicité primitive fut entièrement étouffée , de sorte qu'elle couvrit si bien l'étoffe de ses premieres institutions , qu'elle en devint méconnoissable. On verra que la Religion Chrétienne si bonne , si douce , si indulgente , si propre à fournir des consolations attrayantes , ne devint effrayante , que par l'avarice & l'ambition des prêtres , & surtout des Moines payés par la Cour de Rome , pour propager les erreurs à la place de la vérité ; on verra que cette Religion Chrétienne , comme elle est professée par les Catholiques Romains , ou par les Grecs , tout aussi superstitieux , ressemble aussi peu à religion du Christ , qu'à celle des Lettrés de la

Chine; car Jésus étoit Juif, & les Catholiques Romains dans les pays où tout plie sous le joug du siege de Rome & des Moines, n'ont cessé de brûler les Juifs; Jésus prêchoit la tolérance & les Inquisiteurs persécutent & on persécute avec acharnement dans toutes les contrées, où la religion Romaine est en vigueur, quoique l'Inquisition n'y soit point établie; Jésus enseignoit une excellente morale, les Prêtres Catholiques la pratiquent rarement, ils propagent des miracles faux, de petites pratiques superstitieuses au lieu de la morale, & souvent même ces prêtres débitent des maximes perverses & opposées au bonheur des sociétés; Jésus n'a point établi de dogmes, les conciles, les papes, les moines surtout par ordre de ces derniers y ont pourvu abondamment & en ont inventé une multitude effrayante; Jésus adoptoit la morale des *Esséniens*, qui tient beaucoup de celle de Zenon, & on fait bien, quelle est la morale de ceux qui se disent ses Vicaires. Mais tous les reproches, qu'on peut faire aux Catholiques, ne sont point applicables aux Protéstants, dont la morale est pure, dont les cérémonies sont simples, dont le culte est sage, & ne coûte point de larmes aux peuples, car ils n'ont ni les fêtes, qui détournent du travail, ni les pratiques pueriles, qui engourdissent la raison, ni les dépenses ruineuses du sacerdoce, ni leur célibat, ni la fainéantise en honneur, ni la mendicité

envisagée comme une vertu, ni les Couvens des deux sexes, qui dévorent la substance des familles industrieuses. Ainsi, François, il n'y a aucun inconvénient politique dans la Religion Chrétienne, telle quelle est prêchée par la plupart des églises Protestantes ; ces Églises méritent donc toute votre protection, car on y professe, on y enseigne les vertus sociales, qui ne sont point en contradiction avec les véritables vertus civiques. Mais, tout en protégeant les Protestans, vous devez aussi rouvrir les églises Catholiques, il n'en peut résulter aucune conséquence funeste, car par la tolérance vous atteindrez avec le tems & en très peu de tems le but de vos espérances. Les opinions religieuses s'épureront d'elles mêmes sans aucune violence, de sorte qu'en peu d'années vos Catholiques ne seront plus que de purs déistes ou des Chrétiens raisonnables, comme les Protestans. C'est là mon idée, je la crois bonne, je vous prie du moins de l'examiner attentivement, car l'expérience doit vous avoir appris, qu'en persécutant le Catholicisme, vous augmentez le nombre des Catholiques dangereux. On s'attache par dépit aux opinions qu'une injuste contrainte veut nous forcer d'abandonner ; c'est là la marche ordinaire de l'esprit humain.

Tout en laissant exister l'entière liberté des cultes, il faut que les Magistrats du peuple veillent à ce que les Prêtres ne s'arrogent jamais au-

cune espece de pouvoir, aucune influence, ni directe, ni indirecte sur le gouvernement, car il seroit imprudent d'oublier, qu'il y avoit trois milles moines, un millier de Prêtres, une foule de dévots fanatisés par eux aux processions de la Ligue, & pas un seul philosophe, pas un seul homme - de - lettres.

La religion une fois bien épurée par la tolérance, vous n'aurez plus à redouter, François, les Prêtres, parceque leur influence se trouvera réduite à rien, dès que vous aurez remplacé le despotisme & l'anarchie, par une bonne Constitution. Les Prêtres, & les moines ne vous ont plongés dans un gouffre d'adversités de toute espece, que parcequ'ils se sont coalisés avec vos despotes, en faisant cause commune avec eux. Le despotisme détruit, le sacerdoce n'aura plus aucun appui, il sera même contraint de seconder la liberté & la raison. Aussitôt que la Constitution sera en plein exercice, les Ministres des Autels n'auront plus aucun ralliement. Vous savez bien, qu'un seul Prince dévot a fait plus de mal au Genre-Humain, que plusieurs Monarques philosophes n'ont pu faire de bien. Toutefois qu'un état obéit à un Maître absolu, le fanatisme devient dangereux, parceque le sacerdoce, sachant prendre le Prince par son côté foible, en lui rendant des services apparens, le domine, & sous son nom domine bientôt tout le peuple. Mais une

Constitution juste & vraiment tutélaire des droits de l'humanité, vous garantira de tous les dangers de la superstition & du fanatisme. Sous cette égide vous ne retombez plus dans les folies du treizieme siecle, lorsque l'Empereur Baudouin, ayant besoin d'argent, engagea, mais avec les plus amers régrets, toutes les reliques de sa chapelle, que votre dévot Louis acheta dans la joie de son ame, croyant faire un excellent marché de ne les payer, que deux millions huit cens mille livres, somme énorme alors, avec laquelle ce Prince eût pû faire des défrichements, fonder des manufactures, construire des canaux ou des routes, ouvrir à ses peuples de nouvelles sources de prospérité. On doit sans doute d'autant plus sentir le mal, que peut faire un seul Prince dévot, dans un état sans constitution réelle, qu'il faut observer, que Louis IX. étoit un Prince, auquel on ne pouvoit contester de grandes qualités, & que ces vertus ne l'empêcherent point de prodiguer des trésors, non seulement dans les folles entreprises des Croisades, mais pour aquérir un morceau de la vraie croix, le fer de la lance, dont le côté de Jésus Christ fut percé, une partie de l'éponge, qui servit à lui donner du vinaigre, & un fragment de la pierre du saint sépulcre; on ne doit pas oublier non plus, que ce même Monarque retira moyennant une somme presque aussi forte, la couronne d'épines, qui étoit engagée chez

les Vénitiens, & que rien n'égalât son yvresse extatique au moment, où il put rassembler dans une seule chasse ces précieuses conquêtes. Oui, François, une bonne Constitution vous garantira de pareilles extravagances. Mais ce, qui contribuera efficacement à vous en garantir, c'est la tolérance. Travaillez donc à vous rendre libres; soyez persuadés, que vous ne le ferez, que lorsque vous serez justes & tolérans; détestez toute espèce de persécution, pardonnez vous mutuellement vos excès & vos folies.

Avec le retour de la Religion escortée par la tolérance vous aurez bientôt toutes vos qualités aimables & attrayantes à l'ordre du jour, & la vertu fera en conséquence en honneur auprès de vous. Il importe trop aux peuples républicains, que la vertu ait parmi eux un grand nombre d'adorateurs, puisque la vertu forme toujours les meilleurs Citoyens. Quiconque la possède dans son cœur sert bien la patrie, même sans aucun esprit de récompense. Les âmes pures savent se passer aisément d'admirateurs, de témoins de leurs bonnes actions, elles ne cherchent, ni partisans ni protecteurs, ni aucune sorte d'idôles fantasques; de telles âmes n'appartiennent jamais aux partis, encore moins aux factions sanguinaires, le manque d'appui & d'approbation, ne sauroit leur nuire, mais ce défaut d'approbateurs les épure davantage, & les rend plus parfaites. Des âmes si privilégiées.

légis l'embarrassent peu de la mode & des suffrages, elles sont inébranlables dans toutes les occasions, elles marchent toujours droit dans la carrière du bien.

L'élogieur éternel de tous les partis dominans, celui, qui les déferte tous, lors qu'ils cessent de l'être; le sophiste, dont les périodes sont aussi ronflantes & gigantesques, que les pensées sont dénuées de force & de raison; le *parlaffier*, flatteur dégoûtant de tous les hommes en crédit, qui fut tantôt *royaliste* & tantôt *Rolandin*, comme il fut rapidement *Fayetiste*, *Brissotin*, *Feuilland*, a calomnié devant vos Législateurs tous les étrangers en général, & moi en particulier, pour faire sa Cour à ROBESPIERRE, qui étoit alors son idôle & son patron, comme tant d'autres l'ont été & comme tant d'autres le seront successivement; cet homme, qui feroit de l'avis du Dey d'Alger, si ce Prince des Pyrates pouvoit gagner une influence prépondérante dans votre assemblée nationale ou le payer, a vomi contre les étrangers mille injures, que la peur du Tyran vous a engagé à accueillir avec des applaudissemens. Sur un rapport très-vague, rempli d'exagérations & de mensonges, vous avez fait un décret terrible & inconsideré contre les étrangers. Il en existoit sans doute un grand nombre, qu'on pouvoit regarder comme des émissaires de vos ennemis, mais vous conviendrez aussi avec le retour du calme de la

raison, que parmi ces étrangers vous aviez des amis zélés de la révolution, dignes à tous égards de votre estime & de votre confiance. Il me semble, qu'un tribunal de police, un simple Comité érigé pour cet objet, composé d'hommes calmes, probes, doués de discernement, eût très-bien sçu distinguer, ceux, qui pouvoient avoir mérité votre indignation ou votre méfiance, de ceux, qu'on devoit punir ; ceux qu'on devoit seulement chasser ou emprisonner comme suspects, de ceux, qui au contraire s'étoient acquis des droits à votre amitié. Vous avez pris un parti extrême & trop fortement influencé par votre dictateur, qui étoit présent aux discussions de vos Législateurs & qui les toisoit & designoit ses victimes parmi ceux, qui paroissoient hésiter à suivre ses volontés. Vous avez envisagés tous les étrangers comme des ennemis, sans songer, que vos plus grands ennemis étoient parmi vos propres Concitoyens, parmi vos Législateurs, & que le plus terrible de tous ces ennemis, étoit précisément celui, qui affichoit le plus grand zèle, l'entouffisme le plus emporté pour la révolution. Vous avez enveloppé dans le même décret des étrangers, qui vous avoient rendus des services essentiels & vous avez trop de pénétration, pour ne pas sentir, combien vous vous feriez du tort, si dans un tems où la justice & l'équité peuvent parler, vous ne répariez pas cette injustice, car

on diroit alors, que vous n'avez cherché que le prétexte, pour confisquer leurs propriétés, leurs effets & leurs rentes & que vous avez voulu au surplus vous dispenser des devoirs de la reconnaissance. Mais si vous réparez promptement le mal, que vous leur avez fait, on attribuera le décret injuste émané contre eux, & ses suites désastreuses, au malheur du tems, à la scélératesse du parti *massacreur*, à la rapacité du chef, à son aversion pour toute espece de mérite & de service réel rendu à la patrie, à ses inexorables vengeances, à sa toute puissance. Ne croyez point, François, que je veuille parler de mes propres services, que les agens corrompus de vôtre tyran, ont calomnié, ni que je pense à vous attendrir sur mon triste sort & vous engager à me rendre les biens les plus légitimement acquis. Quoique mes services soient d'une trop grande notoriété, il ne me sied point d'en parler, ni de vous présenter une espece de requête, pour vous déterminer à un acte de simple justice. J'ai le cœur trop haut, pour vous faire jamais la dessus la moindre représentation, ni la moindre instance, pour que vous me rendiez les rentes, que vous m'avez confisquées, sans en avoir le plus léger prétexte, je m'abandonne sans murmures & sans regret à tous les hazards de ma destinée. On m'a souvent volé en ma vie, sans que je me sois jamais donné la peine de poursuivre les ravisseurs, lors même

que je pouvois me flatter de les combattre à forces supérieures ou égales ; j les poursuivrois - je donc, lors qu'ils ont tout le pouvoir entre leurs mains, & moi aucun ? Je m'oublie d'autant plus aisément, que je suis acoutumé depuis très long tems à ne plus compter sur l'équité de la plupart des hommes en place, encore moins sur leur reconnaissance. Lorsqu'on a de la raison & que les trois quarts de cette pauvre vie sont écoulés, comment s'inquiéter encore sur le peu, qui en reste. Je suis plus persuadé, que je ne le fus dans aucun autre tems, que la plus brillante fortune ne vaut point les tourmens, qu'on se donne, ni les humiliations, qu'on essuie pour l'acquérir. Il y a environ vingt cinq ans, que j'ai renoncé aux grands & à la grandeur, & pendant tout ce tems j'ai constamment refusé leurs offres & leurs présents, c'est depuis un si grand nombre d'années, que j'ai perdu l'habitude de lever ma tête, pour contempler les Colosses de puissance, dont j'avois la folie de souhaiter, & de chercher si ardemment l'approche dans ma jeunesse, ainsi que d'y trouver mes délices. J'avois refusé des places très - importantes & même des fortunes assez considérables, & très - constamment ; je n'ai accepté le parti de vous servir, que parceque l'injustice d'une condamnation m'y a contraint ; je suis charmé d'en être délivré, j'en suis sorti de mon propre mouvement, & je défie, qu'il puisse se rencontrer un seul

homme, qui soit en état de m'accuser d'aucune vue d'ambition ni de cupidité ; aucun motif pareil y a contribué. Les grandeurs, ni la fortune ne sont plus rien pour moi, les seuls biens, auxquels j'aspirois toujours, auxquels j'aspire encore, ne sont qu'une conscience sans reproches, la vraie liberté, le repos, la retraite studieuse, la santé, l'indépendance, l'amitié ; plus j'ai vu les grands & les grandeurs, tant *royales* qu'*aristocrates* ou *démagogues*, plus j'en ai senti le néant.

Accordez moi, François, la franchise de vous dire & de vous répéter sans cesse, que vous ne serez vraiment libres, que lorsque vous serez justes, & vous ne serez justes, que lorsque vous aurez reconnu la nécessité indispensable de retirer une infinité de décrets, qui proposés, ou comme des mesures du moment, ou comme des volontés arbitraires des tyrans, ne peuvent être adoptés si légèrement que par une crainte passagère, ou par l'excessive mobilité de votre esprit & de votre caractère. Je ne craindrai point de vous assurer avec candeur, que je place parmi ces décrets plusieurs loix lancées contre les émigrés. Revenus au calme de la raison, vous comprendrez ce que l'équité & la justice exigent de vous sur ce point, alors vous classifierez ces infortunés ; vous confirmerez les confiscations & les arrêts de mort pour les traîtres, qui ont porté les armes contre la patrie ; vous rendrez à jamais exécration

la mémoire de ceux, qui ont conspiré contre elle & sollicité avec tant d'empportement les puissances étrangères contre vous, car ces misérables sont les seuls promoteurs de la guerre injuste qu'on vous fait, du sang françois & étranger qui coule à grands flots dans tous les lieux où les Armées sont assemblés, des provinces dévastées, des villes brûlées, des larmes des veuves & des orphelins. Il est juste, que ces hommes vils, qui ont préparé la révolution par leur inconduite & leurs forfaits, portent la peine de tous les maux, qu'elle a enfanté, & le tems n'est pas loin, où ils deviendront l'horreur & l'opprobre de toutes les nations & de toutes les puissances, mieux instruites de la vérité; ils seront abandonnés alors de dieu & des hommes & obligés de mener une vie errante, rongés de vermine & de remors. Vous pouvez condamner presque aux mêmes peines les lâches, qui ont quitté des postes, qu'ils auroient dû garder religieusement jusqu'à la dernière goutte de leur sang, s'ils avoient eu de l'honneur, un patriotisme sincere, & un vrai courage. Si ceux-ci n'avoient point quitté leurs foyers, la révolution n'auroit pas pris des couleurs si sombres, l'esprit de modération se seroit conservé, cet esprit auroit empêché des maux terribles, ni jamais des *Massacreurs* auroient pû s'emparer de la suprême puissance. Leur fuite a rendus trop forts & trop prépondérans les pervers, que la

présence des bons, mais sans énergie, auroit contenus. Or les fugitifs de cette classe ont mal servis la patrie, ainsi que le parti même, qu'ils ont voulu favoriser. Il n'y a donc point de peine ni d'opprobre, que les émigrés de ces deux Classes n'aient justement encourus, car ce sont eux, qui ont perdu la France, ce sont eux, qui l'ont remplie de désordres, ce sont encore eux, qui ont mis en danger tous les trônes de l'Europe, & qui ont contribué à répandre dans tous les pays cet esprit de mécontentement & de révolte, qui, en fermentant encore, pourra produire des explosions terribles, causer des désastres incalculables, si les Princes ne savent les prévenir avec beaucoup de modération, d'humanité & d'équité. Si les premiers, au lieu de solliciter les Monarques étrangers en leur faveur, en les trompant par des fausses relations, auxquelles ces mêmes Monarques ont toujours eu tort d'ajouter foi, avoient préféré de se rendre à la volonté souveraine de la nation entière, d'implorer pardon pour leurs sottises & de se soumettre volontairement au nouvel ordre des choses; si les seconds avoient été fideles aux vrais devoirs de Citoyens, on eut prévenu sans doute une grande partie des calamités reprochées à la révolution; les sentimens des différens partis, se seroient mieux balancés, il en seroit résulté un *produit neutre*, qui eut convenu à tous les François; les pervers n'auroient jamais

acquis l'administration exclusive, encore moins auroient-ils pû la garder si long tems. Mais tout en frappant de vos anathèmes ces criminels, vous devez faire grace à ceux, qui ont déserté la patrie par erreur, par vanité, par foiblesse, par amitié pour leurs parens, car il n'est pas donné à tout le monde d'avoir l'ame élevée, de se prêter sans peine à un renversement total dans les choses & dans les idées, ni de sentir d'abord la vérité & la raison, ni d'être innaccessible à la crainte. Quant à ceux, qui ont abandonné la France depuis le commencement du 1793, on peut dire, qu'ils méritent une attention particulière, car parmi ces derniers on trouve certainement des âmes très-républicaines, des hommes, dont les intentions ont toujours été parfaitement pures, car ils n'ont fui, que pour ne point partager la honte, la servitude & toutes les horreurs, qui étoient à l'ordre du jour, ils n'ont quittés leurs foyers, que pour dérober leur tête à la fureur du tyran le plus exécrationnable & pour se réserver à de meilleures circonstances. J'en connais parmi ces derniers, qui sont plus dignes d'éloges que de blâme, & quelques uns, à qui la nation entière croira devoir un jour des récompenses & des hommages.

Peut-être vous feroit-il impossible aujourd'hui d'être parfaitement justes envers la Classe infortunée des émigrés innocens, parceque si vous vouliez les dédommager de toutes leurs pertes &

leur rendre la totalité des biens, qui leur ont été confisqués, vous exciteriez trop le mécontentement de ceux, qui les ont achetés de la Nation. Cette mesure pourroit produire de nouvelles secousses également violentes, également destructives. Les émigrés de la conduite la plus irréprochable, parmi lesquels vous devez me permettre de classer aussi ceux, qui se sont évadés, pour ne pas être témoins des profanations des églises, des brigandages & des crimes de toute espèce, qu'on commettoit impunément en tout lieu, & qu'ils étoient dans l'impuissance d'empêcher; ceux d'entre eux du moins, qui sont gouvernés par un esprit de sagesse, sentant eux-mêmes l'impossibilité absolue d'une restitution *in integrum*, sont prêts à transiger; ils croient, qu'on ne peut assez payer la conquête de la liberté, les avantages d'une révolution, qu'ils envisagent, malgré tout ce qu'ils ont souffert, comme devant faire le bonheur des générations futures. Les émigrés de cette Classe souscriront volontiers à la perte des deux tiers, même des trois quarts de leur fortune, ils se trouveront encore assez heureux de cette perte, s'ils peuvent aussi servir la patrie, dans l'espérance de voir leur perte amplement compensée, par d'autres biens réels, par des loix équitables, par le repos & la sécurité d'une excellente Constitution.

Croyez moi, François, cette classification des émigrés, que la justice réclame, honorerait infiniment l'esprit de la révolution, vos représentans s'attireroient par ce moyen les bénédictions de tous les peuples, celle de la postérité & la patrie recouvrerait une foule d'excellens Citoyens, qui serviraient la cause de la liberté avec un zèle incroyable & des connoissances, qu'on ne peut jamais assez apprécier. Cette classification n'est pas difficile, & la nation conserve encore assez de propriétés, pour former des établissemens suffisamment honnêtes, en faveur des malheureux exilés, capables de prouver leur innocence. C'est le desir de tous les gens de bien, ce sont les vœux de tout homme, qui pense avec équité.

En lisant ma seconde lettre, vous m'accuserez peut-être de prédilection pour le luxe. Mais daignez en croire une longue suite d'observations murement réfléchies, elles m'ont convaincu, que chez toute grande nation active, industrieuse, bouillante comme la vôtre, on ne fauroit trop multiplier les moyens de rendre la circulation rapide, de favoriser tout espece de travail, de faire vivre dans l'aisance un surcroît de population, qui sera toujours le résultat infaillible d'un sol fertile, d'un gouvernement sage & doux. Ne pensez pas, que le luxe détruise la liberté; par tout où des bonnes loix savent maintenir la véritable égalité politique, celle, qui doit avoir pour base le respect

inviolable de toute espèce de propriétés. Je ne voudrois pas, que votre Constitution favorisât le luxe, mais il seroit facheux, qu'elle le proscrivit par des actes de violence. Je n'aime point le luxe, mais je trouve, que dans un état libre chacun doit pouvoir dire impunément, sans craindre la persécution, ce que disoit *Voltaire* dans le *Mondain*.

J'aime le luxe, & même la mollesse,
Tous les plaisirs, les arts de toute espèce,
La propreté, le goût & les ornemens :
Tout honnête homme a de tels sentimens.

Il ne faut pas éloigner les excès de luxe ou de la mollesse par des loix coërcitives, toujours odieuses, ennemies de la liberté. Mais dans une republique, où toutes les places, où la considération, l'estime ne seront données qu'à la vertu, au savoir, aux talens, aux services, au vrai patriotisme, les Citoyens s'empresseront de les mériter par une conduite civique. Ce seul moyen suffira pour faire mépriser les dépenses exorbitantes, ridicules, ou nuisibles à l'industrie vraiment utile. Ce seul moyen tiendra le luxe & la mollesse dans les bornes, sans qu'on ait besoin de recourir à des mesures trop sévères, qui sentent toujours la tyrannie.

Après la paix & surtout après l'établissement d'une Constitution digne des lumieres de ce siècle, vos villes ne rengorgeront plus d'une foule mé-

prisable d'hommes oisifs & efféminés, mais on y
 verra des Citoyens remplis d'activité, donner à
 l'agriculture les plus grands encouragemens &
 justifier la vérité du principe de l'Auteur des
Recherches sur les richesses des Nations :
que le commerce & les manufactures des Villes furent
dans la plus grande partie de l'Europe la cause &
non l'effet de l'amélioration & de la culture des
Campagnes. On verra la France inviter toutes
 les nations à la concurrence la plus libre, dans
 son propre commerce renoncer aux monopoles,
 aux trafics exclusifs, & faire sentir à l'Angleterre,
 sa rivale, qu'un commerce libre est plus avanta-
 geux aux Nations, que toute espece de *privative*,
 même que celle, qu'on exerce dans les Colonies.
 Une liberté de commerce illimitée est infiniment
 préférable aux gratifications, établies par l'ignorance
 dans le bût de favoriser quelques branches
 d'industrie particuliere, ces gratifications sont tou-
 jours onéreuses aux finances d'une nation, & la
 liberté produit des succès plus sûrs, plus efficaces.
 On ne tardera point à se convaincre, que toutes
 les loix, tous les reglements prohibitifs, inventés
 par l'avidité de quelques individus ou de quelques
 compagnies exclusives, n'ont - été que des sources
 funestes de guerre, de désastres, de crimes & de
 pertes immenses pour tous les peuples. On rou-
 gira de voir, que la plûpart de nos discordes politi-
 ques n'ont été enfantées depuis plus de deux

siècles, que par des préjugés, qui s'efforçoient de supplanter par toute sorte de moyens les étrangers, pour augmenter les trésors de quelques Marchands cupides, qui ne comptent pour rien les Nations entières, les richesses, & le sang des peuples ; tandis que la concurrence dans leurs spéculations ou dans leurs entreprises commerciales eût également fait le bien de tous les hommes, en entretenant parmi eux ces rapports de fraternité, d'affection, de confiance mutuelle, qui sont toujours les moyens les plus sûrs de rendre le commerce fleurissant. Enfin l'on se persuadera, qu'un peuple ne sauroit être plus heureux, qu'en communiquant franchement avec les autres peuples, en ouvrant ses frontières à tous les hommes de toutes les couleurs, de toutes les religions, de tous les climats, & en les faisant participer tous aux mêmes avantages.

Ce n'est pas tant l'excès du luxe que je crains aujourd'hui pour vous, François, qu'une exagération fanatique dans la maniere de définir l'égalité. Gardez vous bien de toute égalité, qui outrage la propriété, elle vous jettera toujours hors des bornes de la liberté, de la justice, de la raison. La propriété, cette base première de tout ordre social, doit entraîner nécessairement des inégalités dans les fortunes, fondées en grande partie sur les inégalités étonnantes, que la nature a répandues elle-même parmi les hommes. Daignez observer, que

s'il n'y avoit plus ni disproportions, ni besoins, il n'y auroit plus d'Arts, plus de sciences, plus d'invention, plus de mécanique : aucun homme ne pouvant avoir tous les talens à la foi, ni le tems de les cultiver tous, la pluspart des hommes n'ayant tout au plus qu'un seul talent, ou bien aucune espece de talens, que de souffrances n'auroient-ils point, s'ils étoient réduits à se passer des secours de leurs semblables, ce qui arriveroit inmanquablement, si l'égalité telle, qu'elle fut prêchée par vos assassins, devoit être le fondement de vos loix & de toutes vos institutions civiles. L'égalité positive des possessions est tout aussi possible, que celle parmi les talens, & cette égalité, si elle pouvoit avoir lieu, détruiroit, vous dis-je, tous les arts, toutes les sciences, toute émulation. Cette même égalité bannit toute subordination & ne tarde pas d'entraîner après elle une anarchie générale, suivie de violences, de crimes, de massacres, d'impunité, de vengeances, ainsi que d'un entier abandon de la chose publique, comme vous en avez vû chez vous les preuves les plus évidentes. Mais de l'inégalité des fortunes parmi les hommes, conforme aux droits de la nature qui fit entre nous tant de partages divers de talens, de goûts, de forces physiques, morales, intellectuelles, on voit sortir cette variété d'occupations & d'emplois, qui sont le bonheur de toute la société, & celui de chaque individu en particulier. Méfiez vous des

exagérations & des exagérateurs, qui, pour se faire un parti, n'ont cessé d'ennivrer la multitude ignare, facile à duper, d'idées absurdes sur l'égalité naturelle & politique, car il ne peut y en avoir aucune autre que celle devant la loi. Ils ont assez manifesté par le fait, qu'ils n'aspiroient eux mêmes qu'aux dignités, aux distinctions, à la jouissance exclusive de vos fortunes, aux places, qu'ils avoient le moins méritées. Les noms célèbres, dont plusieurs de ces hypocrites ont affecté de se revêtir de leur propre autorité, que prouvent-ils, si ce n'est, qu'ils se font crûs supérieurs à tous leurs concitoyens. N'accordez jamais votre confiance aux impertinens & ridicules personnages, qui rougissent de leurs propres noms, qui prennent sans aveu des noms de héros, ou de grands - Hommes, car a coup sur, ils ne le sont assurément pas; j'en connais quelques uns & je puis vous protester, que ce sont pour le moins de très - mauvaises têtes, des fots ou des fripons, plus méprisables encore que ceux, qui changeoient leurs noms sous l'ancien régime par pure vanité, & que le plus puissant génie de votre théâtre comique a, si bien couverts de ridicule

Quel abus de quitter le vrai nom de ses
peres,

Pour en vouloir prendre un bâti sur des
chimeres.

De la plus part des gens c'est la déman-
geaison.

Les hommes vils, présomptueux sans études, sans patriotisme, sans courage qui, ont osé prendre jusqu'aux noms des *Brutus*, ont-ils songé, que le premier de ce nom a chassé avec les *Tarquins* la Royaume de Rome, parce qu'elle étoit dégénérée en pouvoir arbitraire; que le second de ce nom si cher à la liberté n'y voulut point souffrir un usurpateur, quoique cet Usurpateur fut un puissant génie, un homme extraordinaire dans les Arts & les sciences, dans la guerre & dans la paix; un homme rempli de qualités attrayantes très-rares, même admirables, qui avoit tous les talens possibles: le second *Brutus* enfin ne voulut point de despote quoiqu'ayant une générosité, qui en rendoit l'usurpation plus pardonnable, & il immola un *César*, quoique ce *César* l'appellât son fils: mais vos présomptueux preneurs du nom de *Brutus* n'ont servi que d'instrumens à la tyrannie de l'homme le plus méprisable, qui n'avoit ni les talens ni les grandes qualités d'aucun des célèbres usurpateurs. On a vu chez vous une belle personne duee d'une intrépidité surprenante & dont le nom passera à la postérité avec plus d'éloges, que n'en ont mérité mille autres que nous ne cessons de célébrer, on a vu une *Charlotte Cordai* marcher sans faire un seul pas chancelant vers la demeure d'un de vos tribuns, plonger le fer dans le cœur du factieux de la main la plus hardie, lui arracher l'ame abominable, l'exposer à une

à une mort certaine, la souffrir comme une chose indifférente & nécessaire, sans qu'elle fut déterminée à cette action extraordinaire, ni par la superstition, ni par l'amour, ni par la vengeance, ni par l'amitié, mais seulement par le desir de servir utilement la patrie; & pendant qu'une jeune beauté comptoit pour rien la vie sous des tyrans, pendant que cette fille surprenante se voïe volontairement au supplice, sans montrer aucune prétention à la gloire, ni aucun espoir de salut pour elle, vos preneurs de grands noms, vos *Catons*, vos *Brutus* modernes qu'ont-ils donc fait? Ils ont traîné une existence, remplie d'ignominie, les uns étoient les Ministres & les Courtisans du tyran, le sang des autres étoit toujours glacé de frayeur, aucun parmi eux n'a osé lever sa tête pour regarder seulement la triste figure de l'affreux despote, quoique ROBESPIERRE fut infiniment plus méprisable que MARAT, quoique ce même ROBESPIERRE ne se lassât pas de les provoquer, de les insulter, de les menacer du dernier supplice. Je puis enfin vous assurer, que quiconque a la témérité de prendre un nom grand & célèbre, avec la bassesse de quitter son propre nom, n'est à coup sûr, qu'un téméraire, un homme vil, un insolent, un lâche, qui mérite tous vos mépris & qui se rend incapable des dignités & des magistratures, auxquelles il aspire. Vous devriez adopter cette maxime comme un principe, com-

me un axiome politique, dont l'utilité me paroît bien démontrée.

Vous avez vû, François, que je suis entré dans les principes décrétés par vos Législateurs, que j'ai reconnu comme eux la Souveraineté du peuple. Mais en admettant l'inviolabilité de ce principe, vous devez aussi sentir avec moi, que toute démocratie *absolue*, toujours ou trop souvent *assemblée* & voulant gouverner sans cesse, tue la liberté. Vous devez être également convaincus aujourd'hui, qu'une trop grande facilité pour arriver aux places, sans mérite, sans talens, sans études, sans propriété, ne doit que favoriser l'esprit de faction, l'oïveté, le vice & les projets les plus liberticides, qu'une telle facilité enfin feroit une source intarissable de révolutions sanglantes. Lorsqu'on lit attentivement l'histoire des peuples libres, lorsqu'on médite sur les vrais principes du gouvernement républicain, on voit que par tout le grand nombre eut besoin d'être gouverné, d'être contenu par des loix sages: on voit partout, que le second besoin de la multitude fut toujours l'amour du travail. Cette nécessité de travailler est même le plus heureux des présens, que nous fit le Ciel, pour adoucir nôtre misère. La richesse d'une nation consiste moins dans un sol fertile, que dans l'habitude & le goût du travail. Si le peuple le plus libre est celui, chez qui la vertu & la capacité font obtenir

le plus sûrement les emplois publics, on peut assurer aussi, que le peuple le plus fortuné est celui, qui cultive la terre qu'il habite, avec le plus d'intelligence & de soins. Vous possédez, François, le sol le plus desirable & dont les climats & les productions sont les plus variées, les habitans de ce sol sont les plus actifs, les plus industrieux des hommes, votre nation peut se vanter d'avoir produit une foule d'hommes spirituels & éclairés. Il est donc démontré, que vous avez ce qu'il faut pour devenir le plus grand peuple, le peuple le plus puissant, le plus fortuné, le plus riche, le plus libre, le plus heureux. Mais il ne faut pas détruire tant d'avantages inappréiables par des loix absurdes d'élection, par des loix, qui détournent le plus grand nombre des Citoyens du travail le plus essentiel à la prospérité nationale, pour briguer des places, auxquelles la nature & l'éducation ne les rendirent point propres. Aussitôt que vous aurez donné à ce grand nombre le ton *politiqueur*, aussitôt que vous aurez fait fermenter l'ambition, la vanité, la cupidité, & que vous aurez donné à ses passions le pouvoir d'aspirer à tout sans aucune capacité, vos campagnes n'auront qu'une misérable culture, les ateliers de vos villes seront abandonnés, l'état se dépeuplera, les reproductions diminueront de même, vous aurez la famine, la misère, la mort, les factions & toute espece de maux physi-

ques, moraux & politiques. Oui, François, rien n'est plus évident pour quiconque veut se donner la peine d'étudier l'histoire, que la chose la plus pernicieuse dans une république c'est la facilité d'être porté aux Magistratures & au timon des affaires de l'administration, sans expérience, sans connoissances, sans vertu & sans propriété. Vous n'aurez jamais ni liberté, ni bonheur, si vous persistez dans l'idée de former une Constitution, qui livre toute la machine du gouvernement entre les mains malhabiles de la multitude. Tout en admettant, que le peuple soit le seul vrai Souverain de la France, il faut pourtant convenir, qu'il ne sauroit gouverner que par ses représentans, par des Magistrats de son choix, qui devant leur pouvoir à des suffrages libres, doivent tenir les rênes de la chose publique avec une entière confiance; car en laissant toujours agir le peuple, en lui permettant de s'emporter, en l'invitant même à faire un mésusage de sa force & à s'abandonner à la fougue de ses passions, vous n'aurez que la tyrannie & des tyrans; & c'est sans doute cette pensée aussi vraie que grande, qu'un de vos meilleurs Poètes a voulu exprimer par ces vers remarquables dans la tragédie de Cinna.

Quand le peuple est maître, on n'agit
qu'en tumulte;

La voix de la raison jamais ne se consulte;

Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux ,

L'autorité livrée aux plus seditieux.

Le pire des états c'est l'état populaire.

Toutes les républiques, dont les Constitutions ont prescrites des formes d'élection, moyennant lesquelles les Citoyens sans talens, sans services rendus à la patrie, sans capacité, sans vertu étoient écartés des places de la magistrature & du commandement des armées, ont prospéré pendant tout le tems, que ces formes se sont maintenues sans altération; mais aussitôt que ces formes furent négligées, aussitôt qu'il fut permis une fois à des hommes sans talens, sans fortune, ni éducation, d'arriver aux principales charges & à la tête des armées, ces républiques ne tarderent point à tomber dans l'anarchie, dans les factions & sous la tyrannie. J'insiste sur cet axiome, je me dispense d'en rapporter les exemples, puisque j'en ai consigné plusieurs dans mes neuf lettres précédentes. Daignez, François, avoir cet axiome constamment devant vos yeux, recommandez le à vos Législateurs. C'est en posant bien cet axiome comme un des principes les plus invariables, qu'on pourra tracer un plan de Constitution sage, d'une constitution durable; d'une constitution, qui concilie le bonheur de l'état avec la prospérité des individus, qui le composent. Il m'a paru, que je devois revenir à cette vérité

importante, la recommander vivement, puisqu'elle s'allie trop étroitement avec tous les autres principes, qui doivent servir à l'institution d'une bonne république.

Par le mode d'élections, que je vous ai proposée, vous ne pouvez redouter aucun danger, en donnant à tous vos Magistrats, nommés par le peuple, mais choisis parmi les Citoyens les plus instruits, une plus grande autorité, de plus grands honneurs, des distinctions plus éclatantes, car elles ne seront plus attachées aux personnes, mais aux places, qui seront amovibles. C'est dans une république organisée de la sorte, que vous pouvez faire votre profit de l'avis d'un sage républicain de l'antiquité, lorsqu'il dit : *interest Reipublica, quod usu necessarium & dignitate eminere, utilitatemque auctoritate muniri.*

Ne perdez jamais de vue, François, le grand principe de votre immortel Montesquieu, que *c'est le triomphe de la liberté, lorsque les loix criminelles tirent chaque peine de la nature particulière du crime. Tout l'arbitraire cesse, la peine ne descend point alors du caprice du Législateur, mais de la nature de la chose; & ce n'est point l'homme, qui fait violence à l'homme.* Ne cessez jamais de penser, que tout Législateur doit parler en pere, & que *pro peccato magno paululum supplicii satis est patri.* Vos Législateurs constituans ont posé des principes admirables pour la meilleure légis-

lation criminelle, ils ont établis des bases invariables, il ne vous reste plus que d'appliquer ces principes aux actions & aux circonstances. Ils ont posé pour axiome, qu'il valoit mieux hazarder de sauver un coupable, que de s'exposer au danger de condamner un innocent. Ne permettez donc plus à vos Tribunaux révolutionnaires, qu'au mépris de ce principe, ils osent vous dire, comme ils l'ont annoncé par leurs maximes & par leurs actions, qu'il leur convenoit mieux de faire périr mille innocens, que de laisser échapper un seul coupable.

On ne comprend point, comment un Législateur puisse ne pas être convaincu, que tout délit doit emporter avec soi deux obligations, la première de réparer le tort, qu'on a fait, la seconde de souffrir une peine proportionnée aux suites de ce tort. Or si l'on condamne par exemple le lâche, comme à Sparte & à Rome, à recevoir une flettrissure, qui ne l'empêche pas de pouvoir regagner l'estime perduë par quelque action d'éclat, il est évident, que cette peine rempliroit mieux l'objet de la loi, que la peine de mort, que vous avez statuée pour la même action. La loi des Spartiates & des Romains réparoit le tort, que la patrie avoit reçu & le coupable n'en souffroit pas moins la peine, qu'il avoit encouruë. Cette loi avoit encore un troisieme avantage, elle remplif-

soit une troisième condition essentielle de toute peine dans l'utilité de l'exemple.

C'est un grand vice sans doute à reprocher au gouvernement, lorsqu'il permet l'impunité du crime; mais la condamnation de l'innocence est un vice plus impardonnable encore. Si la douceur dans les peines caractérise l'esprit d'un gouvernement ou libre ou sage, l'excessive sévérité caractérisera toujours la tyrannie. La sévérité outrée dans les peines sans aucune graduation, & les peines infligées sans les preuves les plus incontestables de l'existence du crime, sont les plus terribles indices d'une administration féroce, arbitraire, abominable. Condamner à mort pour des paroles arrachées par la douleur, qu'inspire la souffrance d'un ami, d'un parent, de la patrie toute entière, infliger ainsi à l'humanité, à l'imprudence & au désespoir la même peine, qu'on ne doit prononcer, que contre l'assassinat, la trahison, la conspiration, c'est l'attentat le plus atroce contre les droits de l'homme. Mais ne parlons plus de ce que vous avez fait sur cet objet, ni de ce que vous avez toléré dans une époque de délire & d'avilissement: je reviens aux beaux décrets émanés de vos premiers Législateurs, dans les temps plus calmes ou moins orageux; vous en avez un très-grand nombre, dont on pourroit aisément former le code de législation criminelle la plus parfaite, sur tout, si on ajoutoit quelques

décrets également admirables de la législature, qui a succédé à la première Assemblée constituante. Remettez donc en vigueur ces décrets si sublimes & qui avoient contribué à remplir l'Europe d'enthousiasme pour votre révolution. Empressez vous à sauver une foule d'innocens ainsi que des légèrement coupables, déjà trop sévèrement chatiés par une longue détention, qui réclament la justice nationale, des malheureux, dont la vie, la liberté ou la propriété sont toujours en danger. Portez des paroles de paix & de consolation à tant de misérables, qui étouffent parmi les vapeurs méphitiques & pestilentielles de vos prisons tout aussi effroyables, que l'étoient les bastilles, que vous avez démolies. Offrez une main secourable à leurs nombreuses familles, qui vous sollicitent & qui ne vous demandent après tout, qu'équité, que justice, qu'impartialité dans leur jugement. Faites enfin disparaître tous les crimes imaginaires, qui ont été les prétextes de l'arrestation de la plupart. Ne confondez plus des actions, qui méritent l'estime des gens de bien, avec les vrais forfaits.

Les gouvernemens comme les sciences & les Arts ont leur enfance, leur âge viril, leur vieillesse, leur décrépitude. Quand on voit marcher un adulte fort & vigoureux, on oublie aisément, qu'il s'est traîné sur la terre au sortir de son berceau. Quand on arrête ses regards sur les premi-

ers développemens de l'esprit humain en toute chose, principalement dans ce qui concerne la grande machine de l'administration des états, il semble, qu'on ne puisse se dispenser de lui pardonner ses erreurs, ses essais maladroits & jusqu'aux faux pas, qu'il n'a pû se dispenser de faire dans une route, où il est entré le premier. François, vous êtes aussi entrés dans une carrière toute nouvelle & inattendue. Vous avez en peu de tems présenté des contrastes inexplicables, car on vous a vu agir tantôt en demi dieux & tantôt comme des furies d'enfer; tantôt comme des adultes remplis de sagesse, & tantôt comme des enfans en lièvre : car vous avez étalé devant le Genre - Humain étonné un système rempli d'idées grandes, sublimes, vraies. Vous avez terrassé une foule d'idées absurdes, quoique respectées, qui avoient pour elles la rouille du tems, une longue suite de prescriptions. Vous avez attaqué & mis en fuite des millions de préjuges, tous plus ou moins funestes. Vous avez fait briller devant tous les yeux des principes incontestables par eux mêmes, dont l'usage modéré eût fait le bonheur de tous les peuples. Cependant tous ces biens furent mélangés de maux horribles, l'utile étoit associé à la turpitude ; ainsi les philosophes, même les plus indulgens, n'ont pû vous pardonner les erreurs & les faux pas, que vous avez fait, ils ont trouvé qu'il valoit mieux laisser les choses comme elles

étoient, que de les renverser si maladroitement. Néanmoins si vous revenez à vos premiers principes, par lesquels vous aviez si glorieusement débuté, on regardera alors les atrocités, par où vous avez fait passer la nature humaine, avec plus d'indulgence. Le premier pas à faire vers le retour au bien, doit se porter donc sur l'abolition totale des extravagances sanglantes, que vous avez permis à vos tyrans d'introduire dans la manière de juger les actions, qui vous paroissent criminelles. Il est tems de sentir plus que jamais, qu'étant au centre de l'Europe vous êtes destinés à donner le ton à toutes les Nations, qui la composent & qui vous regardent, ainsi qu'à former un siècle tout nouveau. Songez, François, que presque tous les hommes, sans excepter les écrivains, Poètes, orateurs, philosophes même, sont entraînés malgré eux & formés par l'opinion la plus forte, qui les domine, lorsque cette opinion est défendue par une nation prépondérante comme la votre. Songez, que la nature dans cette époque se sert de vous pour imprimer pour ainsi dire le même cachet à toutes les ames. Donnez donc, puisque vous paroissez en avoir le pouvoir, un cachet honorable, qui puisse se présenter à la postérité, comme un modèle de perfection, bon à suivre par les races futures.

Comme certaines substances ne peuvent se réunir sans se neutraliser, il en est ainsi de certaines

idées, qui ne se rencontrent jamais sans faire naître ce qu'on peut appeller avec exactitude des impressions neutres, des impressions modifiées par leurs contraires. Cela est aussi vrai en politique qu'en morale & en métaphysique, & c'est en raison du même principe, que nous verrons toujours résulter le meilleur gouvernement possible des trois formes principales de gouvernement ; c'est à dire la *Monarchie*, l'*Aristocratie* & la *Démocratie*. Mais on m'entendrait très-mal, si on s'imaginait, que par la première de ces trois formes je veuille indiquer d'une manière absolue la royauté. Car quoique la royauté puisse s'amalgamer avec les deux dernières formes & concourir au bonheur d'un peuple, il n'est pas moins incontestable, qu'il y aura toujours ce qu'il faudra de la forme monarchique dans toute république, lorsque le pouvoir exécutif, ainsi qu'une partie du législatif seront confiés à des magistrats amovibles, puisque la durée d'une charge ne changeroit rien à la nature de la chose. Ce même pouvoir, confié dans Rome libre aux Consuls & dans Carthage aux suffètes qui étoient élus tous les ans, n'exprimoit pas moins la partie monarchique de la constitution de ces deux états, que les deux rois héréditaires à Sparte. Cette idée fut dans tous les tems mon idée favorite. Ainsi lorsque j'ai pu me procurer enfin l'été dernier un exemplaire des *mémoires*

secrets & critiques de l'Italie je n'ai pas été peu surpris d'y trouver tant de ridicules & impertinentes déclamations en faveur de la démocratie absolue, que j'ai toujours détestée, comme le système de gouvernement le plus dangereux & le plus impraticable. Ces déclamations entièrement contraires à mes principes, mon nom mis à cet ouvrage, l'épigraphe, le titre ne sont pas les seules infidélités, que mes éditeurs se sont permises, ils ont encore altéré dans quelques autres endroits le texte dans les articles, où il est question de faire parler ou agir les personnages, auxquels ils ont voué leur haine, ou bien uniquement, pour se mettre de la manière la plus parfaite à l'ordre du jour & faire leur cour à mes dépens à la fansculoterie & à celui qui la gouvernoit despotiquement. J'ai sûrement écrit avec la plus grande vérité, parceque j'ai cru, que la vérité devoit être le principal mérite de l'historien: mais si la passion ou la malignité ou la bassesse des éditeurs n'avoient pas pris à tâche de défigurer mon ouvrage, on y auroit vu cette vérité, à laquelle je ne cesserois d'être fidele, joindre au ton de la bonne compagnie celui d'une indulgence philosophique & ne se permettre jamais rien, qui put blesser les oreilles les plus délicates. Peut-être alors les agens des Puissances, qui m'ont persécuté, qui me persécutent encore, auroient-ils eu honte de projeter des assassinats

contre un homme, qui n'avoit donné à leurs Maîtres que des avertissements utiles, avec autant de zèle que de regret. Le jugement trop précipité & illégal, qu'on a lancé contre moi à l'occasion de la pétition faite & présentée par le célèbre Bailly en mon nom, m'a forcé de m'élan-
 cer hors des limites de ma modération ordinaire, elle m'a mis dans le devoir d'écrire comme j'ai écrit mes Lettres aux Souverains, & ce qui a paru de trop fort ou même de violent dans les *mémoires secrets*, doit s'attribuer uniquement à l'infidélité des éditeurs. Je n'eus jamais du goût pour les personnalités, elles n'étoient consignées dans mes journaux que pour mon instruction & pour avoir le souvenir de tout ce que j'avois vu, ou entendu de remarquable dans tous les pays, que j'ai visité. Si la satire, même celle, qui est fondée sur la plus stricte vérité, étoit inhérente à mon caractère, si le profit pécuniaire, qui en résulte pour un Auteur de semblables productions, étoit capable de m'en inspirer la tentation : il y auroit plus de vingt ans que le public auroit lu des tableaux pareils à ceux sur l'Italie, sur tous les pays de l'Europe, ainsi que sur quelques contrées de l'Asie & de l'Afrique, où j'ai voyagé, parcequ'il y a plus de vingt ans, que j'ai fait toutes ces courses, dont j'ai conservé les journaux les plus détaillés & les plus curieux. Je puis assurer au surplus, que si mes éditeurs eussent re-

ligieusement conservé le texte, comme il étoit, le lecteur auroit trouvé plus de plaisir encore & l'Auteur toute sa fureté.

François! Si des deux plans de Constitution, que je vous ai présenté dans ma septieme lettre, vous préférez le premier, c'est à dire celui, que j'avois crû convenir à chaque département, si la France avoit fourni autant de républiques qu'elle a de départemens, je vous dirai que ce plan me paroît tout aussi bien convenir à la France une & indivisible. En adoptant ce plan, vous ne pourrez courir aucun danger en augmentant la prépondérance du Chef de l'Etat & cette augmentation d'autorité dans le chef d'un si grand Empire, lui donneroit plus de force, plus de dignité, plus d'activité; l'équilibre entre les trois pouvoirs constitués en seroit d'autant mieux soutenu. La division de la France en républiques fédératives étoit un projet extravagant, & eût été une source intarissable de désordres, de guerres intestines. J'ai combattu ce projet autant qu'il étoit en mon pouvoir de le faire, en parlant avec ceux, qui l'avoient formé, ainsi qu'avec ses principaux Coriphées. Le peuple Romain, vous dis-je encore en ce lieu pour la seconde fois, étoit encore libre, lorsqu'il étoit maître de toute l'Italie, de ses Isles adjacentes; l'aquisition de l'Ilirie & des quelques autres Provinces limitrophes n'eût point altéré la liberté de ce peuple, & le pouvoir execu-

tif avec une partie du législatif, confié aux Consuls, ne menaçoit encore la république d'aucun péril. La liberté ne fut perdue, que lorsque Rome voulut étendre ses frontières au delà des bornes prescrites par la nature même des choses, ce ne fut qu'alors, qu'elle devint la proie de la tyrannie. Mais tout en augmentant le pouvoir de votre chef, dont le regne se bornera au terme de deux ans, gardez-vous bien, François, de lui confier celui de faire la guerre, la paix, & des traites sans le consentement des deux chambres. Les François & les Anglois se sont faits la guerre la plus sanglante, la plus inutile, pour quelques arpens de neige dans le Canada, ils ont dépensé pour cette misérable guerre dix fois plus qu'il ne vaut tout le Canada, quoique son étendue soit immense. C'est là ce que les hommes en général savent faire, lorsqu'ils sont despotes. Rois, Ministres, Magistrats, Aristocrates, Démagogues sont les mêmes, dès qu'ils sont investis ou qu'ils ont usurpé la faculté de tout faire selon leur propre volonté, & toutes fois que leur autorité n'est bridée par aucune Constitution bien organisée. Dès que vous en aurez une, vous ne vous laisserez plus entraîner à de semblables folies, elles ne sont jamais provoquées que par des Ministres ambitieux, parcequ'eux seuls s'enrichissent des larmes & des calamités du peuple.

Je suis fâché d'avoir trop insisté sur les certificats de civisme , car rien n'est plus aisé que de s'en procurer ; on en mendie, on en achete, on en obtient de toute maniere. J'ai connu des royalistes enragés, qui avoient eu l'art d'en obtenir un grand nombre, qui par ce moyen ont scû long temps usurper la confiance nationale & se glisser partout pour jouer leur rôle. D'ailleurs rien n'est plus facile que d'en imposer sur le patriotisme ; j'ai vû dans ce genre des abus innombrables ; j'ai vû des ennemis les plus terribles de la révolution gagner de la popularité à force d'exagérations. Il me semble donc , qu'il vaud mieux renoncer à des précautions si peu sûres, que de s'exposer au danger d'être trahis par des hypocrites ; il y en a presque autant & même plus en civisme , qu'il y en avoit jadis en religion. Une bonne Constitution mettra toujours les pervers ou les mal intentionnés hors d'état de nuire à la chose publique & je crois, que quiconque a des talens & de véritables connoissances remplira mieux les devoirs d'une charge, quand même son cœur n'entreroit pas dans toutes les idées de la révolution, que des hommes absurdes ou privés des moyens nécessaires pour la bien remplir : l'ignorance peut faire infiniment plus de mal que le défaut de zèle. Quiconque a du mérite & de l'honneur fera mieux son devoir, que le patriote zélé, qui ne fait rien.

Lorsque vos triomphes vous auront procuré la paix, il faudra réduire l'armée à un très - petit nombre de soldats, car pendant la paix chaque nation devrait se borner à un très - petit corps de troupes, en état de former un noyau d'armées, car ce noyau bien exercé & animé par des motifs puissans ainsi que par un entretien honnête, suffiroit pour qu'au moment d'une guerre, on puisse soudain mettre sur pieds de nombreuses légions de champions intrépides. Non seulement les républiques mais aussi les Etats Monarchiques devraient avoir cette même maxime. Un des premiers articles, que j'avois proposé à vos Ministres & aux Brissotins, d'exiger des Puissances en 1792, si on avoit secondé mes projets & si la paix se fut conclue, lorsque tout se combinait pour la rendre certaine, c'étoit la réforme de la plus grande partie de leurs soldatesques. *Gelon* prescrivit aux Carthaginois l'abolition des sacrifices humains, j'avois conseillé à vos chefs vainqueurs de tenir ferme dans la condition de supprimer tant de victimes infiniment plus nombreuses & plus souffrantes de l'ambition des Grands. Toutes les Cohortes avilies, innombrables, qui inondent l'Europe, & qui en temps de paix ne font d'aucun service réel, qui ne sont occupées qu'à des parades éternelles, à des exercices superflus, formeront la honte des deux derniers siècles. Pires que les nuées de sauterelles,

qui dévorent les riches moissons des campagnes, & que les millions de rats, qui font les mêmes dégats, les milliers de bataillons d'infanterie, les milliers d'escadrons de cavallerie, devaient les provinces d'une maniere encore plus terrible, ils empêchent les meilleurs Princes, ceux même, qui d'ailleurs ont les intentions les plus salutaires, de faire tout le bien, qu'on auroit lieu de s'attendre de leur humanité & de leurs lumieres, par la triste nécessité, ou ils se croient de payer des armées exorbitantes, pour tenir tête à leurs voisins, qui ont une infinité de regimens à leur solde; ainsi font-ils dans le cas d'en avoir à proportion, ce qui les contraint à recourir à des impositions énormes. Des Souverains, dont les revenus sont médiocres, dont les états ne sont ni étendus, ni fertiles, ni peuplés, comme ils pourroient l'être, ont aussi voulu imiter l'exemple des grandes Puissances, ils ont crû, qu'il étoit de leur dignité, de la majesté de leur rang, de s'entourer de misérables satellites en uniforme, mesquinement entretenus, qui font presque autant de mal que les chiens des Princes chasseurs, puisqu'ils sont un obstacle éternel aux progrès de la culture, du commerce, de l'industrie, de la population & font gémir dans la misere leurs parens & des millions de familles, qui seroient à leur aise, si elles n'étoient point forcées de donner à leurs Souverains les quatre cinquiemes de ce qu'elles

gagnent avec les peines les plus incalculables, en rapendant des ruisseaux de sueur & de larmes. On rougit pour les Grands, lorsqu'on pense à la fausse politique, qui les engage à croire depuis quelques siècles, à la nécessité d'avoir tant de troupes perpétuelles & à la possibilité de transformer un si grand nombre de malheureux, chargés d'injures & de besoins, en Héros. Qu'a-t-on à dire à ces tristes monumens de la barbarie moderne, qui ne cessent de se battre, par effet d'un mécanisme, qu'on appelle *taclique & subordination*, soutenues tout au plus par quelques verres d'eau-de-vie assez dégoûtante, pour enfler leur cœur, & y exciter quelque intérêt à la victoire? Ainsi peut-on s'étonner, si toutes ces machines chargées d'opprobre & de pauvreté, quoique montées à grands fraix, reculent partout; si les ressources des plus grands Maîtres dans l'art militaire sont maintenant presque épuisées? Des nuées de guerriers les mieux exercés, fussent-ils encore plus nombreux, que les Soldats François, pouvoient-ils se flatter de tenir long temps tête à ces derniers? Des régimens, qui ne sont composés que d'esclaves mal nourris, mesquinement vêtus, n'ayant que cinq sols par jour, mal couchés, chargés de coups de bâton, traités plus impitoyablement que des bêtes de somme, n'ayant aucun espoir d'un meilleur avenir, que Voltaire eut bien raison d'apostropher par ces vers

Et vous n'êtes dans vos miseres
Que des assassins mercénaires
Armés par des maîtres ingrats.

Comment dis - je des hommes si découragés, malgré leur tactique très - supérieure pouvoient - ils tenir plusieurs campagnes contre d'autres hommes largement payés, bien nourris, bien vêtus & très - bien soignés; contre des hommes, aux oreilles desquels on ne cesse de faire retentir les noms harmonieux *d'égalité & de liberté*; contre des hommes, auxquels on parle le langage de la raison & de l'héroïsme; contre des hommes enfin, qui quoique n'ayant point encore atteints à la véritable liberté ni à l'égalité réelle, vivent cependant dans la persuasion constante de les acquérir bientôt; contre des hommes, qui se flattent de voir leurs travaux, leurs périls & leur sang récompensés par les avantages inappréiables de la plus heureuse, de la plus sublime des Constitutions ?

Un état républicain, où tous les habitans sont Citoyens, où tous les Citoyens sont des soldats, depuis leur première jeunesse accoutumés aux exercices militaires, a encore moins besoin d'armées nombreuses, constamment entretenues pendant la paix. Soixante ou même seulement trente ou trente six mille hommes de troupes volontaires, bien entretenues, ayant des récompenses à attendre en raison de l'activité & de la bonne

conduite, parfaitement instruites dans tous les détails de la tactique la plus savante, suffiront sûrement à la France. Suivez, François, le principe des républiques anciennes si bien exprimé par *Vegece*: *Veteres autem remedia difficultatum experientis didicerunt, non tam numerosos, quam eruditos armis habere exercitus voluerunt.* La cavallerie & l'artillerie comme les parties les plus difficiles de l'art de la guerre doivent occuper les deux tiers de cette armée. Ce corps suffira pendant la paix, & en temps de guerre, tous les Citoyens étant soldats, obligés même s'il le faut de servir gratuitement la patrie, à l'exemple des plus célèbres républicains, il est démontré, qu'elle aura toujours les moyens de mettre sur le champ sur pieds des Armées formidables, toutefois qu'on aura la mauvaise politique de provoquer ses vengeances. Ne me trouvez pas trop sévère, François, si je viens de dire, que tout Citoyen doit servir la patrie, même sans exiger aucun solde, lorsqu'elle nécessitera son armement. Sachez, que la paye de l'infanterie ne fut établie pour la première fois dans les Armées Romaines, que l'an de Rome 349, à l'occasion du long siège de *Veies*; celle de la cavallerie en 351. Les Spartiates servoient à leurs fraix, l'état ne leur fournissoit que la nourriture, lorsque la leur étoit consommée; pourquoi les François n'en feroient-ils pas de même, lorsque le bien de leur répu-

blique l'exigeroit ? Vous seriez indignes du nom de républicains , si vous trouviez à redire à cet usage dans les états vraiment libres. Cependant vous ferez encore mieux, François, quand vous établirez comme un principe de vôtre nouveau gouvernement, qu'en temps de guerre les Citoyens, qui seront en état de soutenir par eux même les fraix de la campagne, s'en fassent un devoir & un honneur ; mais que l'état s'oblige de défrayer ceux, qui n'auront pas les moyens requis pour marcher à leurs propres dépens. Alors pendant la paix la Nation ayant peu de soldats, payera d'autant moins d'impôts & elle aura toujours le noyau d'une bonne Armée, une pepiniere de guerriers intrépides en même tems, puisque la jeunesse jusqu'à l'âge de trente ans sera obligée de s'assembler tous les jours des dimanches ou des décades, surtout à l'occasion des grandes & des moyennes fêtes, pour former des exercices & des évolutions militaires.

J'ai parlé dans ma septieme lettre de la nécessité de donner aux femmes une plus grande considération dans la patrie, & ceci mérite de nouvelles réflexions & des réflexions plus détaillées. Vos peres se sont fort bien trouvés, de leur avoir marqué de la confiance, car c'est aux égards, qu'ils avoient pour les femmes, qu'ils furent redevables en grande partie de leurs bonnes qualités ; elles avoient une grande influence mê-

me dans les affaires civiles & dans celles, qui concer-
noient la paix & la guerre. Elles jouissoient de ce
privilège, même avant la premiere expédition des
Gaulois en Italie, comme on peut le remarquer chez
tous les historiens les plus fideles de ces événemens.
Il paroît, qu'elles étoient encore en possession, lors-
qu' *Annibal* traversa une partie des Gaules, pour pas-
ser les Alpes, puisque dans un traité conclu avec lui,
il fut stipulé, que si un Gaulois commettoit quelque
offense contre un Carthaginois, il seroit jugé par le
tribunal des Femmes Gauloises. On ne voit pas en
quel tems les femmes Gauloises perdirent leur auto-
rité; sûr est-il, que du temps de *César* elles en
étoient encore revêtuës; on peut le voir par ce qu'il
en dit dans plusieurs passages de ses commentaires.
Par la suite cette autorité fut abolie, mais plus tard
encore on voit, que vos peres sentirent au moins,
que les femmes étoient de bons juges dans les
affaires d'honneur, puisqu'ils établirent en Langue-
doc & en Provence des tribunaux de femmes,
qui étoient chargés des causes de ce ressort. On
fait que la fameuse *Laure* de *Petrarque* en fut pré-
sidente. Les Germains eurent aussi pour le sexe
une déférence tout à fait religieuse comme nous
l'apprend *Tacite*. Nous trouvons quelque chose
de semblable parmi les Eléens, qui se croyant lésés
par les Pisans & ayant demandé inutilement sa-
tisfaction à *Démophon*, tyran de Pise, convinrent
avec les habitans de cette ville après la mort du

tyran, de remettre la décision de leurs disputes à une Cour de seize femmes, qui seroient tirées dans les seize villes des Éléens, & les jugemens de cette Cour furent respectés. Je ne prétends point vous exhorter, François, à imiter complètement ces exemples, mais vous devez me pardonner, si je me récrie contre l'injustice, de considérer comme nulles les Femmes, en oubliant ainsi ce que vous devez à vos compagnes, qui prennent des soins si tendres des extrémités de votre vie; qui élèvent vos enfans, qui consolent vos vieillards. Il ne faut pas sans doute leur abandonner la décision de la guerre, de la paix, & des traités, ni les admettre à représenter la nation dans vos assemblées législatives, dans vos Tribunaux de justice ordinaires, ni dans vos Corps administratifs, comme de mauvaises têtes vous l'avoient proposé; mais il faut les admettre à donner leurs suffrages dans vos assemblées municipales, & restreindre même ce privilège aux femmes, qui rempliront les conditions indiquées dans ma septieme lettre. Il faut admettre pareillement les Citoyennes dans les Tribunaux de famille & de conciliation, que vous érigerez, car ces Tribunaux vous procureront mille avantages, ils arrêteront le torrent des passions, ils abrègeront une infinité de proces ou les préviendront. Toutes fois qu'il y aura des discensions dans les familles, entre freres & sœurs, entre les enfans & les au-

teurs de leurs jours, entre Maris & Épouses, entre Maîtres & Domestiques, les femmes devroient composer la moitié des Tribunaux institués pour les juger en premiere instance. De bonnes Citoyennes choisies parmi celles, qui auront rempli parfaitement les devoirs d'épouses & de meres, seront mieux en état de concilier les partis plaig-nans, d'étouffer les commencemens des divisions dans les familles, que les hommes, même les plus éclairés & les plus sages. Une Femme dou-ée ordinairement d'une plus grande sensibilité, que nous ne le sommes, entre mieux dans de pareils intérêts, elle connaît mieux & plus en détail de certaines petites circonstances, qui engendrent si souvent les haines les plus irréconciliables dans les familles; choses qui échappent aux sens moins fins des hommes; elle parle mieux le langage du sentiment & sçait mieux s'ouvrir toutes les routes secrettes du cœur; elle parvient plus sûrement à désarmer nôtre colere, à nous faire sentir avec douceur tous nos torts, à préparer une réconciliation solide, en menageant plus adroitement, que nous ne sommes en état de le faire, l'amour propre d'un chacun. C'est là, François, un point essentiel de vôtre constitution, ne le traitez pas légèrement, pesez-le avec toute sagacité, vous ne tarderez pas à voir, que je vous parle en ami, en ami des hommes, en ami de leur bonheur particulier; vous sentirez sûrement, que par ce moyen

vos mœurs se réformeront , s'épureront , se perfectionneront tous les jours, & ce sera le secret le plus infaillible de mettre chez vous la douceur, l'aimabilité, l'humanité, la raison, toutes les vertus civiques & sociales à l'ordre du jour.

C'est en conséquence de ces observations, que j'insiste sur la nécessité des préférences, qu'il faut que vous accordiez aux Peres & aux Meres, qui auront beaucoup d'enfans, mais des enfans allaités, élevés par leurs Meres. N'oubliez pas d'attacher un souverain mépris aux Marâtres, qui n'auront pas rempli ces devoirs sacrés & qui doivent être les devoirs les plus chers de tous ceux, qui regardent le sexe. Supprimez les dots, elles appauvrissent les familles & causent mille inconvéniens funestes. Lorsqu'il n'y aura plus de dots, les mariages seront plus heureux, plus faciles, & le divorce, que vous avez statué, sera susceptible de loix plus sages. La liberté de pouvoir rompre des noeuds mal assortis, bien dirigée par des reglemens équitables, ressertera d'autant mieux les bons mariages. Mais cette liberté livrée entierement à des caprices & mal réglée n'enfantera que des malheurs & loin d'encourager la population, elle y mettra les plus grands obstacles, dont j'en ai fait une longue énumération dans un de mes Ouvrages. Il est sûr, que lorsque les filles n'auront d'autre dot que leurs vertus & leurs charmes, les hommes y gagneront, car ils marieront à leur tour leurs filles, sans être obligés de

se dépouiller en leur faveur. Les mariages seront fortunés, parceque l'intérêt, qui corrompt tout, ne fouillera point ces noeuds aimables, & que les abus de nos mauvaises législations rendent insupportables. Par de bonnes lois les femmes, au lieu d'entretenir leur vanité, cultiveront leur esprit; au défaut des richesses, qui les rendent impertinentes ou libertines, elles feront une ample provision de douceur, de modestie, de patience, de connoissances utiles à l'état d'épouses & de meres, elles songeront plus sérieusement à plaire à leurs maris, à bien élever leurs enfans, pendant qu'ils sont encore dans l'âge le plus tendre. Vos Femmes suivront le Conseil de Montaigne, qui dit, que leur principale science doit être celle du menage, ainsi elles s'empresseront d'en étudier mieux les détails, sans négliger pourtant les autres connoissances utiles ou agréables. Mais la nature les ayant destinées essentiellement aux travaux, aux vertus, au bonheur de la vie domestique, elles cesseront de vouloir montrer de l'esprit à tout propos, elles mettront plutôt de l'art à le cacher, elles conserveront précieusement toutes les graces de l'innocence, de l'ingénuité, de la franchise & de cette intéressante timidité, qui rend la beauté même plus belle encore. On préférera toujours les vertus, dont on sent le besoin à tout âge, à ses talens de séduction; arts, auxquels on a donné trop d'importance dans nos éducations modernes.

Il ne faut pas douter, François, que si vous adoptez ces réformes, vos femmes ne deviennent plus vraies, plus sensées, ce qui, joint à la plus attrayante aimabilité, dont elles sont si bien fournies, en fera des sources intarissables de délices, vous pourrez les consulter sans danger & avec confiance dans vos affaires, elles n'affecteront plus le jargon de bel esprit, mais elles acquerront un jugement solide; l'oisiveté & les amusemens frivoles disparaîtront, & ne seront plus un obstacle à leur instruction nécessaire. Chargées du soin de conduire les premières années de la vie, vos enfans n'auront plus d'autres précepteurs qu'elles; plus vigilantes, plus éclairées qu'elles ne les sont maintenant, elles connoîtront mieux le charme d'être mères & l'étendue des saints devoirs, que ce beau titre impose; les plaisirs du mariage seront alors purs & doux, le sentiment & le devoir deviendront inséparables, & chaque famille françoise offrira dans son plein le tableau touchant de la félicité nationale.

Ce que je viens de dire relativement aux femmes pourra m'exposer peut-être au persiflage de quelques hommes frivoles, mais ceux, qui sont accoutumés à réfléchir, sentiront, combien mes observations sont justes & raisonnables, combien mes conseils pourront influer à votre véritable liberté. Les distinctions publiques accordées aux femmes, qui, échappées à la fougue de la jeunesse, seront distinguées par leur bonne conduite, par leurs

sageſſe, ſeront également propres à guérir le ſexe de ſon amour immodéré pour le jeu qui les avilit, & de tous les autres amuſemens de la légèreté, de ſes goûts indecens, de ſon penchant même pour des vices, que l'indulgence de nos mœurs avoit rendus trop communs. Les femmes aiment tout comme nous aimons, à être honorées, elles feront des prodiges pour obtenir le droit d'aspirer à paſſer l'âge mûr ainſi que la vieilleſſe dans les occupations les plus propres à leur donner du relief & une exiſtence flattée : ces inſtitutions favoriferont ſigulierement les ſuccès de vôte légiſlation, en aſſurant le bonheur interne des familles, elles prépareront celui de la république entière. Ainſi les honneurs & les dignités ne ſeront plus accordées aux cabales des femmes ni à leur corruption. Ces honneurs & ces dignités ne ſeront plus la cauſe, mais l'effet de l'eſtime générale ; les routes, qui conduiront plus sûrement à la fortune, aux diſtinctions, ſeront fermées à jamais aux intrigans, aux hommes vicieux, aux ignorans. Les marques d'une décoration extérieure ſeront reſſervées excluſivement aux Magiſtrats, elles ſeront les ſignes non de la faveur de quelques femmes ridicules, mais de la confiance nationale.

C'eſt là, François, ce que vous devez faire pour les femmes, je ſuis très loin de vous propoſer de les aſſocier à l'empire, au timon de la républi-

que, ni de les faire participer aux places de l'administration. On entendroit trop mal le propre intérêt des femmes & celui des hommes, si on vouloit faire des femmes des généraux d'armées, des Magistrats, ou des bavardes absurdes dans la science du gouvernement, pour laquelle elles ne sont assurément pas faites. Vous ne devez jamais oublier les excès, qu'elles se sont permis en différentes époques de votre histoire & surtout depuis votre révolution actuelle. Les femmes sont repoussées par la Nature de toutes les parties de la grande administration des états, leur maladies périodiques, leur structure anatomique, l'obligation impérieuse, que cette même nature leur a imposée de porter le dépôt des races successives, celle de nourrir & d'élever ce depot, la foiblesse de leurs organes, le défaut de continuité dans l'attention dans la plus part parmi elles, tout les repousse du gouvernement des états. Les femmes ont d'ailleurs une maniere de voir dans la science du commandement, qui leur est toute particulière, qui tient plus au sentiment du cœur qu'aux démonstrations de la raison, qui gâteroit tout le bien, que vous voudriez faire. Elles sont encore moins propres aux premiers charges de Magistrature dans les républiques que dans les états Monarchiques, & ce ne seroit pas une preuve en leur faveur, que de citer quelques exemples partiels, que je connois aussi bien qu'un autre & que j'ai

aussi allégués dans un de mes Ouvrages italiens, mais qui après tout ne sont que des exceptions très-rares à une regle générale & trop bien confirmée par l'expérience. Dans un état républicain les femmes à la tête des affaires perdroient bientôt la liberté & ameneroient le despotisme pour lequel elles ont en général plus de penchant. Les Dames ne doivent jamais discuter sur ce qui concerne les grands objets, qui forment le bonheur des peuples. J'ai fait une observation, qui à son premier aspect pourra paroître puerile & ridicule, ou pour le moins étrange, mais qui étant approfondie se trouve vraie; cette observation devoit, ce me semble, engager les Dames à renoncer de leur propre chef à toute espece de prétention au partage des hautes places des états & principalement des charges des Magistratures dans les républiques; & c'est que les femmes deviennent presque toutes laides & fort laides, je dirois encore plus exactement, qu'elles deviennent insupportables toutes fois, qu'elles sortent de la douceur, de la simplicité, de la bonté, de la timidité, qui doivent caractériser leur sexe enchanteur & cela leur arrive surtout, lorsqu'elles s'avisent de vouloir caquetter sur le régime des Nations. Quand elles s'ingèrent de ces matieres difficiles, elles perdent tous leurs charmes, les plus jeunes même, ainsi que les plus jolies deviennent vieilles & dégoûtantes. J'ai vu en mille occasions en France

des

des Femmes agitées par l'esprit des affaires publiques, dont elles n'avoient que des idées, fausses s'emporter comme des furies, oublier la modération & la pudeur, prononcer des paroles pires qu'indécentes, menacer, frapper, se transformer en bêtes féroces. Je les ai vues à Genève, où pourtant les femmes ont communément une éducation plus soignée, plus d'esprit, plus d'instruction qu'ailleurs, perdre tous les avantages, que la nature & l'étude leur ont donné; j'y ai vu des Dames engageantes & délicieuses se rider dans un instant en parlant sur de pareils sujets, j'ai vu leurs belles couleurs de lis & de rose se faner sur le champ; j'ai vu leurs yeux s'enflammer, sortir de leurs orbites, aussitôt qu'elles vouloient jaser sur le gouvernement; je les ai vues devenir soudain enragées comme des démons, on ne les envisageoit plus que comme des folles, ou comme des Bacchantes. J'ai vu, dis-je, dans Genève, dans cette ville si savante des Dames de tout âge, remplies de vrai mérite, de connoissances, très-éloquentes, fort aimables, oublier leur raison & leur sexe, oublier même leur touchante sensibilité, lorsqu'elles étoient transportées par la fureur de ces fortes de discours. J'y ai vues les unes *représentantes*, les autres *négatives*, sur le point d'en venir aux mains, très-défigurées par l'esprit de parti, devenir hideuses dans la dispute, renverser les plus beaux projets d'établiss-

femens pour leurs propres enfans à cause de misérables sujets soi disant politiques, dans lesquels elles n'entendoient rien & sur lesquels elles déraisonnoient d'une maniere étrangement absurde, tandis que dans tout autre discours leur société me ravissoit en extase & formoit mes délices. Si la personne accomplie, que j'aime audessus de tout ce qu'on peut dire & qui paroît destinée à former la consolation du petit nombre de jours, qui me restent encore, l'avisoit d'imiter les Dames de Genève & de prendre goût à ces matieres, je la quitterois à son premier mot en politique, pour ne la plus revoir de ma vie. La politique des Dames doit consister dans l'économie de leur menage la mieux dirigée, qui ne dégénere point en lefinerie, dans l'art de combiner leur propre bonheur avec celui de leurs Maris, dans celui de bien élever leurs enfans. Mais les Femmes, qui ne valent rien dans la haute politique des états, seront admirables, lorsque vous les placerez dans les Tribunaux de familles & de conciliation, elles vous rendront dans ces charges des services, dont on ne sauroit assez apprécier l'importance. Ainsi, François, si dans la confection d'une nouvelle Constitution vous ne les employez pas à ce à quoi elles sont excellentes, vous ferez un acte d'injustice & une grande faute dans la bonne politique ; vous commettrez une imprudence & une insigne folie, en leur donnant part à la

haute administration. Car les Femmes , généralement parlant, sont extrêmes : elles sont ou meilleures ou pires que les hommes. La plupart des femmes n'ont gueres de principes sûrs & approfondis, elles se laissent conduire par le cœur & dépendent pour leurs mœurs, pour leur morale, ainsi que pour leur politique, de ceux qu'elles aiment.

Je dois dire en ce lieu, qu'il en est en général de la politique comme de la médecine, il faut les connoissances les plus étendues, les mieux approfondies, les plus variées, jointes à l'esprit d'observation le plus juste pour former un Médecin habile ; il ne faut pas moins de connoissances ni un esprit moins juste pour faire un grand politique. Cependant tant de sottes femmelettes s'avisent de nous proposer des remèdes, lorsque nous sommes malades, & tant d'autres pareilles s'ingèrent sans cesse de prononcer leurs sentences sur les grands événemens, qui agitent les Empires. S'il ne devoit être permis d'approcher les malades qu'aux bons Médecins , qui ont bien étudiés leur science ; & qu'à ceux, qui ont long temps médité sur les faits & les principes, qui sont le bonheur des peuples, à conseiller les gouvernemens, il me semble, que nous serions moins tourmentés dans nos maladies, & que les Nations feroient moins exposées à des révolutions. Il en est ainsi de la politique en général, où les plus

ineptes croient de pouvoir donner leurs avis, comme les plus doctes. Il en est cependant encore pis dans la politique révolutionnaire, elle a formé un nombre prodigieux de fripons & un plus grand nombre de foux & de fanatiques. Je désespère de rendre honnêtes gens les uns, & on peut encore moins se flatter de rendre sages les autres. Ainsi c'est bien malgré moi, que je me suis vu obligé d'entrer en lice & d'écrire sur cette espèce de politique, dont voici ma dernière production. Je vous la présente, François, comme mon testament sur cette science. D'autres plus habiles traiteront à leur tour ces mêmes sujets avec plus de succès, je souhaite seulement qu'ils y mettent la même droiture, le même désintéressement, le même amour pour la vérité. Que les Puissans de toutes les classes, de tous les genres, de toutes les espèces cessent de me persécuter & je cesserois d'écrire sur les révolutions des états, qu'ils me laissent végéter tranquillement le peu de jours qui peuvent me rester : mais s'ils me provoquent par de nouvelles injustices, je dois les prévenir à mon tour, que le public aura alors dans peu une longue suite de tableaux politiques, très-variés, fort curieux & très-amusans, mieux écrits que ceux de l'Italie, mais qui n'amuseront pas sûrement les hommes sans équité, qui les auront provoqués.

Je vous ai écrit, François, mes sept premières lettres avec amertume, parceque je désespérois de vous, lorsque dupes d'un ROBESPIERRE & des ses infames satellites, je vous voyois prendre de tels monstres pour guides. Maintenant que vous paroissiez revenus d'une erreur si fatale, je commence à respirer, à concevoir de nouveau l'espérance de vous voir atteindre la liberté, que vous avez tant désirée, pourvû que vous vous hatiez de vous donner une Constitution. Les Thébains, qui avoient passé dans l'antiquité pour un peuple grossier, paresseux, stupide, lâche, perfide, méprisable, monterent rapidement au faite de la puissance & de la renommée, dès qu'ils se furent soumis aux sages loix qui leur furent proposées par *Epaminondas* & par *Pelopidas* : que ne doit-on pas attendre de vous, François, de vous dis-je, qui êtes si remplis d'énergie, de courage, d'esprit, de talens, de ressources ? Oui, vous parviendrez sans doute au comble de la grandeur & de la prospérité aussitôt que vous vous ferez donnée une forme d'administration politique digne de vous ; aussitôt que les loix domineront à la place des hommes & que vous aurez adoptées les institutions d'ordres & de vertus, sans lesquelles le bonheur de la liberté n'est qu'une chimere.

Des hommes ignorans, égarés, mauvais politiques, profondément scélérats ont frappés d'ignominie, de misere & de mort, lorsqu'ils ont pû

les atteindre, les êtres les plus vertueux, qui avoient tout fait pour la patrie, qui s'y étoient voués avec le zèle le plus désintéressé. Ces pervers ont condamnés les uns, parceque le hasard les fit ex-nobles ou ex-prêtres, ils les ont condamnés sans exception, & en même tems ils ont aussi frappés du même anathème plusieurs milliers d'autres, en les désignant sous des accusations vagues, générales, souvent invraisemblables de *royalisme*, de *fédéralisme*, d'*aristocratie*, d'*indifférentisme*, de *modérantisme*. Après la chute de ROBESPIERRE & de quelques uns parmi ses Ministres, je vois les mêmes maximes sanguinaires reproduites par d'autres assassins, qui arriveront au même but, si vous avez la foiblesse d'accepter leurs opinions comme des loix ou seulement comme des mesures passagères. Ces mesures vous replongeroient dans le même abîme, que celui, dont vous êtes sortis avec tant de peines. Ne vous laissez point aveugler, François, posez comme un principe innébranlable, que quiconque s'efforce de mettre l'injustice à l'ordre du jour, est le plus cruel ennemi de la liberté, le vrai suppôt & le plus terrible de la tyrannie, un ministre contre-révolutionnaire: car c'est en corrompant la morale publique & en enveloppant l'innocent avec le coupable, qu'on bouleverse les nations & qu'on y sème les germes de l'oppression la plus violente. De tels hommes, qui osent

ainfi se dire les amis du peuple, n'ont aucune autre vuë, que d'affaffiner le peuple, qui les écoute & qui avale, comme du nectar délicieux, le poison groffier de ces orateurs avides de fang, de bien, d'autorité. Ne donnez pas à ces ames infernales le loifir de dépraver les fentimens des uns & d'irriter les paffions des autres, en les portant tous fucceffivement au crime & aux extrêmes. Soyez prudens à vos dépens, fouvenez vous, que c'eft ainfi, que tous vos factieux font parvenus à remplir leurs vuës, étouffez fur le champ leurs paroles ainfi que leurs perfonnes, fi vous ne voulez pas, qu'ils ne vous étouffent. Sachez vous précautionner contre l'accès à l'influence de tous ces prédicateurs criminels, tombez fans pitié fur tous les difeurs de bonnes aventures politiques, fur tous ces hypocrites, qui font constamment l'éloge des forfaits, pourfuivez tous ces monftres, fachez leur inspirer une terreur falutaire, mais ne cefsez de diftinguer & de protéger l'innocence, écarterez loin d'elle les pieges, favorifez l'induftrie, récompensez la vertu.

Agréez, François, ces paroles d'affection, elles viennent d'un cœur doué de la plus vive fenfibilité, qui n'a jamais defiré que le bonheur de tous les hommes & fingulierement le vôtre. Il s'eft paffé fous vos yeux des fcènes effroyables, votre patrie a été longtems le théâtre des crimes les plus atroces, ces crimes m'ont révolté,

ces crimes ont échauffé mon imagination, qui ne prévoyoit plus que désastres pour vous & pour toute l'Europe. Ces crimes m'ont rempli d'indignation, je ne pouvois envisager toute votre conduite qu'avec horreur & je pensois, qu'il étoit hors de toute possibilité de concevoir le moindre espoir pour la liberté. Mais puisque vous paroissez avoir changé de maximes, puisque vous abhorrez vous-mêmes les turpitudes, dont vous fûtes les témoins, les victimes & si malheureusement les complices, plus par foiblesse que par perversité, je reviens, vous dis - je encore, à mes premières espérances. Je ne puis m'empêcher de convenir avec vous, qu'il étoit impossible de concilier les anciens désordres, auxquels tenoient tant d'intérêts particuliers, avec l'existence de la liberté; je sens parfaitement que le haut clergé vivant d'abus, que les Courtisans puisant à pleines mains dans le trésor public, n'eussent jamais acquiescé librement & de bonne foi aux réformes devenues très-indispensables. Je conviens, que les Nobles, qui auroient voulu, que le hazard de la naissance fut un titre exclusif à la faveur; que les Princes qui n'auroient cessé de vouloir dissiper les richesses de l'État, ce qui étoit fort commode pour eux, puisqu'il les dispensoit de la peine d'étudier & de l'apprentissage dans toutes les charges, les plus lucratives, en exigeant de la nation six cens millions d'impôts, quoique trois cens pussent

suffire à tous les fraix du gouvernement, n'auroient rien négligé pour entraver dans tous les sens la marche de la révolution. Je conviens de l'indispensable nécessité de chasser, de proscrire, d'appauvrir tous ces malveillans, qui ne vivoient que d'imposture & de rapine. J'eusse donc approuvé toutes ces mesures prises contre eux, si vous n'aviez pas confondus à tout moment les individus avec les Castes; si vous aviez rendu justice à ceux, qui se sont toujours montrés par leurs actions, même avant la révolution, & dans toute leur conduite, les amis zélés de la prospérité nationale; si vous aviez eû pour ces mêmes individus, pour ces ames magnanimes le ménagement qu'ils avoient mérité par leur désintéressement & par leur patriotisme.

N'oubliez pas, François, que j'oublie en ce moment, que vôtre nation étoit à deux doigts de sa perte, lorsqu'elle s'est levée en masse pour combattre contre tous les genres de despotisme. Les deux milliards mangés en quatorze ans malgré une augmentation de cent vingt millions de revenu, le *deficit* annuel de près de soixante millions, les dissipations scandaleuses de la cour; les dettes plusieurs fois payées à vos Princes, quoique contractées à force de sottises impardonnables & de dépenses en objets criminels; le commerce anéanti, le numéraire disparu, la perte de la considération nationale en Europe, le pouvoir arbi-

traire à son comble, la misere universelle, toute la substance du peuple concentrée entre les mains d'un petit nombre & en grande partie volée à l'état & cette substance encore prodiguée en folies, tous les revenus consumés deux ans d'avance, l'impossibilité de trouver des emprunts, un ministère turbulent, pervers, sans capacité, l'assurance de faire une banqueroute effroyable, qui ne vous eût pas tiré de tant de dés astres & qui en eut augmenté l'énorme fardeau, étoient des maux, dont l'ensemble étoit propre à consterner toute imagination & d'autant plus, qu'un si terrible ensemble de calamités ne s'étoit vu aucune part chez aucune nation, dans aucun siècle, pas même pendant les regnes ruineux des Princes lâches, sans talens & sans vertus, qui ont laissé tomber l'Empire romain en guenille. C'étoient là des maux, auxquels on ne favoit comment porter des remèdes, sans les plus grandes violences, sans des catastrophes épouvantables, comme celles, que vous venez d'éprouver pendant le cours de votre révolution, dont la plus sanglante fut sans contredit la tyrannie de ROBESPIERRE. Je sens a présent, comme je l'ai toujours senti, qu'il étoit impossible de faire tant de réformes graduellement & doucement, d'autant plus que les Princes, les Grands, les Nobles ont toujours soutenus le fanatisme & la tyrannie, & que les parlemens se sont réunis de tout temps avec les premiers pour écraser le peuple, quoique souvent ils aient dis-

puté le terrain de la puissance aux Rois, aux Ministres, aux Grands, à la cour de Rome, à l'Episcopat national & à la noblesse. Je sens, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, qu'il falloit faire une opération fort meurtrière *politico - chirurgicale césarienne*, radicale, couper impitoyablement & tirer l'enfant du bien du ventre d'une mere mourante. Je sens, qu'il falloit prouver, que toutes ces autorités, que toutes ces Castes privilégiées étoient non seulement inutiles, mais très-défastruses, & que toute autorité venant du peuple, il étoit temps qu'il recouvrât le droit de regner par des agens de son choix. Ainsi, François, je ne m'étonne point, qu'il ait fallu abbattre, détruire, niveler avant de construire; balayer le terrain, avant de poser les pierres fondamentales de l'édifice nouveau, & que tout en travaillant à ces destructions on ait rencontré des obstacles & des abîmes & différens genres de despotismes, même plus destructeurs, que celui, dont on étoit parti, & qui se battoit lui même en retraite, en tâchant de conserver quelques vestiges de sa puissance. Mais puisque vous avez enfin triomphé de tous, sachez vous rendre utiles vos propres malheurs, hâtez vous d'élever un plan de gouvernement ferme, juste & sage, comme le seul moyen de ne plus retomber sous les défaits de l'ancien régime ni sous la tyrannie de vos propres concitoyens encore plus effroyable.

Ceux, qui dévoroient les provinces, ceux, qui vous foulèrent aux pieds, dans leur agonie convulsive, crient à l'anarchie, qu'ils fomentent de toutes leurs forces. Vous avez déjoué une grande partie de leurs conspirations, continuez encore cette oeuvre salutaire, mais soyez en garde contre vos ardens patriotes, lorsque vous les verrez avides du pouvoir, ou lâches flatteurs de la multitude vous peroror & effayer de vous prouver, que vous ne pouvez devenir plus malheureux, que vous ne le fûtes sous la plus part de vos rois. Ces prétendus patriotes ou pour mieux dire ces patriotes hypocrites ne cessent de rappeler à vôtre souvenir, ce qui au fond est très vrai, toutes les calamités de l'ancien régime, sous lequel vos pensées appartenoint à d'ignorans Censeurs, vos biens à d'orgueilleux déprédateurs, vos personnes au caprice des gens en place, de leurs Maitresses, de leur valets: Ce tems étoit sûrement facheux, puis qu'on achetoit alors à deniers comptans le droit de disposer de vos fortunes, de vos vies, de vos réputations. C'étoit sans doute un tems, où vous n'aviez que des loix absurdes, barbares, contradictoires, des supplices affreux, des formalités judiciaires fatales; c'étoit un tems, où le Monarque lui-même n'étoit que le prête-nom des iniquités de ses Courtisans, de ses Ministres, de ses Maitresses, de ses favoris, dont il étoit on peut dire le premier esclave, malgré l'apparence d'un pouvoir sans bornes, puisque

tous les instans de sa vie étoient employés à signer & la ruine de son peuple & sa propre ruine. Il est sur, que pendant le régime, dont vous avez secoué le joug le 14 Juillet 1789, vous étiez la proie de l'ennemi étranger dans les tems de guerre, le jouet ou le mépris de toute l'Europe après la paix, puisque la paix & la guerre dépendoient uniquement des indigestions & des fantaisies de vos Ministres, de l'humeur ou de la sottise des espions diplomates, que vous entreteniez à grands fraix dans les Cours étrangères, pour y tendre des pièges, pour y faire des traités insidieux; il est enfin incontestable, que pendant ce tems vos campagnes étoient ravagées par le fise & par la féodalité, & que le peu de sang, qui vous restoit après toutes ces dépravations compliquées, étoit sucé par les vampires de l'agiotage. Voilà incontestablement des maux terribles, qui vous environnoient de tout côté & vous ne vous imaginiez pas, qu'il pût en exister d'autres, mais les Conspirateurs, qui vous ont trompé & qui ont tyrannisés depuis le 31. May 1793. jusqu'à la fin de juillet dernier, avoient soin de vous repeter à chaque instant, que c'étoient là les plus effroyables calamités, que vous aviez essuies, sans vous prévenir que leur projet étoit, de vous en faire éprouver d'un genre nouveau. Il vous en ont effectivement fait souffrir d'infiniment plus exécrables, dont je vous ai retracé le tableau dans mes précédentes lettres: ca-

lamités, dans les quelles vous vous etiez précipités vous-mêmes par une inconfidération, par une imprudence, par une légèreté inconcevable, qui ne peuvent se comparer à celles d'aucun peuple. Non, François, l'histoire ne nous offre point d'exemples aussi avilissans, que ceux dont vous avez présenté le spectacle, qui ne paroît pas même vrai, tant il est extraordinaire. Mais quelques recherches, que vous puissiez faire sur les causes des calamités, que vous venez de supporter, vous n'en trouverez point, je pense, qui ne soient corrigées dans mes précédentes lettres, & ces mêmes lettres renferment aussi les moyens les plus sûrs d'en prévenir le retour. Quelque cuisante que fut ma douleur de me croire persécuté par vous, lorsque je travaillois à la composition de ces lettres, en les lisant, vous trouverez, que ma désolation de vous voir les dupes d'un tyran détestable, qui vous écrasait de toute manière, étoit encore plus profonde & plus aiguë. J'ai peint dans cet ouvrage brulant par les traits les plus caractéristiques, par des faits les mieux démontrés l'origine & le développement des projets affreux de votre plus cruel ennemi; j'ai fait, pour ainsi dire, l'anatomie de son ame infernale ainsi que de celles de ses infames fatellites, dans un tems, où ROBESPIERRE avec sa cabale avoit l'empire le plus absolu. J'ai eu l'audace de traduire cet hypocrite au tribunal de la raison & de la justice du Genre-

Humain, de lui faire son procès, de l'attaquer, de le pousser à bout, lorsque rien ne lui résistoit. En vous traçant les preuves de sa noirceur, de son ignorance, de son ambition, je voulois vous faire sentir, combien il falloit être lâche pour souffrir, que ce monstre continuât à vous égarer. Je vous ai apostrophé, insultés, trop vilipendés peut-être, j'ai exagéré vos défauts, j'ai atténué le prix de vos belles qualités expressément, pour vous remplir de honte, afin que vous puissiez vous pénétrer très-intimement de l'état des choses d'alors. J'espérois de toucher votre sensibilité, d'exciter votre amour propre, d'irriter votre orgueil national, de vous porter ainsi tous à vous lever en masse, afin de tomber sur les misérables, qui vous trainoient dans la boue & qui dégradroient ainsi la plus belle nation du monde, la mieux partagée en valeur, en talens, à la face de toute l'espece humaine. J'espérois que ces lettres une fois publiées produiroient l'effet d'un coup de foudre, qu'elles vous embraseroient d'une vengeance, qui n'eut jamais été aussi juste, aussi permise, qui eut revêtuë toutes les marques d'un vrai courage. Je pensois, que ces lettres vous communiqueroient tout l'orgasme, dont j'étois enflammé moi-même, qu'elles enfanteroient dans vos cœurs les reproches les plus amers contre vous-mêmes, d'avoir vécu pendant si long tems dans l'erreur la plus grossiere & sous la verge de fer d'un homme si vil. Je m'i-

maginois, que ces mêmes lettres feroient naître chez vous une indignation soudaine & générale & une révolution éclatante contre le monstre & la faction, & je m'applaudissois d'avance de tous les biens, qui en résulteroient. Pouvoit-on, François, vous rendre un service plus signalé? Étoit-il possible de se vouer plus généreusement au salut de votre nation, au bien universel de toute l'Europe, qu'en faisant disparaître la faction, la plus détestable, qui soit jamais parvenue à l'empire. C'est pourtant là, le coup hardi, que j'avois audacieusement préparé pour vous sauver, j'avois concilié l'intérêt de toutes les nations, de toutes les puissances avec votre intérêt. Non seulement j'ai eu l'intention la plus positive, de vous rendre ce service & de le rendre à tous les hommes, mais je vous l'ai en effet rendu, puisque mes lettres furent composées partie à la fin de janvier, partie en février, & partie dans le commencement de May. Rien n'a manqué de mon côté, vous auriez eu ces lettres plus de deux mois avant la chute des pervers, si mon activité eut été bien secondée. Mon libraire reçut les quatre premières le 30 Mars, & le célèbre Professeur Fichte, si avantageusement connu, qui partit de Zurich le 30. Avril, où j'étois alors, pour aller à *Jena*, où il enseigne la philosophie de Kant avec les plus brillants succès, remit le manuscrit des cinq dernières au commencement de May entre les

les propres mains du même libraire, qui avoit déjà achevé l'impression des quatre premières. Or l'édition entière auroit dû voir le jour à la fin de May ou tout au plus tard dans le courant de Juin, puisque c'est ainsi que le libraire me l'avoit promis à la suite des sollicitations les plus pressantes, que je lui faisois. Il n'a donc rien manqué de mon côté & si l'imprimeur eut été aussi exact dans ses engagements, que je l'ai été dans l'intention de faire le plus grand des biens, ces lettres arrivées deux mois plutôt à la connoissance du public, eussent fait une sensation étrange, elles auroient précipitées sans doute la chute du tyran, & je m'en flattois intimement. Mais des motifs, où je n'ai aucune part, retarderent leur publication jusqu'en Septembre. Ce retard m'a donné plus de chagrin, que toutes les persécutions, que j'ai essuies & que j'essuie encore en ce moment; le moindre de ces chagrins n'est assurément pas celui de faire peut-être penser à quelques malveillans, que j'ai parlé après coup, chose, à laquelle je ne fus jamais accoutumé. Mais heureusement plusieurs hommes illustres ont lu ma correspondance avec mon libraire, toutes les lettres de ce dernier; ils font bien au fait de toutes les circonstances, ils font en état de vous attester par des certificats les plus authentiques la vérité de mon exposé. Ce n'est qu'en pesant bien, comme il le faut, toutes ces particularités, qu'on peut-être ca-

pable de prononcer un jugement impartial & équitable sur le mérite d'un pareil ouvrage.

Quoique je commence à sentir renaître dans mon ame de douces espérances pour l'établissement du bien, je ne puis vous dissimuler, François, que je ne suis pas entièrement rassuré. Je vois la Convention ne s'entretenir que de la prétendue nécessité de faire durer le gouvernement révolutionnaire, décréter mesures sur mesures pour conserver cette administration défectueuse, absurde, tartare, qui au fond n'est qu'un despotisme des plus détestables, & d'une espee terrible dans toute son étendue & cette idée est pour moi effrayante. Les membres de cette convention se disputent pour des niaiseries, comme ils ont fait depuis sa premiere seance jusqu'à la fatale journée du 31 May 1793; on y lit de longs discours, quelques uns très-insignifiants, on y fait des discussions vagues, inutiles; on n'y articule jamais un mot sur la nécessité absolue d'une Constitution, que vous, François, êtes en droit d'attendre & à la quelle vous vous attendez sans doute. Je sçais de science certaine que vos guerriers, tout intrépides qu'ils sont, quoique chargés de lauriers, sont làs d'en moissonner & que tous ces soldats Citoyens desirent tout aussi ardemment la paix, que vos ennemis, parcequ'ils regardent cette paix comme un acheminement à la confection d'un plan de gouvernement républicain, dont ils at-

tendent toute forte de prospérités. Je fais donc que le vœu général des Armées est pour la paix & pour un ordre réel de choses, pour une administration régulière & libre, qui exclue toutes espèces de factions, comme le seul moyen de jouir du vrai bonheur, fruit de leur valeur. Je fais, dis-je, que ces intrépides champions commencent aussi à murmurer, sur ce qu'on ne parle ni de paix, ni de constitution & qu'ils ne savent comprendre autrement le peu d'attention que la Convention paroît donner à ces desirs universels, que dans la mauvaise volonté de ceux, qui y ont la principale influence & qui pensent que leur règne finiroit aussitôt que la patrie auroit la paix. Ces mêmes soldats doivent penser ainsi, lorsqu'ils voyent, qu'on renvoie cette idée à des époques indéterminées & c'est là sûrement une démarche allarmante, qui me fait présager de nouvelles révolutions. Il est affreux que la Convention puisse s'endormir au point de ne pas sentir que, tous ses travaux devant se rapporter à l'intérêt national, son devoir doit consister maintenant à abandonner tout autre projet, pour se tenir essentiellement à la conclusion d'une paix, qu'elle est maîtresse de donner de manière à en régler elle-même tous les articles, & pour former une Constitution, car sans cette Constitution toutes les victoires, qu'on a obtenues, en versant des torrens de sang au dehors, ne sauveront pas l'intérieur de

la France des agitations horribles, ni la république ne s'établira point, puisqu'elle ne peut subsister que par de bonnes loix, & par une liberté constituée & sagement organisée. Je veux convenir, que l'Assemblée nationale doit former le centre de toutes les autorités, qu'elle doit rallier les volontés des Citoyens, pourvu qu'elle soit convaincuë à son tour de la nature de ses principaux devoirs & de ce que la Nation entière lui demande à grands cris en ce moment.

Mais quelle est la magie, qui tient les bouches fermées sur les deux objets les plus désirables & les plus désirés dans cette époque si remarquable? Quand on lit attentivement les journaux, lorsqu'on parle à ceux qui viennent de Paris, on voit que cette magie n'est autre chose, que la cabale IACOBINE, qui harcele la législature & la tient dans l'indécision, en attendant qu'elle puisse la maîtriser encore, comme elle l'a maîtrisée depuis Decembre 1792 jusqu'à la chute de ROBESPIERRE. Une partie de la Convention voit bien que les IACOBINS entravent ses principales opérations, & lui empêchent de faire le vrai bien; mais la majorité toujours foible, toujours indolente & trop modérée, ne prend que des mi-mesures, ne frappe point comme elle le pourroit, comme elle le devroit, le coup décisif; elle manifeste donc des craintes, un défaut, d'énergie dont les ennemis de la liberté & de tout ordre profitent; puisque

cette foiblesse de la Convention, qui ne fait que transiger avec les sociétés populaires & décréter des palliatifs au lieu de guérir la gangrène de la république en coupant impitoyablement, enhardit les meneurs de ces mêmes sociétés. La Convention a eu plus d'une fois le pouvoir d'abolir les sociétés populaires, qui sous le prétexte de veiller à la conservation de la liberté ne s'occupent que de projets liberticides, elle a méconnues ses forces & ses devoirs, elle a perdu les momens les plus propices de décréter avec succès, elle a préféré des modifications, elle n'a jamais eu le vrai courage de terrasser ces sociétés turbulentes, gigantesques, qui contraignent toutes les opérations du gouvernement, qui entravent sans cesse la marche des autorités; elle n'a jamais osé abolir des sociétés, qui n'ont du zèle, de l'esprit, de l'activité, que pour détruire, que pour désorganiser, mais qui après avoir tout renversé, voudroient tout remplacer par l'anarchie ou par la tyrannie des intriguans les plus pervers. La Convention n'a jamais voulu se pénétrer de la démonstration évidente de la grande vérité, que les *IACOBINS, qui ont réellement contribué à opérer & à soutenir pendant les premiers tems la révolution ne sont plus nécessaires aujourd'hui; que leur influence terrassante, après avoir été salutaire en quelques occasions extraordinaires, est devenue funeste à la liberté.* La Convention n'auroit jamais dû

oublier, que les sociétés populaires ne sont après tout que des *États formidables* dans l'État, que les Républiques, qui ont occupé le plus glorieusement l'histoire de la liberté, n'ont point connues d'associations pareilles aux IACOBINS & que de tels établissemens ne pouvant convenir, que lorsqu'on veut exciter des révoltes & des bouleversemens dans les États, deviennent de toute nécessité fort nuisibles aux gouvernemens, dont on souhaite la conservation, parcequ'elles ne sont que des foyers ardens de factions.

Mais les partisans des IACOBINS ne se lassent de répéter, qu'eux seuls ont fait la révolution, qu'eux seuls l'ont soutenue, qu'eux seuls pourront l'achever. Les IACOBINS ont sans doute eu la plus grande influence à la révolution & l'ont servie par le crédit, qu'ils ont eu avec leurs nombreuses sociétés affiliées & répandues dans tous les départemens, de faire lever le peuple en masse toutefois qu'ils ont cru en avoir besoin. Je conviens que les IACOBINS & toutes les sociétés populaires, qui leur ressembloient, sont les moyens les plus efficaces pour former des révoltes & pour les entretenir, parceque leur bût n'est proprement que de donner aux passions la plus brulante effervescence, d'avilir les loix & les magistrats, & de tout décomposer. Ainsi il est sûr, que lorsqu'on veut se proposer de rendre odieuse l'administration d'un état & d'y opérer un renversement d'ordres, on n'y

parviendra jamais aussi vigoureusement, qu'en y introduisant des sociétés de cette espèce, puisque les réglemens de ces assemblées, leur organisation, leur manière de préparer les affaires, de les traiter, de les discuter, de les décider, forment un vrai système des organisateurs le plus parfait, si la perfection peut s'appliquer aussi aux choses par elles-mêmes les plus pernicieuses.

Or comme le vrai mérite des IACOBINS est d'avoir fait ou pour mieux dire d'avoir beaucoup contribué à la révolution, ainsi qu'à l'entretenir par des révoltes continuelles, tantôt partielles, tantôt générales, pour que ce mérite fut réel il faudroit prouver, que la révolution a fait le bonheur de la France. Mais qui peut ne pas convenir, que jusqu'à présent cette révolution n'ait enfanté en grande partie que des crimes, des pillages, des bouleversemens dans les propriétés, dans les idées les plus chéries parmi les hommes, dans la religion, dans la morale, ainsi que dans la félicité publique & individuelle? Il est vrai que ces maux, terribles par eux-mêmes, peuvent être envisagés aussi comme les fièvres ardentes, qui font les crises décisives & salutaires dans quelques malades & dont l'effet est de les arracher du bord du tombeau, après les avoir mis en danger d'y descendre, & de leur donner successivement une santé encore plus vigoureuse, que celle dont ils jouissoient avant de tomber malades : ainsi les déf-

astres qui vous ont tourmentés jusqu'à ce moment ne pourroient être considérés que comme des crises salutaires, quoique très-violentes, qui auroient servis, comme moyens de vous procurer le plus grand bonheur, si la suite en eut été une Constitution durable & sage. Mais pour qu'il en pût aussi résulter un vrai mérite pour les IACOBINS, il faudroit ou que cette Constitution fut leur ouvrage, ou qu'ils eussent par leur crédit influé à établir cette œuvre tant désirée par les gens de bien. Alors tout en bénissant cette heureuse Constitution, nous bénirions les Législateurs, & nous bénirions aussi les IACOBINS, pour avoir aidé à la former ou pour en avoir favorisé le bon accueil auprès de la nation.

Mais il faudroit ignorer totalement l'histoire de la révolution pour s'imaginer, que les IACOBINS eussent dans aucun temps le desir sincere de donner à leur patrie une Constitution; un pareil dessein répugneroit trop à leurs principes, d'autant plus, qu'il seroit impossible d'en établir une sans la suppression de toutes les sociétés quelconques, qui leur ressembleroient. Aussi ont-ils intrigué dans toutes les occasions pour renverser celle, que l'Assemblée constituante avoit commencée, ils ont encore contribué à gâter cet ouvrage par la revision, qui l'a rendu méconnaissable & impracticable; ils ont dans la suite amalgamés dans leurs Comités celle, que les Montagnards ont formée

à coups de hâche & d'une exécution impossible, & à l'heure, où nous sommes, ils ne se lassent point de cabaler de toute maniere pour empêcher la Convention d'en faire une raisonnable, qui puisse donner la paix interne, le retour de l'ordre, la force au gouvernement avec la véritable liberté, ainsi que le coup de grace à toutes les factions présentes & futures. Il est, dis-je, encore de la nature des IACOBINS & de toutes les sociétés populaires établies sur leur modele, de s'opposer toujours à la confection d'un pareil ouvrage.

J'ai été IACOBIN, comme tant d'autres ames honnêtes l'ont été dans un tems, où cette société attiroit les regards de tous les curieux. Desirant connaître les ressorts de la machine, qui avoit opéré plusieurs événemens de la plus grande conséquence, qui avoit ébranlé le Trône & produit une infinité de révolutions accesssoires, j'ai fréquenté ce *Club* dans une époque où il n'avoit pas étalé toutes ses maximes *dislocatrices* d'une maniere ouverte, lorsque je ne le connoissois que très-imparfaitement & lorsqu'enfin les plus habiles scrutateurs de la science révolutionnaire n'avoient pas encore pû deviner toutes les rouës, qui donnoient le mouvement à cette machine aussi infernale qu'unique en son genre. Cette institution singuliere produisoit des effets si inattendus & si surprennans, que j'ai crû, qu'il étoit de mon devoir de l'étudier avec toute l'attention,

dont je suis capable. Aussitôt que j'eus bien approfondi l'esprit de cette société & que j'en ai pu former un jugement exact, je l'ai quittée. J'ai vu que c'étoit au fond une *bolgie*, (voyez Dante dans son enfer), ou des gens à mi-talens, sans principes, ou avec de mauvais principes, avec une fausse éloquence, des sophismes atrabilaires, des prétentions mal fondées, des connoissances mal digérées & superficielles, soutennues de beaucoup d'audace, pouvoient jouer des rôles importants. J'y ai vu un petit nombre de scélérats plus raffinés se supplanter tour-à-tour, en diriger toutes les opérations, manier cette immense machine avec une habilité surprenante, en inspecter les forfaits de détail, les faire servir à leurs vues particulières & marcher à grands pas à la souveraineté; j'ai vu enfin la masse de ces désorganiseurs ne pas s'en appercevoir & je ne me suis point trompé.

Ainsi les Sociétés populaires, comme celles des JACOBINS, ne seront jamais autre chose dans le fait qu'une pépinière de brouillons, de petits voleurs, ainsi que de vrais brigands, de cabaleurs, d'intriguans de toute espèce de factieux; les uns se contentant du pillage, d'autres d'y avoir une influence, quelques uns aspirant au pouvoir suprême & le grand nombre dupes de tous ces fripons. Vous n'aurez, François, que la tyrannie, l'anarchie, ou des troubles continuels, tandis que

de telles sociétés existeront. Elles ne savent que bouleverser & si elles peuvent rendre quelques services là, où les gouvernemens sont mauvais & les peuples mécontents, elles feront toujours funestes partout, où le gouvernement est bon ou seulement passable. Elles ont, ni ne peuvent avoir aucune autre volonté, que celle de tout décomposer; que le régime de l'État soit excellent ou détestable, elles vont toujours le même train, elles se donnent le même mouvement pour détruire des institutions utiles que pour bouleverser de vicieuses. Si les IACOBINS étoient de vrais patriotes, s'ils étoient des amis zélés de la liberté, comme ils ne se lassent de le dire à chaque moment, s'ils favoient en même tems, ce que c'est qu'un gouvernement libre, ce que c'est qu'une république, ils seroient facilement convaincus, que la patrie ne sauroit être tranquille sans leur totale abolition, que des autorités une bonne fois constituées légalement, que des pouvoirs bien ballancés, légitimement nommés par le peuple n'ont besoin ni de leur contrôle ni de leur surveillance & qu'ils ne peuvent bien encheminer, que de leur propre énergie, alors ils solliciteroient le décret de leur abolition & même sans solliciter ce décret, ils se dissiperoient de leur propre mouvement & ce seroit là le plus grand service, qu'ils pourroient rendre à la chose publique, la plus grande preuve de patriotisme sincère.

Les hommes de sang, qui ont projetés & exécutés les horribles massacres du 2 & du 3 Septembre 1792 ; ceux qui n'ont cessé pendant plus d'une année de remplir la ville de Lyon de ruines & de carnage & qui y ont détruit les plus précieuses manufactures de l'Europe, comme s'ils avoient été commandés & payés par vos ennemis ; les cannibales, qui ont fait des exécutions encore plus hideuses dans *Nantes* ; ceux, qui ont inventés & fait consommer les exécrables *marriages* patriotiques, ou des jeunes gens des deux sexes garotés deux à deux, après avoir été exposés pendant assez long tems à la fureur d'une populace égarée & avilie par toutes sortes de turpitudes, frappés à coups de sabre, étoient jettés dans la *Loire* ; tous les scélérats, qui ont remplies plusieurs autres Villes & tous les départemens d'abominations innouies à peu près égales ; enfin ROBESPIERRE & l'horde massacrate de ses complices furent vornis par les gouffres infernaux des IACOBINS, où ils ont formés leurs projets, où ils ont trouvés les moyens de les exécuter. Les IACOBINS ont assurément fouillé la France des plus affreux forfaits, ils l'ont dévastée, ils l'ont inondée du sang de ses meilleurs Citoyens & n'eussent-ils produits que ROBESPIERRE & sa cabale, n'auroient-ils pas assez fait, pour que leur nom ne dût être auprès de vous dans une exécution éternelle ?

Il ne suffiroit pas d'abolir les JACOBINS ain-
 si que toutes les sociétés populaires, qui leur sont
 affiliées, si vous vous négligez, François, un seul
 moment pour veiller sur leurs menées criminel-
 les, si vous ne prenez point les expédiens les plus
 forts, pour que ces Prothées ne se reproduisent
 sous d'autres noms, sous d'autres figures. La
 moindre négligence de la part de la Convention
 vous rendra tous ces malfaiteurs, qui agiront
 avec la rage la plus active contre la chose publi-
 que, vous aurez alors dans peu d'autres factions,
 qui vaudront celle des *Septembriseurs*, d'autres
 tyrans, qui vaudront les MARATS & les ROBES-
 PIERRES. Les anciens JACOBINS plus connus ail-
 leurs sous le nom de *Dominicains* ont enfanté
 l'inquisition & les inquisiteurs qui ont fait périr
 des milliers d'innocens, qui ont fait la guerre aux
 bons livres, qui ont pros crits leurs Auteurs: mais
 ces enfans de *Dominique* ont pourtant ménagés
 quelques philosophes, ils n'ont point osé les con-
 damner aux flammes, ils ont respectés les jours
 de quelques sages, ils ont épargnés les Arts, ils
 ont eu des égards pour quelques sciences & mal-
 gré leurs abominables autos-da-fé, malgré leurs
 nombreuses exécutions, ont-ils fait pendant trois
 siècles autant d'horreurs, que vos JACOBINS mo-
 dernes dans le court espace de quatre ans? Ces
 derniers n'ont-ils pas fait assassiner les hommes
 les plus célèbres par leurs lumières, par leur a-

mour ardent pour la patrie ; n'ont - ils pas égorgé
 presque tous les gens de lettres & les philoso-
 phes les plus estimables, qui fesoient tant d'hon-
 neur à la nation ? Vos IACOBINS n'ont - ils pas
 brisés les tableaux, coupés en lambeaux les plus
 belles tapisseries aux *Gobelins*, brulés des estam-
 pes, mutilés des statuës, ruinés les monuments
 les plus renommés ? Vos IACOBINS n'ont ils pas
 enfin déclarés la guerre la plus impitoyable aux
 sciences & aux arts, sans aucune exception, avec
 plus d'acharnement, que n'en ont mis les peup-
 les les plus fameux par leur barbarie, & si par
 bonheur on ne les eût point arrêtés au milieu de
 leurs dévastations, auriez vous encore une seule
 bibliothèque en France, auriez vous un seul livre,
 auriez vous un seul homme, qui sçût écrire ?
 Comment peut - on avoir du civisme, quelque
 amour pour la patrie, & entreprendre leur apo-
 logie ? Comment peut - on seulement être homme
 & ne pas les abhorrer ? Lorsque ROBESPIERRE
 vous vilipendoit tous, lorsqu'il fesoit égorger les
 créatures les plus innocentes, des jeunes beautés
 de seize à dix - huit ans, des vieillards octogénaï-
 res, nonagénaires & vertueux, que les Nérons
 & les Domitiens respectoient, lorsqu'il en bû-
 voit le sang pour assouvir ses basses vengeances,
 ainsi que celles de la Nimphe détestable, que vous
 avez épargnée ; lorsque ROBESPIERRE attaquoit
 par toutes sortes de loix dignes d'un Pirate, le

commerce, l'industrie, la culture, le mérite, la morale, la vertu, que fesoient donc vos chers IACOBINS? Ai-je besoin de vous le dire, & ne le savez-vous pas assez? Aussitôt qu'en écrivant on ne se propose que la vérité & le vrai amour des hommes, aussitôt qu'on a étudié la science du gouvernement par principes & qu'on s'est dépouillé de tout esprit de parti, il est impossible de défendre la cause d'une société si opposée au bonheur des Nations; d'une société, où le fanatisme & l'ignorance du grand nombre sont entretenues dans une agitation diabolique par la rapacité insatiable & par l'ambition dévorante de quelques scélérats; d'une société, où le désir de s'enrichir, celui de regner, de se venger de ses ennemis ou des rivaux en puissance ou en talens, la présomption, l'égoïsme sont dans une fermentation continuelle & si terrible, que les exalaïsons pestilentiellelles, qui en sortent, sont capables d'embraser tout le Genre-Humain.

On me dira, qu'il y a de très-honnêtes gens parmi les IACOBINS. Il y en a sans doute un certain nombre, qui s'y trouvent tout comme les Justes, les savans, les vrais dévots & les innocens se trouvoient parmi les *Jésuites*, qui servoient à faire oublier le bût de cette Compagnie si célèbre & les tours astucieux de ses chefs. Les IACOBINS honnêtes sont même beaucoup plus de mal, sans qu'ils s'en doutent, car ils ne contribuent pas

seulement à faire fonctionner les plus grands défaites, mais par leur approbation ils trompent, sans le savoir, une foule d'autres âmes honnêtes, qui ne voyent plus dans les mesures exécrationnelles que le bon côté & qui les approuvent en disant: *si un tel, dont nous connoissons la probité, y trouve du bien, ce bien y est assurément.* Ainsi on peut faire l'éloge du caractère probe des IACOBINS honnêtes & qui sont trompés, mais pas celui de leur esprit de critique ni de leur jugement. Les bons gens, qui au fond sont d'excellens patriotes, brûlans d'ardeur de contribuer au salut de la patrie, ne manquent que de lumières, ils vivent au milieu d'un tourbillon de scélérates, sans les envisager comme telles, ils ne sont jamais admis dans aucun comité, aucun secret ne leur est confié; ils sont pourtant caressés par les meneurs, qui ne leur font que de fausses confidences. Ces meneurs, dis-je, caressent ces bons gens, parcequ'ils sentent, qu'il leur faut l'appui des hommes, qui ont une réputation de probité bien méritée. Ainsi ces IACOBINS hommes de bien ne s'avisent dans aucune circonstance, d'examiner quel est le but de la société, quelle est sa marche, ils la chérissent, c'est assez pour ne lui attribuer qu'une volonté efficace de faire ce qui est le mieux. Ces Citoyens bien intentionnés examinent encore moins les vues des chefs, ils n'entravoient jamais ni les assassinats des uns ni les rapines des autres,

autres, ni les sottises de tous ; constamment égarés par des principes erronés d'un patriotisme exagéré ces bonnes gens se laissent conduire & fanatiser, comme la masse informe de la société. Je m'applaudis d'en avoir convertis quelques uns, de leur avoir prouvé l'erreur, où ils avoient vécu, de les avoir ramenés aux bons principes & à la vérité.

C'est là, François, le résumé très-succinct d'une longue suite d'observations fondées sur des faits, que j'ai été à portée de bien voir & d'analyser avec loisir, lorsque j'étois en France, où je vivois familièrement avec tous ceux, qui avoient la principale influence dans l'Assemblée nationale, dans les administrations de Paris & des départemens, ainsi que chez les JACOBINS. J'ai suivi toutes les opérations, j'ai lûs attentivement les journaux de cette société, ses productions imprimées & manuscrites & c'est là le résultat véridique & impartial, que je puis donner, & ce résultat n'est point exagéré. Ainsi si on ne supprime pas ces Assemblées, on n'aura jamais, ni paix, ni constitution, ni liberté, ni vertu, ni morale, ni bonheur, & je vous avoue que j'aimerois mieux habiter les Terres Australes, que de vivre dans un pays, dont le gouvernement auroit la bêtise de tolérer de pareilles institutions, qui ne permettent jamais de goûter d'aucune sûreté, car un tel état ne peut être considéré, que comme une terre

volcanique, toujours menacée des plus terribles agitations.

Tout en songeant à vous donner une Constitution digne d'un peuple libre, actif & spirituel, vous devriez renoncer, François, au projet de vous occuper de celles des autres peuples. C'est cette insigne chimere, qui a reculée si loin l'époque de l'établissement de votre gouvernement & qui a beaucoup contribué à enduire en erreur la plus part des Princes coalisés. Et qui vous a donc inspirée cette chimere, que celui qui avoit préparées vos chaînes ; qui vous en a prêchées toutes les maximes, si ce n'est le club des **IACOBINS**? Que vous importent, François, les administrations des états étrangers? On diroit, que vous n'avez rien à faire chez vous, & cependant vous n'avez encore aucune forme régulière & stable de régime politique dans votre patrie, & avec tant d'imperfection dans tous vos plans voudriez-vous vous opiniâtrer à organiser ceux des autres Nations? Ne voyez-vous pas, que c'est là une amorce, que vos démagogues **IACOBINS** vous ont présentée, pour égarer plus facilement vos opinions, pour vous entretenir dans les déliries romanesques, dont ils fesoient leur profit? La plupart des autres états n'ont point les désordres, qui caractérisoient votre ancien régime, les autres peuples n'ont pas tous les mêmes griefs à redresser, & ces états, n'ayant pas les mêmes principes

de dissolution, ne doivent pas s'attendre au développement des mêmes conséquences. Pendant que la liberté fleurissoit dans la Grece & dans Rome, il existoit une foule de royaumes plus ou moins despotiques, des républiques défectueuses & étrangement organisées, ainsi que mille autres formes de gouvernemens. Le monde a toujours offert ces mêmes variétés, il continuera à les offrir dans tous les siècles, parceque les hommes varieront toujours dans la maniere de définir le bonheur social. Ce seroit une cruauté, une extravagance, que de penser seulement à la possibilité de les contraindre à l'uniformité politique; ce seroit une tyrannie tout aussi odieuse, que celle, qui entreprendroit de leur prescrire à tous les mêmes mœurs, les mêmes usages, les mêmes préjuges, les mêmes inclinations, les mêmes plaisirs. Ainsi, François, ne vous laissez plus seduire par des sentimens *Donquichotiques*, de vouloir pousser vos prétentions jusqu'à la volonté de rendre tous les gouvernemens ressemblans, d'affujettir le monde entier au même régime, fut-il le plus sublime de tous les régimes possibles. Prenez désormais, quiconque osera vous proposer de pareilles sottises, pour un véritable contre-révolutionnaire, car un tel homme, s'il n'est pas entierement fou, ne peut tenir ce langage, que dans la vuë de vous perpétuer dans l'erreur, de vous déterminer à une guerre éternelle, comme le seul moyen de perpé-

tier aussi l'influence & le regne des méchans. Vous ne devez vous occuper, que de tout ce qui peut contribuer à perfectionner votre gouvernement. C'est là le seul objet, où doivent tendre vos recherches, & votre attention ne doit point se détourner vers les objets extérieurs, qui n'y ont aucun rapport; car c'est par l'assiduité à vos propres affaires, que vous formerez votre propre félicité. Les opérations vigoureuses, que vous entreprendrez pour atteindre à ce but si désirable, influeront sans doute sur les progrès de la raison & des connoissances politiques & économiques des autres peuples, qui réformeront insensiblement & sans violence les abus de leur administration. Cessez, François, cessez donc, car il en est tems, de vouloir prétendre réformer le Genre-Humain. Il est surprenant, qu'avec tant d'esprit vous puissiez vous faire un préjugé aussi peu spirituel & ne pas comprendre qu'il n'appartient qu'à la plus profonde ignorance de saisir sans motif un ton dogmatique. Celui qui ne fait rien croit pouvoir enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre lui-même très-imparfaitement: celui qui fait beaucoup pense à peine que ce qu'il dit puisse être ignoré & parle avec moins d'assurance. Il ne doit être permis d'instruire les autres qu'à ceux, qui ont long tems & profondément médités leurs sujets. Il n'y a rien de fait chez vous, vous vivez dans un cahos informe de cho-

ses, qui ne sont qu'ébauchées ou en espérance, il n'y a rien de solidement établi dans votre patrie, & voudriez-vous encore prêcher la science du bonheur des Nations? Ne voyez-vous pas, que c'est là une présomption extrême, qu'on ne sauroit pardonner à aucun peuple, encore moins à un peuple, qui vient de sortir de l'esclavage le plus avilissant, avec des dangers continuels d'y rentrer? Pourquoi ne sentez-vous pas que cette prêcherie politique bien loin d'être une vertu, n'est qu'un travers à corriger? Laissez donc vivre les hommes de toutes les couleurs, de toutes les religions & de tous les climats à leur guise, n'en endoctrinez aucun. Il ne faut pas non plus que vous donniez des ridicules, encore moins des charges odieuses aux peuples & aux gouvernemens qui n'en ont point ou qui n'en ont que de moins blâmables que les vôtres; le persiflage, que vous jetez sur les étrangers, est une chose à réformer, car par ce persiflage vous vous gâtez le goût, vous corrompez votre jugement & celui des autres. La velléité, avec la quelle plusieurs parmi vos orateurs étalent des instructions politiques à tous les peuples, ne frappe que les foibles, les gens sensés parmi les Nations étrangères ne donnent point à de pareils discours le nom d'éloquence; ils savent bien, que la véritable éloquence ne consiste point dans la facilité de parler seuls & long tems jointe à l'émportement du geste, &

l'éclat de la voix, à la force des poulmons. Je fouhaite, François, qu'instruits par une longue serie de terribles exemples, vous foyez plus réservés, lorsqu'il s'agit de faire l'éloge de vôtre régime actuel ou de couvrir d'opprobre celui des autres Nations. Il vous est permis de les battre mais non pas de les insulter, & vous devriez du moins vous rappeler aussi de ce qui est arrivé aux orgueilleux, qui vous ont insultés les premiers. L'envie d'endoctriner est une passion mal assortie à vôtre aimable caractère, ainsi qu'à vos circonstances, qui doivent vous inspirer une grande circonspection. Si toutes les passions sont menteuses, si elles se déguisent toutes, autant qu'elles le peuvent, aux yeux des observateurs, vôtre passion de vouloir prêcher la réforme politique, devrait se cacher jusqu'à elle-même, parcequ'elle est trop inexcusable. J'avoue que vous savez donner souvent un tour favorable à cette passion, parcequ'il n'y a point de vice, qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu & qui ne s'en aide. Mais au fond elle n'est qu'une sottise, car c'est le rôle d'un sot que d'être importun, pédant & persifleur sans raison, ainsi ce rôle ne vous convient sûrement pas. Un homme sage, un homme habile fait, s'il dit bien, il fait, si ses paroles sont prononcées à propos, il fait en conséquence disparoître le moment, qui précède celui, où il seroit de trop quelque part. Faites en de

même, disparoissez du nombre des 'pédans endoctrineurs, ne vous immiscez plus de l'apostolat politique étranger, songez à votre propre bonheur, laissez que chaque peuple s'occupe du sien.

Aussitôt que vous aurez une bonne Constitution, n'oubliez pas, François, de fonder une nouvelle éducation nationale : cette dernière doit marcher de pair avec la première, car la sauvegarde la plus inébranlable d'une Constitution républicaine, c'est l'éducation. Tout en réformant les vieilles méthodes très-défectueuses d'enseigner les Sciences, les belles Lettres & les Arts, j'insiste pour que vous ne bannissiez pas de vos grands établissemens d'éducation nationale des villes, sur tout des chefs-lieux des départemens, l'étude des Auteurs classiques anciens. Mais pour que la jeunesse puisse y prendre goût, pour qu'elle puisse les lire avec fruit, avec jugement, il faut qu'elle connoisse l'histoire des siècles, des gouvernemens, des opinions, parmi lesquelles ces hommes admirables ont vécu ; mais il faut qu'elle apprenne cette histoire aux sources les plus pures. Xénophon, Cicéron, Saluste, Valère-Maxime, Plutarque, Seneque &c. &c. apprennent à mépriser l'opulence & la fausse grandeur, ils élèvent l'ame, ils l'affermissent, ils savent l'endurcir contre les coups du fort. Je vis dans un hermitage inaccessible aux gens du monde, je n'ai pas un seul livre à ma disposition & c'est en repassant

dans ma memoire les sublimes leçons des grands Écrivains de l'Antiquité, de leurs Philosophes, de leurs Poètes, que je m'instruis encore tous les jours, à supporter la pauvreté, la persécution, les poursuites les plus opiniâtres des méchans, sans murmurer contre la Providence; je me trouve aussi heureux, que dis-je, je me trouve encore plus heureux tout seul avec mes souvenirs & ma vertu, que mes persécuteurs au milieu de toutes les délices de leur puissance ou de leurs richesses. C'est par les instructions, que ces sages gravent profondément dans le cœur, que d'autres hommes aussi injustement persécutés, comme je le suis, ont pu se plaire, même dans des prisons & au supplice; ainsi il ne faut pas être surpris, si je me trouve bien au milieu de pâtres grossiers, sous un Ciel orageux, parmi de stériles rochers, où les neiges & les glaces m'environnoient de tout côté même pendant l'été. Les Auteurs Classiques donnent non seulement le goût de la bonne philosophie, mais ils confirment dans l'habitude des sentimens les plus utiles au bonheur de nos semblables & au bonheur de nous mêmes. Ces excellens hommes prouvent à chaque page, que la probité doit être le seul guide de l'homme, ils préparent son ame à tous les maux de cette triste vie, ils ont disposée la mienne à n'en être jamais accablée. Il n'est point d'étude plus indispensable pour ceux, qui sont destinés à servir des républiques, surtout

pour ceux, qui desireroient de représenter dignement le peuple, qui les aura chargés de défendre ses droits contre l'égoïsme & la cupidité.

Vous ne sauriez mettre assez d'importance dans le choix des instituteurs & des directeurs de vos établissemens d'éducation nationale. Il faut encore plus de discernement avant de nommer les membres d'un Conseil des sages, chargés de la direction suprême de tout ce qui concerne l'éducation dans chaque département : ces conseils doivent être composés de véritables philosophes, de penseurs, d'hommes d'intégrité, il faut enfin de vrais sages. Des mœurs pures, les connoissances scientifiques ne seroient pas suffisantes non plus dans un candidat, qui postuleroit une place de directeur ou d'instituteur, car un homme doué des plus rares talens, de la conduite la plus irréprochable, aussitôt qu'il est d'une humeur chagrine ou trop austère, effraie les enfans, leur fait prendre des idées fausses & quelquefois même un dégoût invincible de la science & de la vertu ; les élèves s'imaginent bientôt, que l'étude exige de trop pénibles efforts, ils supposent la pratique de la vertu trop lugubre, trop ennuyeuse. Si l'instituteur est au contraire d'un commerce agréable, si son caractère porte l'empreinte d'une douce aménité, il devient pour eux une leçon vivante, il leur apprend par son propre exemple, qu'on peut vivre gayement & laborieusement.

ment ; avoir des vuës grandes, serieuses, profondes, sans renoncer aux plaisirs honnêtes, c'est un modele enfin, qu'on aime à imiter. On ne fau-
roit assez recommander à tous ceux, que vous nom-
merez pour la haute direction de vôtre éducation
publique, ainsi qu'à ceux, qui doivent enseigner
les Arts, les Sciences aux élèves, en regler les
exercices & les amusemens ou en inspecter la
conduite, l'indulgence, le support, la bonté, l'é-
quité, la justice dans les punitions indispensables.
C'est perdre toute confiance dans l'esprit des en-
fans, c'est leur devenir inutiles ou odieux, que
de les punir des fautes qu'ils n'ont point faites, ou
même sévèrement de celles qui sont légères.
Avant de punir, il faut examiner, si la faute est
bien prouvée, il faut ainsi les exercer dans cet
esprit de critique & de justice, afin qu'ils s'y accou-
tument ; afin que cet esprit d'observation sur le
fond des actions, ainsi que l'attention à ne jamais
s'écarter des motifs équitables deviennent leur
esprit. Les enfans savent précisément & mieux
qu'on ne le pense ce qu'ils méritent & ils ne
méritent guère, que ce qu'ils craignent. Je l'ai
observé millefois : ils connoissent parfaitement, si
c'est à tort ou avec raison, qu'on les châtie, &
ne se gâtent pas moins par les peines mal ordon-
nées, que par l'impunité.

Ne négligez point, François, la fondation
des spectacles nationaux, tels à peu près, que je

les ai recommandés en plusieurs occasions. Les jeux publics & les spectacles tiennent trop à la législation & à l'éducation républicaine, ils l'achevent même, ils soutiennent la santé des jeunes gens, ils déploient leurs graces, leur agilité, leur vigueur, leur courage; ils entretiennent l'amitié & la joie parmi les Citoyens, ils alimentent leur goût pour les Sciences, pour les Arts, pour toutes les études utiles & agréables. Tout en conservant vos anciens spectacles, dont vous êtes si idolâtres, vous devriez avoir pour ces mêmes spectacles des salles plus convenables pour une grande nation & d'une nation libre. Je trouve vos salles trop inférieures à celles de vos voisins les Italiens; les vôtres sont bâties sans goût, sans magnificence & il en faut pourtant dans les bâtimens publics; elles sont incommodes, ingrates pour la voix, les Acteurs & les Spectateurs sont mal placés. Je n'ai pu voir sans surprise la plus grande partie des Spectateurs obligés de se tenir debout pendant plusieurs heures, dans la nécessité de s'y renfermer deux ou trois heures d'avance, & pour s'y trouver bien placés, s'exposer à des besoins extrêmement dangereux à la santé. On y respire au surplus un air méphitique, très-inflammable, parcequ'on n'a pas assez de soin d'agiter & de changer cet élément si nécessaire à la vie, on néglige trop souvent d'y faire entrer par des soupiraux ou des ouvertures, l'air atmosphéri-

que, ainsi voit-on arriver mille accidens funestes sur tout dans le passage rapide des spectateurs de cet air resserré & infecté, à l'air pur & libre. Il faut donc construire des salles plus grandes, plus commodes, il faut les isoler, les environner d'allées d'arbres, de bosquets, de promenades, que vous ornerez de jolis cabinets de retraite pour les acteurs & les Poètes & que vous décorerez des statues, des bustes de vos Grands Hommes, qui ont travaillé avec le plus de succès à la perfection de l'art théâtral. Il faut surtout ne pas oublier de faire construire aux environs de ces salles de belles fontaines, je voudrois, que ces fontaines fussent d'une architecture noble & pourvues principalement d'une eau très-abondante, afin que dans le cas d'incendie on fut à portée de tous les secours pour l'éteindre, car des pompes devroient s'y trouver aussi toujours prêtes à cet usage. Quoiqu'il me semble convenable que les salles des spectacles d'une grande nation soient bâties avec magnificence, je vous exhorte, François, pourtant d'éviter les spectacles trop dispendieux, ou de les réserver pour la métropole où tout au plus pour les Capitales des départemens, pour des occasions extraordinaires. Renoncez, François, aux spectacles, où la morale au lieu de recevoir tout l'essor, dont elle est susceptible, se trouve dégradée. Songez que les Romains se pervertirent & tombèrent sous le despotisme lors-

qu'on leur prodigua des spectacles fastueux, des fêtes superbes & qu'on leur donna des pièces de théâtre où les principes moraux étoient outragés. Les Cirques, les Thermes, les Amphithéâtres d'un luxe insensé, les lacs artificiels pour faire manoeuvrer des flottes, comme en pleine mer, ne furent construits que par les plus grands oppresseurs, ils ont coûté des torrens de larmes. Vous devez faire bâtir des théâtres & des amphithéâtres commodes, même magnifiques, quant à l'architecture, mais vous devez borner les frais des représentations. Il importe, que les Théâtres, ainsi que tous les jeux nationaux soient constamment sous l'inspection médiate des Conseils des Sages, qui ont la direction suprême de l'éducation. C'est à ces sages Conseillers à empêcher, qu'on n'offre au peuple des pièces, où la morale soit dépravée & où le civisme soit en danger. Il doit être permis à un chacun d'écrire comme il veut & de faire imprimer les bonnes comme les mauvaises productions, mais il ne doit pas se trouver au pouvoir de chaque particulier de faire représenter ses pièces. C'est le seul cas, où la censure est trop évidemment nécessaire, car elle préservera la nation des dangers, qui résultent toujours de la représentation des pièces, où les principes de la bonne morale ne sont point respectés. Trouveroit-on à redire, si la police empêchoit un Prêtre de prêcher dans la chaire de

vérité les éloges du vice ? Et ces mêmes éloges ne feroient ils encore plus dangereux sur le théâtre, ou les leçons passent dans la cœur du spectateur, toujours associées aux plaisirs des décorations & d'une déclamation harmonieuse ?

L'eau manque à la plupart de vos Villes, car ce n'est pas en avoir, que d'être réduit à la puiser dans les rivières, & à la faire filtrer pour la rendre potable & saine. Ce défaut, croyez moi, est impardonnable chez une nation, qui est en droit de prétendre d'avoir atteint au plus haut degré de civilisation. Vous devez vous empresser d'établir partout de belles fontaines, qui puissent servir à la commodité comme à l'ornement de vos Cités. Il est indispensable de chercher à se procurer partout des eaux pures, abondantes & salubres, c'est un devoir pour tout Gouvernement sage, il faut même les faire venir de loin, lorsqu'on n'en a point à s'appropriée, par des aqueducs tels qu'en fesoient les Romains, qui dans cette partie, comme dans tant d'autres, ont été nos Maîtres. Rome est encore aujourd'hui la ville de l'Europe, qui a le plus grand nombre de fontaines & les plus superbes fontaines, l'eau y abonde partout & cette eau est la plus limpide, la plus saine qu'on puisse désirer; on la tire à quelques lieues de distance par des aqueducs, qui sont des chefs d'œuvres de l'art, éclairés par un très-grand nombre de soupiraux, pour empêcher que l'air ne s'y

corrompe, & que la pureté des eaux n'en soit point troublée. Ces aqueducs, somptueux & utiles débris de la grandeur Romaine, sont hauts, larges, un marchepieds regne dans toute leur longueur, afin qu'on puisse les visiter & les réparer avec facilité. Vous voyez dans plusieurs pays, comme en France, des Villages, des Bourgs & des Villes dont les habitans ont des goîtres, ou d'autres maladies ou imperfections, qu'on ne peut attribuer qu'au défaut de bonnes eaux. La Ville de *Frejus* étoit jadis grande & peuplée, c'étoit la Capitale d'une province Romaine, la résidence d'un Préteur, on y voit encore de beaux restes des monumens, qui attestent sa splendeur passée; elle s'est dépeuplée & n'a pû se rétablir, parcequ'on n'a pas eu soin de réparer les aqueducs, qui y conduisoient depuis les montagnes, qui ne sont pas éloignées, des eaux pures, tandis que celles, qu'on y boit, sont marécageuses, infectées, malfaisantes, elles charient le tuf & sont meurtrières surtout en été. Paris même présente à cet égard un triste spectacle, puisque l'eau s'y achète, ce qui m'a toujours paru d'une barbarie inconcevable pour une Cité si remplie d'hommes d'esprit, pour des hommes, qui donnent le ton à tous les peuples de l'Europe, en ce qui regarde la bonne civilisation. COLBERT avoit formé un beau projet pour distribuer les eaux dans cette immense Capitale. Il vouloit faire une grande

place de l'Hôtel de *Soissons*, creuser au milieu un vaste bassin dans le goût de celui de la belle Fontaine de *Trevi* à Rome & le remplir d'eaux excellentes, qu'on y eût fait conduire par des beaux aqueducs. Du milieu de ce bassin entouré d'une ballustrade de marbre devoit s'élever un magnifique rocher, sur lequel quatre fleuves de marbre auroient répanduë l'eau, qui tombant en nappe dans le bassin, auroit pu être distribuée ensuite dans tous les quartiers & dans toutes les maisons. Auriez-vous honte, François, de faire revivre un aussi beau qu'utile projet, parcequ'il fut d'abord proposé par le Ministre d'un despote? Si cette pensée vous empêchoit de l'adopter, elle seroit indigne d'une nation aussi intelligente que la vôtre. Vous ne vous en laisserez point sans doute détourner par un motif aussi ridicule. Ce sont là d'ailleurs des entreprises dignes d'un peuple libre, d'un peuple éclairé, d'un peuple riche & rempli de goût & d'industrie.

Je ne vous parlerois point des nouveaux ports de mer, que vous pourriez construire sur vos Côtes de l'Océan & de la Méditerranée, ni des rivières, qu'on pourroit rendre navigables, ni des nouveaux canaux, pour faciliter la navigation, ainsi que l'arrosement des terres, ni des defrichemens d'une enorme étenduë, dont les succès seroient infaillibles. Tous ces projets conviennent à votre juste & noble ambition, vous venez d'en
adop-

adopter un grand nombre vous y pensez sérieusement & vous les mettez en exécution aussitôt que les portes du Temple de *Ianus* seront fermées & que la paix vous en aura donné le loisir. Vous n'oublierez point les routes ni les chemins de traverse. Vous perfectionnerez, vous embellirez ceux, qui sont déjà faits & vous construirez d'autres nouveaux. Je voudrois, que dans toutes ces routes, que dans tous ces chemins on ménageât un sentier aux piétons & que ces especes de trottoirs fussent garnis d'arbres, pour donner de l'ombrage aux voyageurs. Je voudrois encore, que dans toutes vos grandes & petites routes on eût soin de placer, non seulement des colonnes miliaires, mais aussi de belles pierres pour s'asseoir. Gracchus en avoit fait poser aux deux bords des grands chemins de l'Italie, afin d'aider les voyageurs à monter à cheval sans le secours de personne; il paroît que dans ce tems on ne connoissoit point l'usage des étriers. Tous les établissemens de ce genre honorent une grande nation & à quoi lui serviroient ses lumieres, son goût, son génie & son industrie, si elle ne les déployoit point pour augmenter ses jouissances; si elle ne fesoit aucun usage de tous ces avantages pour adoucir les désagremens de la vie. C'est aussi dans ces objets de police, où les Grecs & les Romains excelloient; l'Italie & les Isles de l'Archipel sont remplies de monumens,

qui nous en rapellent le souvenir. Il n'y a point de nation moderne, qui soit plus propre que la vôtre à entreprendre ces sortes d'ouvrages, vous en avez le desir, les talens, les moyens. Vous procurerez par là du travail & le travail le plus utile à la classe la plus indigente & la plus nombreuse, ainsi chacun obtiendra facilement des salaires & le moyen de sa subsistance, les enfans même pourront y concourir à proportion de leurs forces, l'argent circulera plus rapidement dans tous les départemens, ils s'enrichiront tous également & fourniront tous en retour, le benefice le plus réel au trésor public, par l'accroissement rapide du prix des propriétés nationales & de la masse des productions, qui feront les suites inmanquables de toutes ces avances; l'industrie & le commerce en recevront aussi des benefices incalculables. Ces ouvrages augmenteront aussi l'admiration des voyageurs de toutes les nations.

Tous ces projets & mille autres, qui ne sont pas moins importans, s'exécuteront bientôt en France. Vous égalerez, François, les Grecs & les Romains dans les arts & dans le bon goût, comme vous les égalez par la valeur, & vous les surpasserez peut-être en justice & en liberté, si vous ne tardez pas à profiter de la fortune, qui vous seconde, pour faire la paix la plus glorieuse; si, fidèles au sublime décret de vos premiers Législateurs & que vos Législateurs actuels n'ont

pas manqué de confirmer, vous favez par le
 fait renoncer à l'esprit des conquêtes, car quel-
 que facile qu'il puisse vous paroître aujourd'hui
 de reculer les limites de votre empire, ce ne se-
 ra jamais qu'aux dépens de votre liberté & de
 votre bonheur. En effet de quoi vous serviront
 tant de prodiges de valeur, tant de brillantes
 victoires, tant de vastes acquisitions, aussi long-
 tems, qu'on ne réalisera point les magnifiques
 promesses de vous rendre le peuple le plus libre
 & le plus heureux de la Terre? C'est la paix
 avec une Constitution solidement établie sur des
 bases invariables, qui peut seule faire de la Nation
 françoise le modèle de toutes les autres nations.
 Ainsi lorsque le calme sera rétabli dans vos riches
 provinces, les mains, qui auront vaincûs vos
 nombreux ennemis, les mains, qui auront moisson-
 né les plus beaux lauriers, ne dédaigneront point
 de seconder & d'embellir la patrie, qu'elles auront
 sauvée. Nous verrons alors partout de nouveaux
 ateliers d'art & de science, la plus abondante cul-
 ture, des fabriques nombreuses, toutes les entre-
 prises variées du commerce le plus florissant; c'est
 par ces moyens, que vous apprendrez à l'Europe,
 à l'Univers, que les peuples les plus libres sont
 faits, pour être en même tems les peuples les plus
 laborieux, les plus sages, les plus aimables, ainsi
 que les plus vertueux. Alors les étrangers se per-
 suaderont, que si vous avez commises des actions

révoltantes, elles ne furent au fond que les forfaits de quelques individus ; des forfaits provoqués par les manœuvres odieuses de quelques ministres ignorans & corrompus, trompés par vos Émigrés, qui n'écoutaient que leurs préjugés & leurs passions. Les peuples étrangers verront, que si vous avez pu gémir sous le despotisme affreux de quelques Citoyens pervers, vous ne vous laissâtes entraîner, que par un excès de patriotisme trop aveugle & d'un orgueil national mal dirigé, dans la persuasion, que ce despotisme étoit en ce moment là le seul moyen de sauver la patrie & d'empêcher les puissances ennemies de vous prescrire des loix & de vous forcer à reprendre votre ancien régime. Tous les autres peuples du monde verront, que si vous souffrites assez long tems cet avilissement, vous scutes pourtant encore vous en délivrer, reconquérir pour une nouvelle fois la liberté, vous en assurer la jouissance par une constitution faite, pour imposer un silence éternel aux violences de l'esprit de parti & à la fureur des factions. C'est encore par cette heureuse constitution que vous ferez rentrer dans leur néant une foule de brouillons, qui n'ont pour eux qu'une intempérance de langue & de l'audace, ces brouillons n'osent plus vous dire, qu'ils ont tout su & tout fait, pour ne vous apprendre que des erreurs. Enfin, François, un bon plan de gouvernement vous

mettra pour jamais à l'abri des sombres cabales des hommes sanguinaires, qui voyent dans le crime la seule voie, qui mene à l'autorité & qui projettent leurs conspirations meurtrieres dans les Comités des leurs infernales cavernes, si connues sous le nom de sociétés populaires. N'ont-ils pas assez prouvé, qu'il ne faut ni art, ni science, pour exercer leur tyrannie & que toute leur politique se borne à piller sans pudeur, à répandre le sang par flots, à s'immoler chaque jour tous ceux, dont la vie leur paroît un obstacle aux vuës de leur ambition.

Toutes les fois, que je pense, François, à la maniere de vous procurer une véritable liberté & une liberté durable, l'idée de vôtre ville de Paris, de cette Capitale si effroyablement remplie d'habitans inquiets, turbulens, d'hommes affamés de pain, d'argent, de pouvoir, de renommée, de jouissances de toute espece, resserrés dans un petit espace, où il est si facile d'en faire fermenter les passions & de les porter à des explosions les plus sanglantes & les plus subites; cette idée, je l'avoue, me donne beaucoup de crainte, d'incertitudes & d'alarmes. Vous ne le savez que trop, une expérience dévastreuse vous l'apprit à vos dépens, quiconque fait s'emparer de ce gouffre de besoins, de ce centre de vices, de vertus, de talens & de prétensions, mene la masse, qui l'habite, à sa volonté & lui imprime tous les mouvemens,

qu'il juge convenables aux succès de ses vues ambitieuses. Vous ne le savez que trop, tout factieux, qui domine Paris, finit tôt ou tard par dominer toute la France; les départemens accoutumés depuis des siècles à la déférence pour les opinions & les préjugés de la Capitale & la regardant avec une espèce de vénération, qui tient du culte, sont bientôt entraînés par la volonté terrassante de cette épouvantable Métropole, comme les vapeurs de l'atmosphère sont attirés par les plus hautes montagnes, d'où elles se précipitent de nouveau sur les plaines en pluie, en brouillards, en grêles. Si vous suivez le conseil de transporter ailleurs le siège du gouvernement, le lieu, qu'on choisiroit, deviendrait en peu d'années une nouvelle espèce d'abîme comme Paris, la population en augmenteroit bientôt, dans une progression fort rapide de manière à vous en faire courir les mêmes dangers où vous a précipité la ville de Paris. Dans le projet de changer tous les deux ans ou tous les six ans le siège principal de toutes les administrations, je vois une foule d'inconvéniens, de dépenses énormes pour la nation, des embarras infinis, principalement lorsque ce siège se trouveroit porté à quelque extrémité de l'Empire. Si l'on se contentoit de le changer, sans s'éloigner trop du centre de l'état, on donneroit lieu aux plaintes les plus amères, qui auroient l'apparence de justice & à un

mécontentement réel de la part des départemens exclus du droit de jouir à leur tour des mêmes avantages, ce qui mérite assurément une très-sérieuse réflexion. D'ailleurs ce changement continu, au lieu de détruire la source des insurrections & des révolutions nouvelles, pourroit en provoquer de plus fréquentes & de plus fatales encore. L'habitude, qui a tant d'empire sur tous les hommes en général & sur vous en particulier, porteroit toujours à Paris & les François & les étrangers attirés par les ressources multipliées, qu'offriroit encore dans tous les genres une si étonnante cité ; mais alors n'ayant plus dans son sein les principales autorités constituées ni les représentans du peuple, peut-être deviendrait-il plus facile encore à tout factieux entreprenant, de s'y faire un parti, d'animer la multitude, de la porter à bouleverser l'ordre des choses établis, surtout si l'homme ambitieux, qui seroit parvenu à conquérir les suffrages des Parisiens, favoit les attacher fortement par l'espoir de recouvrir les prérogatives & les avantages, qu'ils auroient perdus ; & cet homme ne manqueroit jamais d'avoir recours à ce motif prépondérant, qui donneroit à tous ses projets une apparence d'équité & de zèle désintéressé pour la cause de ce même peuple. L'espece de population, que les Sciences, les Arts, les plaisirs de toute espece, surtout les spectacles plus fréquentés & plus amusans, que dans toutes les

autres villes de la République ainsi que mille & mille autres sortes de diversifemens ou d'affaires ne cesseroient de retenir à Paris, la rendra toujours la ville la plus facile à remuer, la plus susceptible de mécontentement, d'inquiétudes & de desseins hardis, comme aussi la plus aisément déterminée par le défaut de vivres; moyen toujours inmanquable d'opérer des révoltes, même parmi les peuples les plus paisibles. Tout bien calculé, je pense, qu'il y a moins de danger encore pour la chose publique, à faire de la Capitale & le siege permanent du corps représentatif & des principales autorités constituées, elles pourront y veiller plus sûrement au maintien de l'ordre & de la police, à la conservation des loix & de la constitution. Je sais qu'il y a des républicains rigides, qui trouvant dans la trop grande population de Paris, un obstacle insurmontable à la durée paisible d'une constitution libre, n'ont pas craint de soutenir & de proposer, qu'il faudroit démolir les quatre cinquièmes de cette immense cité & en disperser les habitans dans tous les départemens. Je n'ignore pas tout ce qu'on peut dire en faveur de cette opinion repoussante, & je ne fatiguerois pas le lecteur en lui présentant ce détail, je le livre tout entier à son imagination, ainsi qu'à son jugement. On n'a déjà que trop démoli dans vòre patrie, trop de villes dans vòtre empire sont déjà ruinées & dépeuplées, sans ajouter une

si cruelle destruction à tant d'autres. On a fait malheureusement assez de misérables, sans en augmenter le nombre, il seroit tems, ce me semble, de songer plutôt à réparer les ruines, à guérir les plaies trop profondes, faites à vòtre pauvre nation, sous le spécieux prétexte de la conduire plus sûrement à la liberté, au bonheur chimérique de l'âge d'or. Regnera-t-on toujours par des moyens violens, emploiera-t-on toujours la hâche, le marteau, les poignards & les flammes pour contenir les hommes & reprimer leurs mouvemens impétueux? Ne peut-on calmer autrement, que par le sang & les dépravations la trop active ambition des uns, la rapace avidité des autres, les ardens desirs d'un très-grand nombre de vouloir se distinguer & les impatiences fievreuses de tous? Si le peuple de Paris eût de très-longues époques de tranquillité sous le despotisme, même dans des tems facheux, où le gouvernement étoit foible, sous des Princes sans énergie & sous des ministres sans talens, pourquoi n'en aura-il pas de plus longues encore sous le régime de la liberté? Il me semble, François, que toute constitution, qui aura pour base les trois pouvoirs bien balancés dans un juste équilibre, qui donnera au chef, dont le regne ne passera pas le terme de deux ans, une grande autorité, mais tenant toute sa force des loix, réunie à une responsabilité sévère; il me semble, dis-je, qu'une pareille

constitution suffira pour contenir la ville de Paris dans les bornes de ses droits & de son influence, en garantissant ainsi la république de toutes tentatives liberticides. Laissez, François, laissez dans son entier ce centre aimable & à mille égards délicieux des Sciences & des Arts. Avec de bonnes loix il y regnera très-aisément l'ordre avec la concorde & alors l'ouvrier tranquille au sein de ses remparts, continuellement inspecté par une police exacte, servira & préviendra même tous vos besoins de ses mains habiles; les travaux industriels de l'artiste soutenus par l'assurance des salaires, par l'espoir de la gloire, qui l'enflammera, rendront ses talens plus actifs, parce qu'ils seront aussi protégés par une émulation continuelle. Nous y verrons les crayons & les ciseaux faire parler la nature; nous verrons les savans cueillir plus sûrement que pour le passé les fruits précieux de leurs veilles, nous en faire participer les délices par des productions plus copieuses & plus utiles. Pourquoi faire une guerre barbare aux plaisirs, que cette ville renferme, pourquoi interdire à ses habitans le contentement inexplicable d'enchanter leurs oreilles par les sons les plus harmonieux, ainsi que leurs yeux par mille merveilles variées? Conservez ce trésor inestimable de toutes les jouissances de votre fugitive existence. N'y touchez rien que pour perfectionner, ne permettez jamais, qu'on leve une

main assassine sur ce lieu, où vos Ayeux & vos Peres ont su préparer depuis assez long tems par leur politesse & leur aménité les noeuds charmans des relations les plus desirables, épurées par la délicatesse & cimentées par les bienfaits. Ne touchez rien à ce Parnasse, à ce bosquet de Cithère, que pour le rendre encore plus beau par le civisme. Pourquoi voudriez - vous détruire ce séjour, qui malgré tous les abus, qui y ont toujours régné & qu'on pourra corriger si facilement par un nouveau plan de gouvernement, a toujours été le foyer le plus ardent de toute espece de génies ? Loin de vous donc l'exécration projet de démolir votre superbe Capitale, conservez en entier ses temples, ses palais, ses hôtels, ses promenades, ses monumens & ses plaisirs, ne proscrivez parmi ces derniers que ceux qui sont contraires aux principes de la liberté & de la morale publique. Plusieurs états républicains ont joui très-long tems du destin le plus prospère, quoique leurs capitales renfermassent la majeure partie de leurs habitans.

Je vous prie, François, de corriger un abus, dont les conséquences ont été sanglantes, car il a contribué très-évidemment à tous vos maux & à vous donner les chaînes, que vous venez de briser depuis peu. Vous avez déjà deviné, que je veux parler de vos Tribunes pour les spectateurs, érigées dans tous les lieux, où vous vous

occupez des affaires publiques, surtout des tribunes de l'Assemblée nationale. Vous ne pouvez vous dissimuler, que ce ne soit par le moyen des tribunes, que les conspirateurs furent toujours avilir les autorités constituées, maîtriser les Tribunaux, les Administrations & la Convention elle-même. C'est par les tribunes, que les factieux ont commencé, c'est par elles qu'ils ont achevé leur perfide ouvrage, imaginé & entièrement construit dans les comités des IACOBINS. La peine de dix ans de fer ne seroit pas peut-être une peine assez proportionnée à l'énormité du crime, d'oser se permettre des gestes menaçans, des paroles seditieuses & d'autres marques turbulentes d'approbation ou d'improbation. Il importe que les tribunes soient sévèrement inspectées, il importe que leur police soit très-veillante & qu'elles soient soigneusement gardées par un grand nombre de soldats citoyens affidés, prêts au moindre signal du Président à voler partout, où le manque de respect se manifesterait. Vos premiers législateurs ont crû, qu'il étoit indispensable de traiter toutes les affaires avec la plus grande notoriété; je suis loin de désapprouver les principes, qui ont déterminée cette loi, mais je suis surpris, qu'ils n'aient pas prévuës les conséquences des abus d'un pareil établissement, qu'ils ne les aient point empêchées d'avance par la police sévère, que je viens de vous proposer. Il

est défolant de voir le fallon, où doivent se discuter les intérêts d'une grande Nation & ceux de l'humanité entière avec le calme qu'ils exigent, converti dans une arène de gladiateur, ou dans un amphithéâtre de baladins. Il est affreux d'y entendre des accens étrangers, qui partent de tout côté, qui détournent l'attention des législateurs; il est également défagréable de voir ces mêmes législateurs faire auffi des gestes menaçans, se dire des injures, se couper la parole. Il leur devoit être auffi févérement défendu d'interrompre un orateur, de claquer les mains, de battre les pieds ou de faire aucun acte, qui puiſſe distraire & ceux qui parlent & ceux qui doivent écouter, afin de pouvoir repondre ſcimmment & donner leur conſentement aux projets qu'on propoſe, ou ſ'y oppoſer. Ces interruptions ſont toujours déteſtables, elles décelent ou défaut d'attention ou défaut de jugement ou défaut d'attachement à la choſe publique, elles ſont meurtrieres pour la liberté, elles ſont enfin déplorables & indignes de la Majeſté d'un Sénat auguſte, dont les membres devoient ſentir, que ce n'eſt pas là la maniere de mériter la confiance de leurs commettans. Il ne devoit être permis d'approuver & d'improver, qu'après la fin du diſcours ou motion, & il vaudroit encore mieux d'interdire par une loi pénale toutes eſpeces de bruits & de démonſtrations. L'Assemblée Nationale doit conci-

lier le respect, tout doit s'y passer avec ordre, avec recueillement, car les brouas, qu'on y fait, ne produisent pas seulement des distractions continuelles mais aussi une très-grande perte de temps. Dire, qu'on fait le même tapage, lorsqu'on plaide les procès par devant la plupart des tribunaux de l'Europe; dire qu'on entend souvent un vacarme épouvantable dans la chambre des Communs en Angleterre, n'est pas une raison pour souffrir des pareils désordres dans l'Assemblée nationale en France, car on justifie trop mal un abus, en alléguant d'autres abus semblables ou pires tolérés ailleurs.

Aussitôt qu'on aura établie une police sévère, il n'y aura plus les mêmes inconvéniens dans les tribunes, le peuple pourra alors approcher ses législateurs & les entendre discuter les affaires de la plus haute importance. Il ne faut pourtant pas oublier, François, que le moyen le plus sûr, le plus salutaire d'instruire le public des discussions, qui ont lieu dans l'Assemblée nationale ainsi que dans les Administrations & les Tribunaux, c'est la presse. La liberté de la presse est un objet, dont je vous ai entretenu plus d'une fois, lorsque j'étois parmi vous, lorsque vous aviez l'indulgence de m'écouter favorablement, & sur lequel je ne puis me dispenser d'insister en ce lieu, quoique vous en ayez beaucoup parlé vous même dans la Convention. Il est incontestable, que cette

liberté sans restrictions d'aucune espèce saura bien avertir le public, tout comme les députés de la législature, ainsi que les autres chargés de procuration du peuple ou employés par le gouvernement, des erreurs qu'ils pourroient avoir commises, de celles dans lesquelles on pourroit les entraîner par la suite ainsi que des remèdes, qu'il conviendrait d'y appliquer. Les vœux du peuple deviendront, grace à l'entière liberté de la presse, des traits de lumière, qui les éclaireront à propos, en pénétrant jusqu'au fond de leurs âmes. C'est par cette même liberté, que tous les hommes de génie deviendront membres de l'État & Magistrats nés du peuple, & qu'ils seront constamment à portée de servir la patrie, de diriger & de soutenir l'opinion publique, de la ramener à la vérité, lorsqu'elle s'en écartera. Par cette liberté on fera disparoître les plus grands inconvéniens & le vice des gouvernemens, ou l'administration de toutes les choses se trouve resserrée entre les mains de quelques hommes privilégiés, revêtus d'une charge, ou d'un titre. Dans un état de cette nature le meilleur citoyen, le citoyen le plus éclairé, dès qu'il n'est point revêtu de cette magistrature, de cette charge, de ce titre, ne sauroit développer utilement ses talens ou ses vûes bienfaisantes ; s'il ne porte une robe, qui indique une place dans l'état, il est contraint d'enfouir le plus sages projets, d'ensevelir les talens les plus

distingués, de demeurer témoin muët des fautes & des abus, qu'il feroit mieux en état de corriger, que tous ceux, qui tiennent le timon des affaires. On s'est plaint de tout temps, que des hommes doués du plus heureux génie sont morts, fans qu'on en ait parlé, fans avoir fait aucun bien réel à leurs pays, ce malheur tient en grande partie au défaut de la liberté de la presse. Des philosophes très-estimables consomment leur vie à observer les hommes & les choses, ils usent leur esprit à en démêler les vices & le ridicule, ils donnent à leurs pensées mille tours différens, mais ils les enferment dans leur cabinet & ces pensées sont perduës pour l'humanité, parceque leurs auteurs pusillanimes ou trop prudens, craignent de s'exposer à la haine des gens-en-place, à leurs persécutions. Rassurez par de bonnes loix les amis de la vertu & de la vérité, & vous verrez leur enthousiasme prendre le plus noble essor, trouver dans leur ame une mine profonde, dont ils avoient ignoré jusqu'alors la richesse, ils deviendront des hommes publics & feront plus de bien même que les hommes élus solennellement par le peuple, pour délibérer sur ses plus grands intérêts, puisque l'expérience a trop prouvée la justesse de la remarque connue, que *lorsque les hommes se trouvent assemblés en très-grand nombre, on ne sait par quelle fatalité leurs têtes se rétrécissent.* La liberté de la presse bien rassurée

vous

vous fera voir, François, de vrais miracles. Des Sages tirent par elle de l'aveu même des fautes, qui leur ont échappées, une gloire solide, en prouvant, qu'il n'est rien de si beau, que d'abjurer ses erreurs & d'embrasser une lumière nouvelle avec une généreuse sincérité. Enfin, François, permettez moi de vous le redire. La liberté de la presse est la vraie mesure de la liberté civile & politique, on ne peut donner atteinte à l'une sans détruire l'autre, la pensée doit avoir son plein & entier effet, y mettre des bornes, vouloir l'étouffer, c'est un crime de lésé-raison, de lésés-droits de l'homme, car qu'est ce qui peut m'appartenir dans le Monde, si ma pensée ne m'appartient pas ?

En lisant les dernières feuilles du Moniteur j'ai trouvé plusieurs discours remplis de sagesse & de patriotisme en faveur de l'agriculture, du commerce & de l'industrie. C'est avec une bien vive satisfaction, que je vous ai vu reconnaître les fautes, que vous avez faites, ou que vous avez permises à vos infames *Septembriseurs*, pendant la durée de votre captivité, sous leur regne de sang & de destruction, & chercher maintenant les moyens de rétablir ces sources de la prospérité nationale, que le monstre, qui leur servoit de guide, avoit taries par la violence extrême de ses mesures, par la démente de ses projets les plus liberticides. J'ai longtems gémi, François, sur

ces désastreuses tentatives, qui n'ont que trop réussi à vos bourreaux de l'intérieur. Comment avez vous donc pu vous imaginer, qu'on puisse arriver à l'égalité, à la vertu, à la liberté, à la raison par la misère, la défolation & la mort ? Si les cabinets des chefs des hordes des Arabes les plus brigands eussent eu le pouvoir de diriger les opérations de votre administration interne, dans le bût de vous éloigner de tout projet de républicanisme, comment auroient-ils pu s'y prendre plus efficacement. Ainsi je ne pouvois concevoir comment tant d'entreprises extravagantes & meurtrières n'avoient pas la force de vous éclairer sur les véritables intentions de vos conspirateurs, puisqu'elles seules devoient suffire pour vous dévoiler leurs trames, ainsi que toute la noirceur de l'ame atroce, qui les avoit dictées. Mais en applaudissant aux efforts, que vous faites en ce moment, pour relever la culture, les fabriques & le commerce, permettez moi de vous dire, que les moyens en sont plus faciles, que vous ne paroissez le penser, puisque ces moyens ne consistent absolument que dans une entière liberté. Cette liberté dans l'exercice de toute sorte d'industrie vous dispense d'une foule de recherches, dans lesquelles vous voudriez enfoncer. Faites la paix, qui ne dépend plus que de la volonté de vos législateurs, que ces législateurs s'attendrissent sur le sort de tout un peuple,

qui offre si généreusement la vie pour la prospérité de la patrie; qu'ils essuient les larmes des épouses & des meres; qu'ils éteignent le feu, qui embrase une si grande partie de l'Europe, sans aucun avantage réel pour vous; que ces mêmes législateurs vous donnent un excellent plan de gouvernement libre, & vous aurez dans peu le plaisir de voir l'agriculture, les fabriques, le commerce, toute espece d'industrie dans la plus grande activité, dans l'état le plus florissant. L'applaudis en attendant à la sagesse, que vos législateurs ont eu de rapporter le fatal décret, dont l'exécution auroit souillée vôtre gloire & dont les résultats eussent été funestes aussi pour vos propres guerriers, décret horrible, qui portoit l'empreinte de l'ame infernale, qui l'avoit fait préparer chez les IACOBINS. A qui convient-il mieux qu'à vous, François, d'imiter les Grecs & les Romains en traitant vos ennemis vaincus avec toute la grandeur d'ame possible, qui ajoute le plus beau prix à la victoire? Ne vous laissez plus séduire par des projets chimériques & romanesques d'imiter les Hercules & les Théeses, mais soyez vraiment sages, saisissez avec joie le moment, où vos armes prospèrent en tous lieux, pour offrir vous mêmes la branche d'olivier & une reconciliation, qui honnora & vôtre propre cause & celle de la liberté, & puisque le plus lâche des hommes reçût enfin le prix de ses forfaits, ne permettez

plus a présent, qu'on ose éloigner la possibilité d'une paix si désirée par toutes les nations, foyez vos propres bienfaiteurs & les bienfaiteurs de tous les hommes, foyez conséquens à vos premiers principes, regardez tous les humains comme vos freres, revenez, dis-je, revenez sincèrement à vos plus beaux décrets, qui rendirent d'abord vôtre révolution si chere à toute l'Europe: mais en vous occupant de ces projets dignes d'un peuple vraiment attaché à la liberté & à la raison, n'oubliez point, que vous ne sauriez jouir avec assurance de tous les avantages, que vous aurez conquis, sans un plan de gouvernement, où les trois pouvoirs soient bien établis, bien balancés & qu'il n'existe jamais de constitution républicaine sans mœurs & sans vertu.

Je ne puis me lasser de vous dire, François, que la marche que vous avez tenuë depuis decembre 1792, jusqu'à la fin de juillet dernier, m'avoit effrayé au point de désespérer entierement de vous & de vôtre liberté. Il me paroissoit impossible, qu'une nation, qui s'étoit laissée duper si grossierement par un homme dénué des talens de l'homme d'état, pût jamais prétendre à former une véritable république. Après la chute de ce fourbe ignorant je sens que vous pouvez atteindre aux plus hautes destinées, pourvû que vous sachiez prendre aujourd'hni des mesures vigoureuses contre tous les malveillans, qui regrettent en

secret la puissance, qu'ils se flattoient de partager & qui n'aspirent qu'à suivre les traces de leur horrible maître; pourvû, dis-je, que vous sachiez vous mettre à l'abri de leurs maximes & de leurs manœuvres astucieuses, en fondant sérieusement & au plutôt sur des bases solides, le regne de la loi, de la raison & de la philosophie.

Vous m'accuserez peut-être, François, de revenir plus d'une fois dans cette même lettre, ainsi que dans les précédentes sur certains objets, mais je ne puis faire autrement, que de revenir sur des points essentiels de vôtre conduite, dont dépend absolument vôtre salut présent & futur, parceque je vois tous les jours dans vos propres feuilles, que vous n'êtes pas encore revenus de plusieurs erreurs, qui vous ont coûté des torrens de sang, parceque je vois que vous tenez toujours une marche peu rassurante & à peu près égale à celle qui vous a tous livrés pieds & mains liées à la cabale des *massacreurs*, dont des vestiges formidables n'existent encore que trop parmi vous dans ce jour. *Voltaire* disoit on me reproche de me répéter souvent sur ce, qui a raport à la superstition ou à d'autres pareilles sottises, que les hommes ne cessent de faire; qu'ils se corrigent donc & je n'y reviendrai plus. Je suis en droit de vous tenir le même langage sur ce, qui regarde les terribles dangers, qui vous menacent à chaque instant. A-t-on jamais trouvé à redire, à Demo-

stene de ce, qu'il ne cessoit de répéter dans ses belles harangues aux Athéniens de se méfier des desseins perfides de *Philippe*? Ne savez vous pas, François, que vous avez parmi vous des hommes, qui, quoique n'ayant pas les talens du roi de Macédoine, vous feront encore plus de mal, que ce Monarque n'en a pu faire aux Athéniens? Si je voyois vos législateurs plus adroits, plus attentifs, plus enivrés de l'amour de la patrie ou de la gloire, prendre des mesures tranchantes pour écarter ces dangers évidens loin de vous, croyez-vous qu'alors vous me verriez répéter, comme un radoteur, certaines idées, quoique très-vraies? Je n'aime point les répétitions, mais il y en a qui sont indispensables, les miennes sont de ce nombre, je suis d'autant plus obligé de vous rappeler certaines choses importantes, que mes lettres sont des pastorales politiques, dont le bût n'est que de vous ramener aux vrais principes, dont vous vous écarterez trop souvent, & de vous indiquer les seuls vrais moyens de vous faire conquérir une liberté réelle. Vous avez beaucoup d'esprit, François, vous avez une imagination brillante, mais la mémoire n'est pas une faculté trop forte chez vous, elle n'est pas votre partage. Vous faisiez avec une promptitude admirable les choses les plus difficiles, vous les comprenez d'abord, mais vous les oubliez aussi avec la même facilité. Ainsi comme je vous connais & que

je desirer ardemment votre bonheur, je me vois dans le devoir de vous répéter souvent tout ce qu'il importe le plus, que vous n'effaciez pas de votre souvenir, pour que vous sachiez vous préserver de tous les pièges, qu'on ne cessera de vous tendre jusqu'à ce que vous ayez une Constitution. Mais celle-ci, une fois bien établie, votre bonheur ne souffrira plus les mêmes difficultés & vous n'aurez plus besoin, qu'on vous rappelle si souvent à l'ordre.

Le peuple François s'attend sans doute, que la Convention secondée par les hommes les plus instruits dans la science du gouvernement (car vous devez être une fois persuadés qu'il y en a une) aura la sagesse ainsi que la bonne volonté de profiter de toutes les lumières, qui lui seront offertes, pour vous présenter une excellente Constitution. C'est pour répondre à ce vœu unanime, que j'osois vous prier de vouloir bien agréer le foible tribut de mes pensées. Vous me pardonnerez, François, de vous parler quelquefois en homme pénétré de l'idée, que mes plans de Constitution peuvent vous convenir. Sans être aveuglé par mon amour propre. j'ai pu me laisser tromper par mon zèle & croire que mes plans renfermoient au moins quelques bons principes, quelques projets utiles. Mais je suis loin de m'imaginer que mon ouvrage soit tout ce qu'il devoit être, d'autres en feront de meilleurs, &

je serois le premier à leur rendre l'hommage le plus sincere.

Mais ma bonne volonté & la bonne volonté de mille autres écrivains, plus habiles que moi, seront de nul effet, si vous ne songez pas sérieusement à garantir la liberté de la presse toujours chancelante, la destruction de cette liberté fut le grand moyen réuni au secours des sociétés populaires, dont ROBESPIERRE s'est servi pour usurper la souveraine puissance & pour la conserver pendant si long tems. Cette liberté doit être, vous - dis - je encore, très-illimitée, comme la pensée, sans conditions, ni bornes. Vous devez envisager comme des conspirateurs ou des ignorans absurdes tous ceux, qui vous proposeront des restrictions. Ainsi lorsque j'ai vu vos assassins poursuivre avec acharnement les Journalistes, dont les opinions différoient de leurs, s'emparer audacieusement de leurs presses, en emporter à force armée les caractères, les empêcher de continuer leur travail, & l'Assemblée nationale souffrir ces attentats, contre les véritables droits de l'homme les laisser impunis, presque les favoriser, j'ai dit tout haut à Paris à mille & mille personnes, qui sont dans le cas de l'attester, que tout étoit perdu, que la tyrannie feroit dans peu à son comble.

Daignez, François, accueillir avec indulgence toutes les observations, que j'ai pris la liberté

de vous offrir & que je vous offrirai encore dans la présente lettre; aucun intérêt personnel les a dictées, ma plume ne s'est jamais souillée de motifs, que je ne puisse avouer avec franchise, même avec satisfaction: le sort de vingt cinq millions d'hommes ne peut qu'intéresser vivement un philanthrope, sans que l'avantage individuel s'en mêle, que, dis-je, de vingt cinq millions, puisque tous les habitans de l'Europe & presque du monde entier sont liés intimement aux bons ou mauvais succès de votre révolution? Or un si grand, un si puissant intérêt ne peut que toucher le martyr de la liberté; il doit essentiellement donner des impulsions très-fortes à l'homme, qui est victime de son amour pour la vérité, mais qui vous parle probablement pour la dernière fois. Je souhaite ardemment le bonheur de tous les hommes, je souhaite le vôtre en particulier, je dois vous avouer, que je suis très-convaincu, que l'espèce de gouvernement, sous lequel vous persistez de vouloir encore vous étourdir, donne trop de prise aux passions les plus virulentes à l'esprit de parti, aux factions, aux chefs malveillans des sociétés populaires, pour que je ne vous fasse pas les plus instantes prières de vouloir bien l'abolir le plutôt. Si ce gouvernement a paru donner de l'énergie à la force exécutive, comment ne sentez-vous pas, que ce même gouvernement, qui servit peut-être vos succès contre les puissances

ennemies, vous assujettit aussi dans l'intérieur au plus affreux despotisme; comment pouvez vous supporter encore cette espece d'administration & permettre, qu'on lui donne une forme légale & autentique? Il ne faut pas dire, François, que l'ambition de ROBESPIERRE avoit effacée la ligne de démarcation, qui devoit naturellement exister entre les pouvoirs des comités, car le vice étoit dans les principes de ce gouvernement absurde & ce vice devoit entraîner comme une suite inévitable l'usurpation des différens pouvoirs & l'accumulation de tous ces pouvoirs dans les mêmes mains. Ainsi la chute de ROBESPIERRE n'aura produit qu'un bien passager ou de moindres calamités, aucun effet salutaire permanent, si vous n'arrachez pas la racine même des vos désastres. Un pareil régime vous fera passer rapidement sous différens genres de tyrannie, car il faut le dire, malgré les espérances qui m'animent, la tyrannie ne fut point éteinte par la mort du tyran; tout me prouve, que vous en avez un levain dans la Convention & principalement chez les JACOBINS une pépinière de ROBESPIERAUTS, qui n'attendent que les occasions propices pour s'emparer à leur tour des rênes de l'état & pour y renouveler peut-être les mêmes horreurs.

En effet dès que ROBESPIERRE & ses satellites eurent disparus du théâtre de la révolution, j'ai vu renaître dans votre Convention les mêmes

divisions, qui avoient regné au grand scandale de toute l'Europe, depuis Septembre 1792 jusqu'au 31 May 1793, & que les confiscations & le supplices introduits à cette époque avoient étouffées. Je vois encore les mêmes hommes, que les circonstances ont placés à côté les uns des autres, se craindre mutuellement & se mesurer sans cesse, comme les Athletes dans une arène, dominés par les mêmes passions qui enfanterent la puissance de ROBESPIERRE. Je vois les préventions, les vengeances individuelles, les haines perpétuelles remplacer toujours l'esprit d'équité, la sagesse & le patriotisme, qui devroient diriger toutes leurs délibérations. Or si les animosités, qui caractériserent la Convention dans ses commencemens, ont produit le regne des assassins, comment ces mêmes dissensions ne produiront-elles pas encore les mêmes effets ? Je suis fâché d'être obligé de vous dire une autre vérité, qui n'est pas plus agréable, c'est que la dernière révolution, qui a fait tomber le plus indigne des hommes, ne fut point l'effet d'un vrai patriotisme, mais seulement de la peur ; tels que le préfet du Prétoire, qui ayant surpris un enfant jouer avec des tablettes écrites par la main de COMMODE, ayant vu, qu'elles contenoient une liste de proscrits, parmi lesquels son nom s'y trouvoit aussi, ne jugea pas à propos d'attendre & prévint l'Empereur en l'assassinant lui-même ; ainsi les députés, qui ont atta-

qué ROBESPIERRE ne l'ont fait , que parcequ'ils ont sçu, que ce monstre les avoit voués eux - mêmes à la mort. Reconnoissez donc, François, que le seul moyen de garantir la patrie de la tyrannie ne peut - être qu'une Constitution. Des pouvoirs bien séparés, pourront seuls vous procurer une liberté stable, dissiper toutes les haines ambitieuses, & faire disparoître le germe des discordes intestines. Puisque la Convention a l'autorité de former cette Constitution, puisque la Nation la souhaite ardemment, puisque cette même Nation n'a nommée la Convention que pour commencer & achever ce grand ouvrage ; puisque c'est là le principal devoir, qui lui a été imposé par les départemens, quelle est donc la cause, qui l'empêche de remplir une tâche, d'ou dépend le salut de l'État. si ce n'est celle que j'ai indiquée ? Comment peut-on espérer, que l'Europe attribue à des intentions pures de si coupables délais ?

Une terrible expérience auroit dû, François, vous ouvrir les yeux & cependant on vous voit encore trompés par des charlatans, croire à leurs impudentes bavarderies ou trembler devant leur affreux génie. Ne voyez vous pas que ces charlatans politiques ne sont que des especes de plantes vénémeuses, qui ne croissent sur votre terrain, que parcequ'il est mal cultivé & inondé par les torrens de vos dissensions ? Il est de votre devoir de sarcler ce terrain, de le mieux préparer

rer autant que vous le prouvez & d'y extirper ces mauvaises plantes. Mettez à la raison tous ces mauvais patriotes, qui préfèrent une existence forcée & extraordinaire quoique passagere à l'existence plus longue d'un civisme, qui se produit sans l'appareil de prodiges. Aussitôt qu'un véritable gouvernement sera reçu parmi vous, vous ne verrez plus ces hommes dangereux, qui se plaisent à réunir sur quelques points de leur durée les jouissances de puissance & de rapines d'une vie entière. On divinise ces méchants esprits au sein de vos sociétés populaires, mais, dès que vous aurez une Constitution & que ces sociétés seront abolies, tous ces charlatans seront hués ou contraints à s'assujettir aussi, comme tous les autres, aux loix & à l'ordre. Que les bons Citoyens sachent au moins se réunir exprés, comme l'ont fait si souvent les séditeux & les scélérats, mais que cette union s'excuse à la Convention & n'ait aucun autre bût, que de sauver la patrie. Oui, la patrie voit ses législateurs, elle les écoute, elle est prête à recevoir leurs décrets. Qu'ils ôsent enfin mériter tant de confiance, qu'ils songent, qu'en la trahissant, ils se rendent criminels aux yeux de tous les hommes; qu'ils songent, qu'en terminant l'auguste travail, qu'on leur a confié, ils vont se combler de gloire, obtenir les bénédictions de tous les peuples du monde; qu'ils cessent de permettre, que des sociétés *desorganisatrices*, que des

hommes sans mission, s'immiscent des affaires, qu'ils décrètent, que toutes fois, qu'un représentant du peuple pourra croire utile à la bonne cause d'accuser un de ses Collegues, il doive articuler des faits & en fournir des preuves incontestables; qu'ils publient une loi sévère, pour défendre à tous les membres de l'Assemblée Nationale de s'attaquer par des injures ou de traiter de crimes de simples erreurs ou des opinions. Vos législateurs pensent-ils qu'en s'occupant de leurs misères personnelles, ils défendent la cause du peuple & que ce peuple doive leur en savoir gré? Leur fied-il de penser à eux mêmes, de parler d'eux mêmes, lorsque l'intérêt général parle & commande? Le vaisseau de la liberté est-il donc mis à flot? Non, François, car il ne le sera, que lorsque vous aurez un bon plan de gouvernement. J'aime que vous ayez tous un principe essentiel, savoir, que la longue habitude du pouvoir produit toujours des abus, que la facilité d'acquérir ce pouvoir en est la source, & que c'est par cela même, que le gouvernement révolutionnaire fera un obstacle éternel à la liberté. Il ne faut pas vous imaginer, dis-je, que le germe de la tyrannie soit extirpé. Les CATILINA, les MARRATS existeront toujours au milieu de vous, sous votre présent régime & sous l'influence monstrueuse des IACOBINS; ainsi la liberté, l'égalité politique ne seront que des chimères imposantes, dont les

noms serviront de point de ralliement aux intriguans pour égarer la multitude ignorante, qui ne veut que des noms à la place des choses. Les factieux, les patriotes exagérés, les méchans ne disparaîtront de chez vous, que par le génie d'une Constitution, qui consolera la patrie de tous les maux qu'elle a soufferts, en lui assurant la possession d'une liberté très-cherement acquise.

Je crains, François; l'extrême mobilité de votre caractère, je crains la fougue de votre enthousiasme, qui n'est trop souvent que de l'engouement. Les peuples, qui se sont distingués par l'amour de la liberté, agissoient avec plus de réflexion, vous agissez avec trop d'ardeur. Trop souvent indociles à toute espèce de discipline, si elle n'est associée à la cruauté la plus atroce, votre brillante vivacité vous emporte presque toujours vers les extrêmes, & cependant le bien n'est que dans un juste milieu, au delà de ce milieu tout est mal. J'ai observé votre nation dans sa marche, dans toutes les époques de son histoire; elle s'est de tout tems précipitée étourdiment dans les partis les plus contraires, en contradiction avec elle-même, elle n'a cessé de marcher incorrigiblement entre une aveugle confiance & le repentir le plus facile de ses fautes. Au nom de la vertu, au nom de la liberté, au nom de la saine raison, que vous auriez mieux fait de suivre que de lui ériger des temples, défaites-vous de cette in-

stabilité puerile, qui défait aujourd'hui ce qu'elle a fait hier, qui défait demain ce qu'elle a fait aujourd'hui ; pour le défaire encore. Un peuple ne sauroit être républicain avec une conduite si inégale, & cependant c'est celle, que suit encore sous ce jour votre Convention, car je vois des intrigues, des imprudences, de pauvres querelles, de ridicules prétentions de jouer sans cesse tout ce qu'on y voudroit faire de bien. Une assemblée nationale ne doit écouter que l'intérêt de la nation, elle doit s'avancer vers le bien d'un pas grave avec un calme réfléchi. On pouvoit pardonner aux deux premières législatures les contradictions, puisqu'elles devoient essentiellement être divisées entre le parti du Trône & celui de la nation, & de ces conflits devoient résulter des commotions violentes. Mais la Convention ne devoit pas être livrée aux mêmes divisions, elle devoit prendre une assiette plus sûre, plus digne d'un peuple libre, ou sur le point de le devenir, plus analogue enfin à la mission sublime, dont elle est chargée, surtout dans ce moment, que les factions les plus atroces étant affoiblies, que les agens principaux du tyran étant punis elle n'a plus les mêmes craintes, que dans une certaine distance, & qu'elle peut faire disparaître totalement par une conduite ferme. Votre peuple, ayant vaincu partout, n'a plus aucun autre besoin, que du repos. Il est tems de renoncer aux idées

d'exagération, la Convention doit donner la paix à ce peuple & un instant après la Constitution, qu'il ne desire pas avec moins d'ardeur. La paix & la Constitution vaudront mieux que la guerre la plus heureuse, d'autant plus, que les avantages apparens, qu'elle a procurés, n'ont été obtenus, que par un fleuve de sang, par la dépopulation de vos provinces, par l'abandon de la culture & de l'industrie productive. La Convention doit montrer à l'Univers l'exemple mémorable d'un grand peuple libre & fortuné; cet exemple conciliera l'amour de tous les peuples, encore mieux, que l'éclat des plus brillantes victoires. Mais si on persiste à s'enivrer de la folie des triomphes, on laissera tout à la fois échapper la liberté, la véritable gloire & le bonheur. N'est-il pas tems de penser, que les quinze cens mille Citoyens armés ne combattent que dans l'espoir d'acquérir la liberté pour eux & pour leurs enfans? Ces héros ne voudront pas être éternellement les dupes de l'erreur, qui les a séduits jusqu'ici, car c'en seroit une très-grossière, si leurs Législateurs n'avoient aucun autre projet que de les bercer par des vaines promesses. Ces guerriers s'apperceveront, que les principaux membres de la Convention s'occupent plus d'eux mêmes, que de la patrie, aussitôt qu'ils ne verront ni la paix, ni aucune Constitution réelle. Or il est naturel, que la Convention est obligée à présent plus qu'elle ne

l'a jamais été de prouver aux armées, qu'elle est réellement déterminée à perir plutôt que de ne pas faire triompher la liberté. Revenez donc, François, aux bons principes, revenez de bonne foi & par le fait, & non par de vaines paroles, aux conquêtes, qui vous éloignent toujours de la liberté. Songez que la France n'a pas besoin d'étendre ses frontieres, qu'elle est déjà peut-être trop grande, pour un état républicain, & qu'en dilatant encore ses limites, vous risquez de retomber tôt ou tard dans la servitude. Je crois l'avoir prouvé dans ma troisieme lettre, où j'ai traité ce sujet très-essentiel à votre prospérité. Les hommes, qui vous prêchent la doctrine des conquêtes & le renversement des empires n'ont que des vuës infidieuses. N'imitiez point les barbares du Nord, qui ont fait les incursions terribles dans l'Italie, ni les Tartares, ni tant d'autres peuples peu civilisés & pressés par la misere ou par l'avidité des dépouilles, ou qui avoient besoin d'établissemens pour nourrir un grand surcroit de population trop exorbitante pour une patrie, dont les terres n'étoient pas assez fertiles, pour l'entretenir. Vous avez déjà des établissemens superbes, vous possédez un vaste terrain sous les climats les plus tempérés, les plus sains. Votre population, quoique nombreuse, peut s'augmenter de beaucoup, & cette augmentation progressive trouvera une subsistance abondante par

le perfectionnement des anciennes cultures, dans les defrichemens, dans l'encouragement du commerce & de l'industrie. Contentez-vous donc de vos beaux domaines, ne ravissez point les patrimoines d'autrui. Pourriez-vous encore meconnoître les projets de ceux, qui voudroient faire de vous des peuples conquérans & féroces ? Ne consentez donc plus à vous voir le jouet des disciples ou des rivaux de ROBESPIERRE, levez vous en masse pour demander la paix dans le cas, qu'on vous la retarde encore, toutes les puissances seront enchantées de la recevoir & d'abord après demandez à hauts cris la constitution, sans laquelle vous n'aurez que des factions & des tyrans.

„Et vous, législateurs de la France, écoutez
 „paisiblement le langage de l'ami des hommes,
 „daignez prêter vôte attention aux paroles desin-
 „téressées du vrai partisan de la saine politique,
 „exaucez les vœux de tous les peuples, obeissez
 „à la voix imperieuse de la masse de vos commet-
 „tans, qui ne paroissent avoir qu'une seule vo-
 „lonté, & qui tous ne vous demandent, que *paix*
 „& *constitution*. Donnez donc cette constitution,
 „mais avant de la publier, donnez la paix.
 „Gardez-vous de pousser vos avantages jusqu'à
 „l'avilissement de vos ennemis vaincus ; cela ne se-
 „roit ni généreux, ni utile pour vous : des traités
 „humilians ne durent qu'autant que peut durer
 „la crainte, qui les a commandés. Si vous voulez

„que la paix soit durable, faites la tourner uni-
 „quement à la gloire nationale, à l'intérêt de la
 „justice & de la liberté. Ainsi vous ne devez
 „point vous foudier d'acquisitions nouvelles, qui
 „seroient plus une ruine, qu'un gain pour
 „votre république. Vous ne demanderez aux vain-
 „cus ni argent ni provinces; exigez plutôt l'a-
 „franchissement de la malheureuse Pologne, son
 „indépendance, sa liberté. Vous futes aussi, lé-
 „gislateurs François, souvent injustes: reprenez
 „votre esprit d'équité, que vos factieux vous a-
 „voient ravis; redevenez équitables & obligez à
 „votre tour quelques Grands de l'Europe à l'être.
 „Faites cesser un brigandage, qui scandalise le
 „monde entier, qui dure depuis si long tems,
 „qui révolte les gens de bien; ne permettez plus
 „que les puissances voisines abusent de leurs for-
 „ces & qu'au mépris du droit des gens & de la
 „nature elles se fassent un droit des dissensions,
 „que leurs ministres ont semées & constamment
 „fomentées dans ce royaume infortuné. Deployez
 „votre volonté imposante, ne parlez que le lan-
 „gage de la raison & de la justice. Tout en opé-
 „rant le bonheur de la Pologne, contribuez avec
 „magnanimité à celui de l'Autriche & de la
 „Prusse, qui ne peuvent que courir les plus
 „grands dangers dans la fausse politique, qui les
 „ronge de vouloir favoriser les vastes & insatia-
 „bles projets d'aggrandissement d'une puissance

„trop entreprenante, qui finira tôt ou tard par les
 „accabler sous le poids enorme de sa masse effra-
 „yante. Procurez donc aux infortunés Polonois la
 „paix & la douceur de toutes les réformes, qu'ils
 „jugeront convenables à leur propre bonheur;
 „vous vous attacherez les habitans de ce grand
 „état, dont le sort se liera au votre; les Polonois
 „deviendront vos freres, vos amis, vous en ferez
 „les bienfaiteurs & les sauveurs, toutes les nations
 „voisines gagneront au salut de l'Empire Sarmate
 „& principalement les Puissances du Nord, qui
 „auront une grande & riche république assez pré-
 „ponderante, pour rendre plus sûre leur balance.
 „Un article aussi humain qu'avantageux pour
 „toute l'Europe vous comblera d'applaudissemens,
 „toutes les ames sensibles vous sauront gré, les
 „amis des droits de l'homme deviendront vos
 „amis. Mais pendant que vous travaillerez à
 „cette paix, ainsi qu'à une excellente constitution,
 „ne cessez de veiller sur les hommes impudens,
 „qui voyent *l'aristocratie*, le *royalisme* & le *mo-*
 „*derantisme* partout, ou ils ne voyent pas leurs
 „crimes. N'effacez jamais de vôtre souvenir, que
 „ces sophistes pervers ont causé dans Lyon la
 „perte de fabriques nourricieres d'une multitude de
 „citoyens, celle des commercans, jadis opulens &
 „industriels, maintenant reduits pour subsister
 „aux plus vils emplois, & que ces incendiaires
 „ont agi dans cette Cité en forcenés, puisqu'ils

„ont fait la guerre jusqu'aux bâtimens, comme s'ils
 „pouvoient être aussi capables de rebellion. Rap-
 „pellez-vous, législateurs, ce que ces scélérats
 „ont fait à Bourdeaux, à Sedan, à Orleans, à
 „Marseille, à Paris même, ainsi que dans plusieurs
 „autres villes, jadis opulentes, à présent rui-
 „nées. Ecoutez les reclamations de toutes les
 „malheureuses Cités, qui implorent votre justice
 „pour la punition d'une foule de criminels, qui
 „ont contribué à ces forfaits & dont quelques
 „uns sont encore au milieu de vous. Tout bon
 „économiste-politique vous démontrera avec l'évi-
 „dence la plus palpable, que partout cent mille
 „familles industrieuses en alimentent trois millions
 „d'autres; vous trouverez aussi, que partout, où
 „l'on a persécuté ces centaines de millions de fa-
 „milles, on a causé immédiatement la ruine des
 „autres. Par ces entreprises violentes on a aussi
 „tôt porté des coups meurtriers non seulement au
 „commerce & à l'industrie, mais aussi à l'agricul-
 „ture, qui est la source de toutes les subsistances
 „& de toutes les richesses. Oui, législateurs, te-
 „nez vos oreilles tendues, vos yeux ouverts con-
 „tre tous les serviles imitateurs de ROBESPIERRE,
 „si vous pouvez les prendre sur le fait, vous devez
 „sur le champ les punir & les immoler sans mise-
 „ricorde à la fureur de tous, car si vous n'écrasez
 „pas ces misérables, qui regardent la patrie com-
 „me une proie livrée à leur fureur, ils engloutiront

„tous vos biens, ils vous assassineront tous, les
 „uns après les autres, ils égarent la masse natio-
 „nale, si facile à tromper avec des mots & par
 „les apparences mensongeres d'un patriotisme astu-
 „cieux. Voyez les donc encore ces monstres,
 „qui continuent à cacher leurs forfaits & à duper
 „le peuple à force de lui répéter, que la liberté
 „n'est que dans la mort de tous ceux, auxquels
 „ils donnent vaguement le titre *d'hommes suspects*.
 „Ayez pour maxime sûre, que la meilleure maniere
 „de demasquer ces fourbes & de les reduire au
 „silence n'est ni ne peut-être qu'une bonne
 „constitution. Donnez-la donc sans delais avec
 „la paix, donnez cette constitution tant necessai-
 „re pour le salut de toute la patrie, pour votre
 „propre salut, ne perdez point un tems trop pré-
 „cieux, ne le laissez point échapper, prenez y garde,
 „car il s'envole & ne revient plus. Agissez vi-
 „goreusement contre tous les hommes avides de
 „domination & de pillages, qui ne parlent à la
 „multitude, que de sa puissance, pour s'en attri-
 „buer exclusivement l'exercice, & reduisez au
 „néant tous les scélérats, qui déshonorent les vices,
 „qui couvrent la justice d'une robe de sang & la
 „vertu du masque hideux de leurs passions. Ne
 „laissez point révenir l'époque d'opprobre, où les
 „Tribunes décimoient la convention & venoient
 „tous les jours désigner parmi vous les têtes, qu'
 „ils avoient proscrites; faites respecter la represen-

„tation du peuple ; qu'elle ne soit plus environnée
 „de pièges & de dangers. Opposez-vous avec
 „courage à ceux, qui essayent de vous vilipender
 „aux yeux de vos commettans & à ceux de tou-
 „tes les nations, & qui voudroient vous rendre
 „par là indignes de faire des loix. Qu'un cha-
 „cun de vous puisse énoncer librement & sans
 „crainte ses propres opinions, & que le poids de
 „l'ignominie ne tombe plus que sur de vrais cri-
 „minels. Mais des espérances consolantes flattent
 „mon imagination, mille choses contribuent à me
 „faire penser, que désormais la sagesse présidera
 „à toutes vos séances, ainsi vous ne tarderez
 „point, Législateurs, à exaucer tous mes vœux,
 „les vœux de vos commettans, ceux de tous les
 „peuples, & si mes desirs prennent une réalité,
 „j'oublierais alors mes adversités & tout ce que
 „j'ai souffert pour vous.

Fin de la nouvelle Lettre aux François
 ce 12. Novembre 1794.
